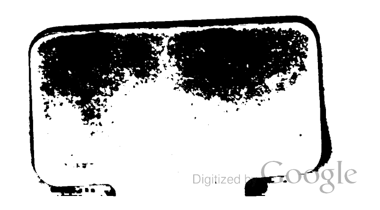

DOMI-MINA
NUS TIO
ILLU-MEA
Taylor Institution.
1861



By. M & Mme. H. Blaze de Bury.

LES

SALONS DE VIENNE

ET

DE BERLIN

DU MÊME AUTEUR :

Hommes du jour, 2e édition, 1 vol. grand in-18 . . . . . . 3 fr.
Ombres chinoises, (*sous presse*) 1 vol. grand in-18 . . . . 3 fr.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH

LES

SALONS DE VIENNE

ET

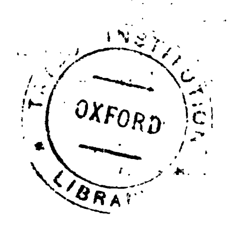
DE BERLIN

PAR L'AUTEUR

DES HOMMES DU JOUR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE
1861


OXFORD

LES

SALONS DE VIENNE

ET

DE BERLIN

On a beaucoup médit des ouvrages indiscrets, et avec raison. Rien n'est plus affligeant que cette littérature de *mémoires*, où tel individu, sous prétexte de se raconter soi-même, s'en va livrer à une curiosité banale toute sorte de mensonges apocryphes, de scandales controuvés, sur la vie du prochain. A côté de cette littérature effrontée, odieuse, qu'on ne saurait trop vertement flétrir et bafouer, il y en a une autre cependant qui, bien qu'elle ne mérite aucun blâme

moral, ne doit pas échapper à la critique; je veux parler de la littérature à réticences diplomatiques, de tant de livres d'une accablante nullité que publient journellement une foule de gens en place et de voyageurs plus ou moins officiels. Personne ne demande à un envoyé quelconque le secret de sa mission; mais si la fantaisie prend à ce prétendu personnage politique de se faire auteur, et de nous entretenir à son tour de ses impressions de voyage, encore semble-t-il que nous soyons en droit de lui demander autre chose que des descriptions de cathédrales et des récits de combats de taureaux. Le public, qui s'entend merveilleusement à juger chacun selon sa valeur, veut bien vous passer votre manque d'imagination et votre mauvais style, à la condition que ces pauvretés seront rachetées par quelque mérite particulier; mais si vous lui faites défaut au moment voulu, si, lorsqu'il s'agit de vous expliquer sur les événements, vous commencez à prendre des airs discrets et *boutonnés*, on vous dira très-justement que rien au monde n'eût été plus facile que de vous épargner cette peine et ce ridicule, et que, lorsque vous ne vous sentiez ni assez de souffle ni assez de cœur pour fournir votre course, beaucoup mieux valait rester chez vous.

Ce que cette manie de la circonspection et de la réticence a produit en Allemagne d'ineptes volumes

ne saurait se calculer. Eût-on vingt fois donné dans le panneau, comme ces rapsodies se recommandent d'ordinaire par des noms considérables, on s'y laisse toujours reprendre, espérant au moins recueillir un renseignement, glaner un détail : pure déception! Vous lisez le livre, et quand vous l'avez lu, vous vous sentez aussi penaud et ridicule que si vous veniez de faire gravement la révérence devant un mur. Et cependant l'intérêt que pourraient offrir de pareils ouvrages, les *Mémoires* de Saint-Simon nous l'indiquent assez, et sans aller jusqu'à ces hauteurs, en ne dépassant point le coteau, combien au dix-huitième siècle d'intéressants annalistes de cour! Des mémoires ne sont pas l'histoire, mais des matériaux pour l'histoire; ce qu'on leur demande surtout, c'est l'appréciation immédiate et vivante des faits. Quand je lis le baron de Poellnitz, j'assiste au train de la société allemande pendant le dix-huitième siècle; mais je me demande quelles informations sur notre époque l'avenir trouvera dans la plupart des ouvrages qui composent aujourd'hui cette littérature de chambellans, littérature dont il ne faudrait point parler trop légèrement, car n'oublions pas qu'elle eût Saint-Simon pour patriarche. Diplomate depuis quarante ans, tour à tour secrétaire de légation ou ministre à Vienne, à Paris, à Munich, M. le baron d'Andlaw pu-

blie des *Souvenirs*[1], et la première chose qu'il se hâte de nous annoncer dans sa préface, c'est qu'il compte ne nous parler ni des hommes ni des événements : des hommes, parce qu'un trop grand nombre d'entre eux vit encore ; des événements, parce que le contre-coup exerce sur le présent une force de réaction trop considérable. On devine le livre intéressant que cela fait : des paysages, la Hongrie pittoresque, Vienne et Munich à vol d'oiseau, et de loin en loin, à travers ces esquisses de voyage, un peu de politique, *etwas Politik*, comme dit le titre du second chapitre de la deuxième partie, mais si peu que ce n'est guère la peine de s'en occuper, puisque dix pages suffisent à l'auteur pour se mettre au courant, et, comme on dit vulgairement, pour vider son sac. Un pareil système a du moins le mérite de ne compromettre personne.

Les premiers symptômes de l'éveil de la société berlinoise au commencement de ce siècle correspondent à l'époque de la *domination française*. Cette époque est une des plus moralement grandes de l'histoire de la Prusse. C'est là qu'il faut regarder si l'on veut assister au prodigieux travail d'une nation

[1] *Erinnerungsblätter aus den Papieren eines Diplomaten*, von Franz Freiherrn von Andlaw. Francfort, 1857.

faisant servir toutes ses forces, même les moindres, à préparer sa délivrance. A la vigoureuse impulsion littéraire de Weimar, Berlin avait répondu par sa levée patriotique, et c'est ainsi que ces deux capitales se complètent l'une par l'autre.

On s'est demandé souvent quelle fut la part des salons dans ce mouvement berlinois. Cette part fut sans doute considérable, mais non point telle que chez nous, en France, elle eût été. L'auteur d'un agréable ouvrage intitulé *Rahel et son Temps* [1], M. Schmidt-Weissenfels, me paraît s'être beaucoup exagéré cette action. La vie de salon, je le répète, telle que nous l'entendons de ce côté-ci du Rhin, n'entre ni dans le caractère, ni dans les habitudes de l'Allemand, trop individuel, trop *en dedans*, pour se complaire longtemps dans la société de ses semblables. En son idée, chaque Allemand est un microcosme et ne saurait volontiers consentir à devenir partie d'un tout, étant lui-même un tout. Sa nature ne *fusionne* pas; le monde l'embarrasse, le gêne : à peine y est-il qu'il aspire à se retrouver seul. En Allemagne, les salons vous donnent trop souvent l'idée d'une sorte de caravansérail, de station, où divers passagers se ren-

[1] *Rahel und ihre Zeit*, von Edward Schmidt-Weissenfels. Leipzig, Brockaus, 1857.

contrent pour se quitter une heure après. Il va sans dire qu'ici comme ailleurs la règle a de nombreuses exceptions, et qu'en essayant de caractériser un trait de mœurs locales, nous n'entendons nullement parler de cette société cosmopolite partout la même en Europe, à Paris comme à Vienne, à Berlin comme à Saint-Pétersbourg.

C'est donc à M. Varnhagen d'Ense, écrivain, militaire et diplomate, et à sa docte moitié, la célèbre Rahel, que Berlin dut son premier salon, il y a de cela environ une quarantaine d'années ; je parle du salon tel que nous l'entendons en France : sociable, poli, récréatif, avec ses mœurs libres et correctes, ses lois du savoir-vivre qu'on ne transgresse pas, et, si l'on veut, ce *formalisme* tacitement convenu, sans lequel il n'y a pas de bonne compagnie possible. Avant cette époque, on ne connaissait guère que les cercles littéraires, et encore dans certaines régions exceptionnelles, par exemple celui que, sous le règne du premier roi de Prusse, l'auguste amie de Leibnitz, la reine Sophie-Charlotte, rassemblait autour d'elle dans son château de Lützelbourg, le Charlottenbourg d'aujourd'hui. Plus tard, le grand Frédéric eut bien aussi ses coteries ; mais, comme les femmes manquaient, et que les femmes sont en pareil cas l'élément indispensable, il s'ensuivit que le monarque

philosophe eut de joyeux soupers, et point de salon. N'importe, ce qu'on gagnait là du côté de l'esprit ne devait pas être perdu. A la cour du jeune Frédéric-Guillaume III apparaissent deux hommes éminemment doués des qualités qui font les gens du monde : on a nommé les princes Louis-Ferdinand et Charles de Mecklembourg-Strelitz. Chez l'un dominaient le désir de voir, de connaître, et un appétit immodéré de jouissances; chez l'autre, le génie de la conversation, un sens critique des plus fins, beaucoup d'observation, du tact, et surtout beaucoup de scepticisme. De si rares avantages, de si précieux dons, trouvaient leur *lady patroness* dans Rahel, qui, non mariée encore, attirait déjà sur elle les yeux du monde. Peut-être conviendrait-il ici de dire quelques mots d'une femme qui exerça sur les meilleurs esprits de son temps une influence très-distincte, et dont la personnalité a marqué sa place. C'était une sorte de Hamlet féminin, un de ces êtres analyseurs et souffreteux sur lesquels les événements de la vie n'ont que peu de prise; et qui, à force de s'observer eux-mêmes et de se tourmenter, finissent par perdre de vue le grand ensemble des choses. Petite, frêle, d'une extraordinaire susceptibilité nerveuse, d'une imagination prompte à s'enflammer, elle avait apporté dans ce monde tout ce qu'il faut pour y souffrir plus que son

dû. Sans entrer dans le roman de sa vie, comme l'a fait l'auteur de ce triste ouvrage intitulé *le Prince Ferdinand*, on peut dire que dès sa jeunesse son pauvre cœur, déjà naturellement si endolori, essuya de pénibles épreuves. Par deux fois elle aima, et vit ses espérances trompées.

A quoi bon prononcer des noms? Pourquoi réveiller par d'indiscrètes confidences des souvenirs dont certains vivants pourraient s'alarmer? Qu'il nous suffise de savoir que le premier de ces deux sentiments dut céder à des considérations de famille, et que le second, plus vif, plus passionné, périt de l'excès même de son ardeur, car chez ces natures faites pour souffrir, la plus pure ivresse ne tarde pas à devenir un affreux tourment : au physique, le parfum d'une fleur les empoisonne; au moral, l'amour, même heureux, les consume et les tue. Ce fut au sortir de cette crise de la première heure que Rahel vit se former autour d'elle un cercle de personnages distingués dans toutes les classes de la société. Grands seigneurs, artistes et poëtes vinrent papillonner autour de ce cœur brisé, qui, déjà trop plein des amers regrets du passé, n'en voulait plus qu'aux sympathies des nobles âmes. Rahel, dès cette période, ne *vivait* plus sa vie, mais la prenait pour ainsi dire en spectacle. Tant d'épreuves et de douleurs avaient ruiné sa santé, que chacun s'é-

tonnait de voir se prolonger cette existence suspendue à un fil si chétif. Si frêle et mince qu'il parût, ce fil était d'acier. On n'imagine pas quelle force de résistance possèdent ces organisations débiles et précaires, que le moindre vent semble devoir abattre ; ce qu'elles supportent de chagrins, de fatigues, de soucis et d'ennuis de toute espèce. Comme elles sont toujours sur la défensive, le mal ne sait par où les prendre. Leur secret, c'est la passivité, secret qui fut celui de beaucoup de maîtresses de maison. Rahel possédait par-dessus tout ces qualités essentiellement féminines qui attirent les hommes et qui les charment.

Son esprit d'une perspicacité merveilleuse, son œil pénétrant et magnétique lui révélaient aussitôt ce qui se passait en vous, et comme elle voyait les blessures, elle cherchait à les guérir. Que de bien peut faire une femme en se renfermant dans les simples limites que lui assignent les devoirs de société ! Aider et conseiller diversement selon les natures qu'on se plaît à diriger, encourager les bons mouvements, comprimer les mauvais, relever les défaillances, prendre chacun en son particulier et le réconcilier avec sa destinée, lui montrer l'oasis dans son désert, quelle éloquence vaut celle-là?... Rahel connaissait jusque dans leurs fibres les plus secrètes les cœurs de ses amis ; souvent elle les aimait à cause de ce que son

regard infaillible distinguait en eux; mais plus souvent encore il lui arrivait de le faire en dépit de tout ce que lui révélait ce sens si intimement observateur.

Mais revenons à son salon. La guerre était terminée, et les intérêts littéraires, les débats intellectuels, succédaient aux conflits politiques. Les sujets, comme on pense, ne manquaient pas à la discussion; l'atmosphère en était en quelque sorte imprégnée, on les respirait dans l'air. La nouvelle philosophie, la nouvelle littérature, l'art nouveau, il n'y avait qu'à choisir. Les poëtes, les artistes, refluaient vers Berlin. Iéna, trop petit pour contenir tout le bruit qu'y faisaient la philosophie de la nature et l'école romantique, se déversait sur la capitale de la Prusse. Schelling, les deux Schlegel, Tieck, arrivaient à Berlin, et, soit en personne, soit par leurs œuvres, s'emparaient de ce champ de bataille. Thorwaldsen, qui déjà grandissait à Rome, commençait à donner de ses nouvelles, et les échos des bords du Rhin répétaient le nom de l'ange Overbeck, en proie à la première ivresse de son rêve extatique, qui dure encore. Puis c'étaient M. de Humboldt, M. de Raumer, que sais-je, moi? tout un monde qui faisait de Berlin à cette heure une sorte de métropole des sciences, des lettres, des beaux-arts, du génie de l'Allemagne entière. Que de sujets pour

la conversation, de matières à discourir éperdument !

M. de Sternberg nous raconte dans ses *Mémoires* que lorsqu'il à vint Berlin pour la première fois, cette héroïque période appartenait déjà à l'histoire du passé, mais d'un passé trop rapproché encore pour qu'un visiteur tel que lui n'en surprît point la trace à chaque pas. Du reste, aussi longtemps qu'existera M. de Varnhagen, ces souvenirs ne sauraient s'effacer. Autour de lui et de cette spirituelle et noble Rahel, qui depuis fut sa femme, l'époque s'est groupée si bien qu'au milieu des générations actuelles il suffirait à la représenter. D'esprit mieux informé, de mémoire plus sûre, plus complète, nous n'en connaissons pas; et quelle bonne grâce à mettre au service de l'étranger cette somme énorme de savoir et d'expérience ! Nous pouvons en parler, nous qu'il a aussi, dans nos divers séjours à Berlin, tant de fois conduit à travers les ombres de ces âges évanouis. On connaît ces figures d'héroïques retardataires qui, longtemps après la fin de la chevalerie, conservaient encore, soit dans leurs châteaux, soit à la cour des princes, les façons d'être et le langage d'une période disparue : ainsi se montre à nous M. de Varnhagen. En lui se personnifie le vrai représentant, le chevalier sans peur et sans reproche de cette époque berlinoise tout aimable, galante et spirituelle, qui commence au prince

Louis-Ferdinand et finit au professeur Gans. « Une rare vivacité d'élocution, écrit M. de Sternberg, un don singulier de ne jamais laisser languir l'intérêt, d'être attrayant sans prétention, instructif sans pédantisme, de savoir raconter avec calme des choses qui nous passionnent, font de M. de Varnhagen le premier des maîtres dans cet art des *mémoires parlés* qu'on nomme la conversation. »

Il y a vingt ans environ, M. de Varnhagen commença la publication d'un grand ouvrage qu'il a peu à peu complété, et qui, sous forme de mémoires, contient d'admirables études biographiques sur diverses notabilités militaires. Sa galerie de héros prussiens est un chef-d'œuvre que Plutarque ne désavouerait pas. Il faut dire aussi que M. de Varnhagen eut l'heureuse chance de voir tout par lui-même, l'inestimable avantage de penser et d'écrire en quelque sorte au milieu des événements. Si le flot le rejeta soudainement sur le rivage, le laissant libre de s'y livrer à ses contemplations, il n'en avait pas moins, en intrépide nageur, monté et descendu les courants d'une mer pleine d'orages et de périls. Il a cela de commun avec les anciens, auxquels souvent on le compare, que ses écrits portent l'empreinte de sa destinée [1]. Sa naissance,

[1] « Varnhagen a dans la forme cette simplicité classique qui sem-

sa vocation intérieure, ses mérites et, si l'on veut, sa bonne étoile, tout conspira pour l'entraîner vers les points les plus opposés du mouvement de son époque. Né à Dusseldorf, sur ces bords d'où l'Allemagne semble tendre la main à la France, il eut dès l'enfance occasion d'observer les sympathies des deux peuples. Après avoir passé à Strasbourg les premières années de la révolution, il vit Hambourg, puis Halle, où professaient alors Wolf, Schleiermacher et Steffens. Enfin ce fut Berlin et sa jeune école poétique qui s'emparèrent de son enthousiasme : Arnim, Chamisso, Novalis, toute une pléiade de génies charmants, qui l'entraînaient insensiblement hors de sa voie, lorsqu'apparut Rahel juste à temps pour le ramener. Rien ne se perd dans le monde, et cette école buissonnière vers la poésie, ce dilettantisme littéraire, valurent plus tard à son style sa distinction, son élégance, sa grâce ionienne, dons fort rares, on le sait, chez les écrivains politiques. La Prusse agonisait; de sa main défaillante, le drapeau de l'Allemagne allait passer à l'Autriche : M. de Varnhagen prit du service dans l'armée autrichienne et combattit à Wagram. Ensuite, une illusion de paix berçant l'Europe, il vint à Paris,

ble le privilége des historiens de l'antiquité, et pour la grâce naïve se rapproche beaucoup de Xénophon. » Gustave Kühne, *Portraits*, p. 181, t. I.

mêlé à l'ambassade du prince Schwarzenberg, et parut à la cour de Napoléon. Que d'agitations et de vicissitudes! Plus tard, nous le retrouvons au service de la Russie, placé en qualité d'adjudant auprès du général Tettenborn, dont un jour il écrira les campagnes. Enfin le hasard, disons mieux, sa destinée l'ayant mis en relation avec Hardenberg, il abandonne la vie des camps pour la carrière diplomatique, où sa nature et ses études semblaient dès longtemps l'appeler. M. de Varnhagen assistait au congrès de Vienne, et s'il n'a pas marqué davantage parmi les négociateurs de son pays, la faute en est à son goût trop ardent et trop déclaré des idées constitutionnelles. Ministre résident à Carlsruhe, il fut congédié presque en même temps que Guillaume de Humboldt. Je ne pense pas que depuis il ait de nouveau pris part aux affaires. On parla bien un moment de l'envoyer en Amérique ; mais le spirituel vieillard se récusa, préférant à ces fonctions lointaines l'honneur, que personne ne lui disputa, de représenter à Berlin une époque illustre et de mœurs polies. L'ancienne société ne valait certes pas mieux que la nôtre au point de vue de la morale ; elle avait ses intrigues, ses rancunes, ses mauvaises passions de toute espèce, mais du moins on y respectait les convenances.

M. de Varnhagen, à ce point de vue, serait un mo-

dèle sur lequel on devrait tâcher de se régler. Il conviendrait aussi d'ajouter en bonne justice que c'est dans les salons de Paris et de Vienne que s'est formé M. de Varnhagen, et que tous les savants n'ont pas la chance d'aller à cette école. N'ayons garde pourtant d'exagérer les bienfaits de cette éducation toute mondaine, qui, en donnant au style l'élégance, la distinction et la mesure, finit par lui ôter beaucoup de son énergie et de sa liberté. Ce culte absolu du *comme il faut* et du *convenable* fait que l'écrivain à la longue n'a plus en vue que le goût des salons ; or ce goût peut être très-profitable au dilettantisme des beaux esprits et à une certaine psychologie d'amateurs, mais il répugne évidemment au caractère de l'histoire. M. de Varnhagen me fournirait au besoin la meilleure preuve de ce que j'avance. Ce qu'il étudie avant tout dans Napoléon, vous ne le croiriez pas, c'est l'homme de salon ; il examine à la loupe cette grande et sombre figure de l'enfant de la révolution, et s'étonne que finalement elle ne réponde pas à l'idée du personnage que ses préjugés d'homme comme il faut lui représentaient.

« Sa tenue, écrit M. de Varnhagen, était embarassée ; on y voyait la lutte d'une volonté pressée d'atteindre son but en même temps que le mépris de ceux qu'elle employait. Peut-être n'eût-il pas été fâché

d'avoir une physionomie moins déplaisante, mais il aurait fallu s'en donner la peine, et il ne daignait pas. Je dis s'en donner la peine, car de sa nature il n'avait rien d'agréable. C'était un mélange de négligence et de roideur qui se trahissaient simultanément dans une sorte d'agitation et de malaise. Ses yeux sombres et cernés avaient pour habitude de se fixer sur la terre et dardaient par saccades des regards aigus et rapides. S'il riait, la bouche seulement et le bas des joues y prenaïent part, le front et les yeux demeuraient impassibles, et lorsqu'il leur faisait violence, comme j'eus l'occasion de l'observer plus tard, son visage en conservait une expression encore plus grimaçante. Cet alliage du sérieux et du rire avait quelque chose d'effrayant et de hideux, Je n'ai jamais compris pour ma part quelle idée pouvaient avoir les gens qui prétendent avoir saisi sur ce visage des traces de douceur et de bonté. Ses traits, d'une beauté plastique incontestable, étaient froids et durs comme le marbre, étrangers à toute sympathie, à toute émotion cordiale. Ce qu'il disait, — du moins à en juger par ce que j'ai maintes fois entendu, — était presque toujours mesquin par le fond aussi bien que par la forme, sans esprit, sans élévation, sans valeur. Sur le terrain de la conversation, où il avait la faiblesse de vouloir qu'on l'admirât, rien ne lui réussissait. »

Il est vrai qu'en revanche sur d'autres terrains les choses allaient mieux, sans quoi nous ne verrions pas l'auteur de ce portrait mettre tant d'animosité dans son langage. L'homme de salon se complique ici du patriote, dont les rancunes ont survécu, et M. de Varnhagen use et abuse du droit de se montrer acerbe et malveillant. Étrange façon de juger un héros que de lui reprocher de n'avoir pas de belles manières ! Les grands hommes ont le privilége de pouvoir n'être pas aimables tous les jours, et ne sont amusants qu'aux dépens de leur propre dignité. Quel besoin avait Napoléon d'être un causeur brillant ? A défaut de l'éloquence qui charme et persuade, n'avait-il pas celle qui tranche les situations ? Sa personnalité comme ses discours agissaient quand il le fallait, dans les conseils, sur les champs de bataille. Toute grandeur a sa beauté. Demander à l'homme que la révolution française avait choisi pour défendre et faire triompher sa cause les qualités d'un monarque né sur le trône, c'est vouloir à plaisir se méprendre. La beauté de Napoléon ! elle est dans le général Bonaparte. Qu'on aille voir à la villa Appiani, sur les bords du lac de Côme, le portrait du vainqueur d'Arcole, et qu'on nous vienne dire ensuite que cette figure manque d'idéal !

VIENNE ET BERLIN

1806-1814

LA SOCIÉTÉ VIENNOISE

« Un poëme était alors pour moi chose bien autrement importante que toutes les affaires de l'État ; et toutes les batailles gagnées ou perdues, tous les traités de paix, ne m'offraient pas la moitié autant d'intérêt que le moindre événement survenu dans le monde de l'imagination. » Voilà ce qu'en parlant de cette année 1806, période si orageuse et si terrible pour les destinées de l'Allemagne, écrit M. de Varn-

hagen, un esprit très-littéraire sans doute, mais en même temps fort judicieux et sentant qu'il peut, sans risquer beaucoup, se confesser à cœur ouvert d'une faiblesse qui fut celle de son époque. Le patriotisme allemand ne devait naître en effet que plus tard. A cette date, les peuples trouvaient tout simple de ne pas s'*immiscer* dans les affaires des gouvernements; on abandonnait aux soldats le soin de la défense, aux diplomates le travail des négociations, et, si la défense était mal dirigée, les négociations désastreuses, on en laissait philosophiquement la honte et le remords au souverain, seul responsable, puisqu'en définitive l'État, c'était Lui. On sait quels longs jours d'abaissement et de deuil cette triste théorie valut à l'Allemagne, et ce qui arrive tôt ou tard aux nations qui se laissent ainsi déshériter de ce qui constitue leur honneur et leur vitalité. Il est vrai qu'à cette profonde incurie politique venait se joindre ici un autre élément de dissolution dont parlent presque tous les écrits du temps, les *Correspondances* du baron de Stein, comme les *Fragments historiques* de Gentz, les *Souvenirs* d'Immermann comme ceux de M. de Varnhagen; je veux dire ce vieil antagonisme des pays du Nord et du Sud, cette irréconciliable antipathie de l'Allemagne catholique et de l'Allemagne protestante, qui faisait que les combats et les désastres de l'armée

autrichienne sur le Rhin et sur le Danube, sur l'Adda ou sur la Brenta, n'excitaient, la plupart du temps, sur les rives du Weser, de l'Elbe et de l'Oder, d'autre intérêt que celui qui s'attache à des nouvelles de journaux. Chose bizarre et presque inimaginable! au moment où l'existence même de la patrie allemande est en jeu, la philosophie et la poésie célèbrent leurs plus belles fêtes, deviennent, en quelque sorte, l'objet exclusif des prédilections nationales. On n'avait d'élan et d'ardeur que pour les chefs-d'œuvre de Goethe et de Schiller, de sympathie enthousiaste que pour les romans humoristiques de Jean-Paul. Tant de cœurs chaleureux, de vaillantes intelligences, qui restaient insensibles aux douleurs de la mère-patrie, battaient et brûlaient pour les philosophèmes de Kant et se passionnaient à outrance pour les théories de Fichte et de Schelling. De l'archiduc Charles, on en parlait le moins possible; mais en revanche il n'était question que de Shakspeare, de Caldéron, de Dante, que les frères Schlegel expliquaient et commentaient imperturbablement au milieu d'un auditoire imperturbable.

Le sentiment national et le patriotisme ne s'improvisent pas. Aux écrits que je citais tout à l'heure il faut joindre les *Mémoires* du chevalier de Lang sur l'histoire d'Allemagne au moment du traité de Cam-

po-Formio et du congrès de Rastadt, pour comprendre jusqu'à quel point ce misérable esprit de *particularisme*, contre lequel réagissent toutes les tendances d'aujourd'hui, peut compromettre l'indépendance et la vie d'un grand pays. Chacun tirait à soi sans vergogne, jusqu'aux plus petits, jusqu'aux imperceptibles. C'était à qui ferait, tant bien que mal, ses propres affaires sous le masque du patriotisme : l'Autriche, exclusivement occupée d'un intérêt dynastique et s'efforçant de le sauvegarder, fût-ce aux dépens de l'intégrité de l'empire ; la Suisse, se vengeant, par la paix de Bâle, des stipulations puniques du traité de Campo-Formio ; les princes, faisant volontiers la part du feu, pour maintenir debout leur absolutisme ! et lorsque, par hasard, l'un d'eux se sentait au cœur quelque velléité en faveur de la patrie commune, *ses peuples* l'arrêtant de leur autorité privée, comme il advint à ce fougueux électeur de Hanovre à qui, par la voix de ses représentants, la NATION CALEMBERGEOISE déclara tout net qu'elle n'entendait point prendre part à la guerre, attendu que les intérêts de l'Allemagne ne la regardaient pas le moins du monde, et que ce n'étaient point ses affaires à elle, la grande nation calembergeoise ! — Les *Mémoires* du chevalier de Lang, comme les *Mémoires* de M. de Varnhagen, abondent en traits de ce genre, et c'est là que les dé-

fenseurs du mouvement unioniste peuvent aller chercher leurs arguments contre un passé dont le retour serait la condamnation et la ruine de l'Allemagne. Et cependant à ce passé appartient M. de Varnhagen, mais en ce sens seulement qu'il y a vécu ; du reste, aucune prédilection, aucun préjugé ne l'y rattache ; il le raconte complaisamment, du ton le plus aimable et le plus ingénieux, instructif sans pédantisme, amusant sans frivolité ni commérage, en bel esprit que tout dilettantisme charme, et que ses mœurs aristocratiques et ses goûts d'homme du monde et de diplomate n'empêcheront pas, sur le tard, de tourner à la démocratie, au radicalisme, ne fût-ce que pour satisfaire de vieux instincts d'opposition aigris sous la double influence de l'âge et de l'année 1848.

Ce fut, d'ailleurs, une jeunesse bien remplie que la sienne, et, de 1785, date de sa naissance, à 1814, époque de son mariage avec la fameuse Rahel, on citerait difficilement un événement de quelque importance auquel il n'ait point pris part. Non qu'on le voie jamais briller au premier rang : soldat, diplomate, écrivain, les postes un peu effacés ne lui déplaisaient pas, car il s'occupait, en somme, beaucoup moins d'être vu que de voir. C'était, si l'on veut, quelque chose comme un adjudant en toute circonstance : adjudant du général Tettenborn dans la cam-

pagne de 1814, dont il rédigea plus tard l'histoire; adjudant du prince Hardenberg au congrès de Vienne, et, dans le cénacle littéraire de Weimar, adjudant de son excellence le maréchal Goethe.

Certains hommes, à ce qu'on raconte, passèrent la seconde partie de leur vie à regretter ce qu'ils avaient fait pendant la première. M. de Varnhagen eut l'âge mur et la vieillesse moins stériles, et trouva dans ce passé auquel il avait si activement été mêlé ample matière à exercer ses talents et son style. Après avoir, en quelque sorte, *vécu* les événements, il les écrivit, il raconta aussi les hommes : biographies, mémoires, révélations, correspondances; toute une littérature ignorée jusqu'alors en Allemagne, et qui, de ce jour-là, trouvait son maître. Il faut avouer que jamais talent ne fut mieux approprié à ce genre d'écrits. M. de Varnhagen connaissait l'Europe entière. Formé de bonne heure à l'école du meilleur monde, il avait acquis dans les salons de Paris et de Vienne des trésors d'observations, et son salon, où trônait Rahel, au milieu d'une cour de princes du sang, de poëtes, d'hommes d'État, de généraux et de philosophes, son salon de Berlin lui permettait de se vouer à tous ses goûts pour la retraite et pour l'étude, sans cesser pour cela de communiquer avec les vivants. Il avait la conversation piquante et le trait acerbe. Bien

qu'il conservât toujours, même dans la plus étroite intimité, une certaine roideur diplomatique et qu'il fût dans ses manières de la plus exquise politesse, ce n'était point chose agréable de n'être pas de son avis. Il passait outre aux arguments avec cette superbe aisance si familière aux hommes vieillis dans les grands emplois, et que M. de Metternich possédait au suprême degré; trop heureux encore son adversaire lorsque cette espèce de dédain ne tournait pas au persiflage. Pour quiconque a beaucoup vu le monde, pour quiconque connaît à fond son train et ses manœuvres, il n'y a guère, en fin de compte, que deux attitudes : la raillerie ou l'acquiescement. Les bonnes âmes hochent doucement la tête et se résignent, d'autres la redressent et montrent les dents : grimace, si l'on veut, mais dont la bonne compagnie s'accommode à merveille, de sorte que le diable n'y perd rien, attendu que la bonne compagnie est faite pour nous éclairer et nous distraire, et non pas pour nous rendre meilleurs ; c'est à part soi et dans l'isolement de sa propre conscience que l'homme se moralise.

Du reste, ces formulaires de la vie de salon, ces raffinements de bonne compagnie, tout en affranchissant l'esprit par certains côtés, l'asservissent par d'autres ; on acquiert pour le fond une certaine liberté de penser, mais on devient esclave par la forme.

Tout ce qui n'est point beau langage dans le sens voulu est impitoyablement rejeté, et, d'autre part, des principes foncièrement dangereux vont passer à la faveur du *comme il faut* de l'expression. Que dirait-on maintenant d'un écrivain qui transporterait de semblables pratiques, du salon dans l'histoire? C'est pourtant ce qu'a fait M. de Varnhagen. A ce mondain, à ce curieux par excellence, l'histoire n'offre qu'une succession d'individualités qu'il étudie sans se préoccuper du grand ensemble des choses. Il a gardé de ses fonctions premières l'étroit respect des classifications, ce culte superstitieux de la prérogative qu'un diplomate ne désapprend jamais, alors même qu'il lui arrive de se vouloir donner comme démocrate. De là un horizon borné et l'inconvénient de ne composer que des biographies, de ne rédiger que des mémoires, alors qu'on se croit un historien. Il y a des gens qui valent surtout par leurs relations; M. de Varnhagen fut du nombre. Pas une figure ayant marqué de son temps dans la politique ou dans les lettres dont il ne puisse vous entretenir avec fruit; et c'est pour avoir connu tant de monde que l'Europe à son tour le connaît. Ses souvenirs, voilà son talent et sa raison d'être dans la littérature de son pays.

Esprit clair, mesuré, mais sobre et froid, il ne s'émeut qu'au spectacle des événements et ne raconte

bien que ce qu'il a vu. « J'ai toujours mieux aimé, disait Rahel, feuilleter le cœur humain que les livres ; c'est plus facile d'y lire et plus commode. » Sur ce point, comme sur tant d'autres, M. de Varnhagen professait, en bon mari, l'opinion de sa femme, et c'est justement le mérite et l'intérêt de ses *Mémoires* de nous montrer l'homme et l'écrivain par le côté tout personnel. De 1807 à 1814, qui n'a-t-il pas connu? A quelle bataille, à quel congrès politique ou littéraire n'a-t-il pas assisté? Attachez-vous à lui, il vous fera voir du pays, car c'est un infatigable compagnon auquel on serait tenté d'adresser par moments les paroles d'Elmire dans *Tartufe* : « Vous marchez d'un tel pas... » Il va du nord au sud, de l'est à l'ouest ; vous diriez quelque moderne Ulysse poussant sa barque à travers les brisants et les bancs de sable. En 1807, il est à Berlin, puis à Hambourg, il s'y attriste de l'attitude fléchissante de l'opinion, de l'abattement des esprits, et crayonne d'un air magistral les vivantes silhouettes de tous ceux qu'il rencontre : Schleiermacher, Fichte, Jean de Muller, Fouqué ; l'année suivante, il est dans le sud de l'Allemagne, et voici venir Jean-Paul, Justin Kerner, Uhland, Jung Stilling. Mais je ne nomme là que des physionomies en quelque sorte secondaires, car la littérature, quelles que soient d'ailleurs les prédilections de M. Varn-

hagen, doit céder le pas à la politique : le canon de Wagram a parlé, Vienne et Paris réclament notre attention, tenons-nous aux personnages de premier ordre, aux figures historiques ; *ab Jove principium*. Abordons M. de Metternich.

Le prince de Metternich et M. de Varnhagen. — La société viennoise. — L'esprit des Zichy. — La campagne de 1807 — La politique de M. de Metternich.

« Vingt motifs s'offraient pour accroître encore mon envie de le revoir. D'abord nous ne nous étions jamais rencontrés que dans des circonstances favorables, et, si j'ose ainsi parler, alors qu'il faisait beau. Tant de choses s'étaient passées depuis que nous nous étions vus ; et, comme homme privé et comme homme d'État, il avait traversé de telles vicissitudes, que je m'attendais presqu'à trouver un personnage tout nouveau. Je l'avais connu avec sa première femme ; il en était à sa troisième, et Dieu sait tout ce qu'on racontait d'histoires romanesques sur ses divers mariages. Il touchait au faîte du pouvoir et gouvernait l'Autriche dans la plénitude d'un crédit désor-

2.

mais inébranlable, et la suprême autorité que cet homme exerçait sur tout le monde, à commencer par l'empereur, qui, depuis des années, s'y conformait de la meilleure grâce, sans jamais hasarder un seul mot pour le contredire ; ce pouvoir illimité au dedans comme au dehors était un attrait de plus à la curiosité de mon esprit, jaloux de juger par lui-même en quoi cette grandeur presque fabuleuse pouvait se rapporter aux impressions premières et les modifier. »

M. de Metternich était alors à Bade aux environs de Vienne, où se trouvait aussi l'empereur *en villégiature;* mais laissons à M. de Varnhagen le détail plein d'intérêt de cette entrevue. « Le prince me reçut avec une grande amitié. Pour ce qui est de l'extérieur, il me parut changé, mais moins vieilli qu'on ne me l'avait dit; l'âge, sans le courber, l'avait rendu très-sérieux; la grâce, l'élégance d'autrefois, étaient devenues roideur et dignité, bien que çà et là un air de tête, un geste, vinssent vous rappeler l'ancienne physionomie. Ce qui me frappa le plus, ce fut le son de sa voix, laquelle, n'ayant jamais été d'un timbre particulièrement remarquable, avait contracté un accent nasal et traînant qui rendait impossible toute vivacité dans la conversation. Ses traits gardaient toujours l'empreinte de cette impassibilité sublime critiquée des uns, admirée des autres, *ad libitum*. Seulement

on y voyait se carrer tout à l'aise le sentiment d'une importance qui jadis affectait au moins de se déguiser. Les yeux, autour desquels le grand âge avait déjà creusé ses sillons, montraient, par la fixité un peu atone du regard, l'abaissement progressif des facultés physiques. » Le portrait a du vrai sans flatterie; peut-être le prince de Metternich se douta-t-il de l'impression qu'il produisait, et, pour couper court à bien des réflexions mélancoliques qu'il craignait d'inspirer, il se mit coquettement à parler d'affaires. C'était une manière d'essayer de se rajeunir; il y réussit, il eut même de la franchise, autant qu'il était dans son caractere d'en avoir, et mit à jour, avec une sorte de bonhomie familière, ses principes et ses maximes. « Quant à moi, poursuivit-il après avoir longtemps discouru sur M. Ancillon et M. Gentz, je n'ai jamais connu ni antipathie ni sympathie en affaires. Je vois la chose, et règle mon choix sur l'aptitude des gens à l'exécuter. Quiconque me comprend et peut se rendre utile est le bienvenu, quels qu'aient été d'ailleurs jusque-là ses sentiments à mon égard. J'ai pu combattre à outrance, réduire l'action de tel ou tel homme, jamais il ne m'est arrivé de poursuivre personne en tant qu'individu. Les principes adoptés par moi au début ont triomphé de toutes les épreuves de ma vie et de ma politique, et depuis vingt-cinq ans

que je suis à la tête du cabinet, je n'ai pas à me reprocher d'y avoir failli une seule minute. Là où tout chancelle, où tout mue, il faut bien qu'il y ait quelque part quelque chose de stable et de permanent où puissent se rattacher les gens qui cherchent un refuge. J'ai été ce quelque chose, cet appui contre la tempête et le naufrage dont beaucoup ont douté, que plusieurs ont vu de mauvais œil, et que tous ont fini par mieux juger. Il y eut un temps où la Russie voulait ma chute, dans un autre ce fut la France, et les événements se sont chargés de démontrer à ces deux puissances que j'étais pourtant vraiment l'homme qu'il leur fallait. Ce que je dis des gouvernements, je pourrais le dire aussi bien des partis. Mon calme imperturbable, mon invincible, mon immuable stabilité, m'ont valu la confiance de tout le monde, et cette confiance, amis comme ennemis ne cessent de me la témoigner. Les hommes les plus considérables de tous les partis, — entendons-nous bien, je dis de *tous les partis*, — se sont rapprochés de moi, liés avec moi plus ou moins. J'ai reçu leurs plans les plus secrets en confidence, et jamais aucun d'eux ne s'en est mal trouvé. »

M. de Metternich, lorsqu'il eut cet entretien avec M. de Varnhagen, touchait déjà, on le sent, à sa période *consultante*, période sénile, qui pour cet homme

d'État illustre commença d'ailleurs d'assez bonne heure, et dont ceux qui l'ont connu en 1849, pendant son séjour à Bruxelles, auront pu suivre la décadence. Il aimait à se raconter tout haut avec une lenteur solennelle, parfois emphatique, à ruminer le passé devant un auditoire bénévole, que l'impéritie des comédiens du moment renvoyait vers lui, grand acteur déchu de la veille. On prétend que l'ours devenu vieux lèche ses pattes pour *tromper la faim*. C'est un peu l'histoire de bien des gens parmi les plus fameux : vivre sur l'ancien fonds, *monologuer* après coup et divaguer ; ne jamais, quoi qu'il en coûte, vouloir accepter le démenti des événements, et tirer d'un ordre de faits les conclusions les plus invraisemblables, les plus impossibles, et que soi-même, dans la plénitude de l'autorité et du pouvoir, on eût regardées comme outrageantes ! Ce qui valait mieux que ce fatras doctrinaire et que toute cette pédagogie politique, c'était la causerie intime dans le salon de la princesse Mélanie, une personne très-particulière s'il en fut, d'un esprit très-insoumis et mobile, aimant surtout à dominer, et avec cela plein de grâce et de séduction, l'esprit des Zichy, comme on disait à Vienne. La princesse Mélanie, en fait de relations, ne connaissait que ses instincts : vous lui plaisiez ou vous lui déplaisiez, et, si le hasard du moment ne vous était point favo-

rable, elle ne se gênait guère d'habitude pour vous le faire savoir. Du reste, c'était l'art suprême de M. de Metternich de savoir dissiper les nuages grands ou petits qu'elle soulevait. Comme ce maître sorcier de la ballade, il possédait le secret de faire taire d'un mot les éléments, et ce mot il le disait d'ordinaire tout bas, à l'oreille même d'Éole, au moment où le dieu s'apprêtait à souffler sur lui ses tempêtes. « Mais enfin, que veut votre empereur? lui avait dit un jour Napoléon en le saisissant brusquement par le collet de son habit. — Ce qu'il veut, répondit M. de Metternich sans se déconcerter, il veut que vous respectiez son ambassadeur[1]. » Un homme qui, sans perdre contenance, avait pu résister à de pareils assauts, n'était point fait pour se laisser troubler par des tempêtes de ménage, bien qu'il en ait eu parfois d'assez rudes à es-

[1] Voir Mailath, *Histoire de l'Empire d'Autriche*, p. 297. — C'était le 15 août 1808, jour de la Saint-Napoléon; l'empereur, arrivé la veille d'Espagne, recevait les félicitations de sa cour, lorsqu'apercevant le marquis de Gallo, ministre de Naples, il l'interpella de la façon la plus vive, l'accusant d'être l'auteur de l'armistice de Léoben et de la paix de Passeriano, et joignant à ses apostrophes un compliment des plus amers à l'adresse de sa sœur Caroline. A cette exécution foudroyante d'un personnage diplomatique, un silence de mort succéda dans l'assemblée, et tous les regards se portèrent sur l'ambassadeur d'Autriche, contre qui, évidemment, l'affront était également dirigé. En effet, l'empereur Napoléon, la lèvre pincée, l'œil en feu, se dirigea précipitamment vers M. de Metternich, lequel répondit à son attaque par le mot que nous citons.

suyer, témoin celle qui lui valut la fameuse boutade de cette même princesse Mélanie au maréchal Maison.

Nature imperturbable, aimant l'ordre au dedans comme au dehors, il avait toujours à son service une anecdote pour mettre autour de lui les esprits en équilibre : « Que voulez-vous, monsieur le maréchal, ce n'est pas moi qui l'ai élevée, » disait-il en parlant de sa femme à l'ambassadeur de Louis-Philippe, qui, venu pour se plaindre d'une repartie par trop humoristique, s'en retournait satisfait de ce ton de loyale bonhomie par lequel le vieux renard s'épargnait l'ennui de faire des excuses officielles. On le voit, ce n'était pas toujours chose facile que d'avoir la paix à l'intérieur avec cet esprit des Zichy, si original, si pétulant, si férocement exclusif. La vieille comtesse Zichy, mère de la princesse de Metternich, passait pour le type achevé de cet exclusivisme. Ce qu'on racontait d'elle à ce sujet semblerait incroyable. Du reste, à Vienne comme ailleurs, ces physionomies étranges tendent à disparaître; notre âge est essentiellement niveleur, et les excentricités de costume et de ton s'y trouveraient de plus en plus dépaysées. Le mouvement de 1789 fut tellement rapide, qu'on s'explique au besoin, sans trop de peine, comment une foule d'individus, alors dans la force de l'âge, s'entêtèrent longtemps à garder les habits et la tradition d'une

époque avec laquelle la communication avait été pour eux si brusquement et si à l'improviste interceptée.

Nous voudrions ici placer quelques mots sur la société viennoise, thème difficile, mais que nous abordons avec réserve et comme il convient à un étranger que ses passagères résidences n'ont pu mettre au courant que de ce qui se montre à la surface. La haute société viennoise passe, on le sait, pour très-exclusive; elle aime, en général, peu à voyager, et, comme elle ne ressent guère le besoin d'aller chez les autres, elle use librement du droit qu'on a, quand on reste chez soi, le droit d'agir selon sa parfaite convenance. Tout Viennois du *high life* a l'horreur de ce que nous appelons *faire des frais;* d'autre part, en sa qualité de gentilhomme, il ne se consolerait jamais d'avoir pu manquer de courtoisie vis-à-vis de quelqu'un : force lui est donc d'adopter un terme moyen et de n'admettre en son intimité qu'un très-petit nombre de gens avec lesquels il procède sans gêne aucune, et qu'il reçoit dans ses châteaux, invite à ses chasses, accueille partout. En revanche, dès qu'un étranger affiche des prétentions, qu'il devient *gênant*, il peut compter qu'on le plantera là, fût-il d'ailleurs le plus grand seigneur du monde; car c'est à ce besoin de vivre chez soi en toute liberté, et non pas, comme beaucoup l'ont cru voir, à l'infatuation du préjugé

nobiliaire, qu'il faut rapporter le secret de cet *exclusivisme*. On en vient ainsi à ne se vouloir rencontrer qu'avec des visages de connaissance qu'on s'habitue à la longue à traiter comme s'ils étaient de la famille, les appelant par leurs petits noms et par toute sorte de sobriquets intimes, dont le sens parfois mystique échappe à l'étranger, ce qui donne à la noblesse viennoise, dans ses rapports extérieurs, un caractère de franc-maçonnerie que vous chercheriez en vain dans les autres cercles aristocratiques de l'Europe. Les arrière-grands-pères de cette maison-ci furent intimement liés avec les arrière-grands-pères de cette maison-là, et, de générations en générations, la liaison s'est perpétuée de telle sorte, qu'aujourd'hui encore les arrière-petits-neveux se fréquentent exclusivement les uns les autres, afin de n'avoir jamais devant les yeux que des *visages de connaissance*. On comprend dès lors que, pour s'acclimater dans la société viennoise, des mois ne suffisent point à un étranger, il y faut des années ; mais, s'il vous arrive enfin, après un lustre et plus d'épreuves propitiatoires, de faire accepter vos lettres de créance, si l'on s'accoutume à votre façon d'être, si votre nez est adopté, vous en avez pour toute votre vie et même au delà ; vous êtes du cercle intime, vous avez droit au petit nom. Cet esprit d'aimable coterie rend naturellement la conver-

sation très-difficile pour quiconque n'est point initié : comme il ne s'agit ici aucunement d'échanger des idées, mais de se maintenir au niveau d'un certain papotage tout à fait particulier, vous risquez à chaque instant d'aller donner contre un écueil ou de rester en panne. Ne vous attendez à rien de ce qui fait vibrer les nerfs du cerveau : de littérature, point ; de politique, pas davantage ; on causerait bien voyages, par malheur personne ne s'y intéresse ; mais alors de quoi parle-t-on ? ce que je vais dire aura peut-être l'air d'une mystification, mais en somme rien n'est plus vrai : on parle de la pluie et du beau temps ! Quelquefois un mot lancé amène une anecdote qui jaillit comme une fusée, petille, éclate, puis aussitôt s'éteint sans laisser de trace. On se tromperait fort à croire que ce monde qui se tait ainsi ou *baguenaude* n'ait rien à dire ; il y a là, au contraire, des puits de science et d'information ; mais ces puits ne se montrent pas. Ayez un soir la bonne fortune d'arriver à propos, et vous serez émerveillé de tout ce que ces esprits, en apparence oiseux, possèdent de notions de linguistique et de saine littérature, sans compter les mille aperçus ingénieux et profonds sur les beaux-arts, et particulièrement sur la musique. Toutes ces belles choses qui nous charment tant et à si bon droit existent à Vienne comme ailleurs, seulement il faut

bien se garder de les vouloir trouver à la surface de la conversation habituelle. Ce que nous appelons avoir de l'esprit paraît au bon Viennois une sorte de gymnastique à laquelle répugne son instinctive nonchalanche. « Ce Molière est de mauvais goût, » disait un jour Marie-Antoinette à Louis XVI. Et le roi de France lui répondit très-judicieusement : « Vous vous trompez, madame ; on peut reprocher à Molière d'être quelquefois de mauvais ton, mais il n'est jamais de mauvais goût ! » Or avoir de l'esprit dans les salons de Vienne serait à la fois de mauvais ton et de mauvais goût : arlequinade ou pédantisme, selon que votre centre de gravité vous porterait de préférence du côté de Paris ou de Berlin.

Je trouve dans les *Mémoires* de M. de Varnhagen une allusion très-fine et très-vraie à cet état moral de la société viennoise : « La conversation, écrit-il en parlant du salon de madame de Metternich[1], était *autrichienne* du plus grand air; pleine d'indolence, de laisser-aller, souvent très-libre : une conversation de coterie ; du reste, pas un mot de politique. Un jour, pourtant, que le comte Zichy se plaignait de n'avoir point encore reçu de son libraire les *Paroles d'un Croyant*, qui faisaient grand bruit à cette époque, je

[1] Tome VIII, p. 96.

demandai timidement s'il était donc bien possible que l'ouvrage ne fût pas défendu. — Défendu? reprit le prince de Metternich. Oui, certes, cela va sans dire; défendu en tant qu'on ne saurait ni l'annoncer ni le vendre publiquement, mais tout à fait permis à cette classe de lecteurs sur laquelle sa mauvaise influence n'est point à craindre. La censure autrichienne n'oublie pas ainsi ce qu'elle doit d'égards aux personnes! — Et il cita comme exemple le banquier juif Eskélès, qui recevait ouvertement le *National*, ajoutant, avec son malin sourire : — Je le soupçonne même de trouver la feuille parisienne trop modérée. Mais, bah! qu'importe après tout? nous le savons bon Autrichien. » M. de Varnhagen, qui fréquenta journellement le prince dans cette période, a naturellement beaucoup retenu de ses entretiens avec le célèbre archichancelier. A la manière des gens qui se proposent d'utiliser tôt ou tard leurs souvenirs, l'époux de Rahel tenait registre de ses moindres impressions, et notait en rentrant chez lui tout ce qu'il venait d'entendre. Comme la chose avait fini par être connue et qu'on savait également qu'il professait aussi les idées les plus libérales à l'endroit des correspondances privées et du parti qu'on en peut tirer pour l'histoire, — il vint un temps où l'on se méfiait très-fort de lui à Berlin, et c'était à qui ne lui écrirait pas. Mais, lorsque

cette panique éclata, la récolte était faite, et pour pouvoir être indiscret, le spirituel philosophe de la *Mauerstrasse* n'avait plus besoin désormais des confidences de personne.

Il en avait appris assez sur le tiers et le quart pour être fort scandaleux s'il l'eût voulu ; et, s'il a gardé la juste mesure, si de certaines conversations il ne donne que des extraits, si des correspondances qui lui semblaient bonnes à publier il supprime toujours cette partie toute personnelle, écrite en quelque sorte avec de l'encre sympathique, et que celui-là seul doit lire à qui la lettre est adressée, — on n'en doit que louer davantage et son tact et sa discrétion, surtout ce bon sens pratique qui, dans les questions délicates, lui montre toujours la limite. Au reste, s'il y a des personnes vis-à-vis desquelles un annaliste comme M. de Varnhagen ait à faire acte de réticence, ce n'est point à coup sûr parmi les hommes d'État qu'il les faudrait chercher. Combien n'en connaît-on pas au contraire qui seraient désolés d'avoir affaire à de trop discrètes gens et qui vous parlent à cœur si ouvert, parce qu'ils espèrent bien qu'à votre tour vous parlerez ? Publicité, non, tu n'es pas un vain mot ! « De même, a-t-on très-ingénieusement dit, qu'on ne saurait s'imaginer un État composé seulement de citoyens vertueux, de même en ne voulant au monde que des

gens discrets, vous supprimez toute espèce d'histoire ! » Le récit le plus simple, l'anecdote la plus effacée, contiennent une indiscrétion. Qui songe à s'en plaindre? personne ; la plupart du temps même il nous fâcherait beaucoup qu'elle n'y fût pas. Quand M. de Metternich se complaisait ainsi à pérorer des heures entières devant M. de Varnhagen, pensez-vous que le vieux diplomate supposât naïvement que ses paroles seraient à l'instant oubliées du malicieux Berlinois, ou mieux encore que celui-ci s'en irait creuser un trou dans les sables de la Sprée pour les y enfouir, à l'exemple de cet honnête domestique du roi Midas? L'homme d'État autrichien avait flairé dans M. de Varnhagen un futur biographe, et plus on s'était efforcé de le prémunir contre l'indiscrétion du personnage, plus il causait à *cœur ouvert*, développant ses principes, justifiant ses actes, entrant dans les moindres détails de sa vie et de sa politique, mais *posant* toujours, et du sein de cette familiarité tout intime, coquetant à travers les années, avec les pages de ce livre que nous parcourons. Voyez plutôt : « Je suis l'homme de la vérité, la lumière du jour ne m'effraye aucunement ; si l'on m'interroge, je suis prêt à répondre. Ça toujours été pour moi un grand préjudice d'avoir dû renfermer mes travaux dans le secret du cabinet alors que je n'aurais eu au contraire qu'à ga-

gner à la discussion. Quant à moi, je ne redoute point la tribune, je *la hais, mais pour des motifs qui ne me sont nullement personnels*. C'est ainsi qu'une foule d'antipathies qu'on me prête n'existent pas, et que je déteste, en revanche, nombre de choses vers lesquelles on me croit généralement porté. Par exemple, j'admire l'institution des Jésuites comme pourrait le faire tout protestant impartial, mais je hais le jésuitisme à l'égal de la peste. J'en dis autant du libéralisme, dont je suis l'ennemi irréconciliable, tout en me faisant gloire d'être libéral dans le vrai sens du mot. Quelqu'un, Fox, je crois, a prétendu qu'après la sensation de gagner au jeu, il n'en existait pas de plus vive que de perdre ; je confesserai dans le même sens qu'après le plaisir d'avoir raison, je n'ai jamais eu de satisfaction plus grande que celle de reconnaître mon erreur chaque fois qu'il m'est arrivé d'avoir tort. Cette abnégation, loin d'amoindrir un homme, l'élève d'autant plus qu'il faut pour l'exercer se placer à un point de vue tout à fait supérieur. »

Quoi qu'en puisse dire M. de Metternich et dans ses dialogues méthodiquement préparés et dans ses correspondances particulières [1], le pouvoir avait fini

[1] Je n'ai jamais eu d'ambition, écrivait-il en 1857. Et c'est la volonté de l'Empereur qui a tout fait en me nommant ministre à la

par lui tourner la tête; tant de succès, d'hommages, de flatteries, avaient produit cette infatuation qui résulte presque toujours des positions inattaquables. M. de Metternich ne s'écriait pas avec Louis XIV : « L'État, c'est moi; » mais ses discours, ses gestes et jusqu'à ses réticences, tout en lui tendait à vous inculquer cette conviction profonde qu'il était la vivante et suprême incarnation de l'Autriche; et sur ce point son sentiment intime était si sincère, si naïf, qu'il agissait avec une certaine autorité. On riait bien un peu ici et là de ce pathos sublime, mais on en riait tout bas; et d'ailleurs cette inflexible, cette imperturbable confiance se posait vis-à-vis des *obscurs blasphémateurs* comme le dieu-soleil dans la fameuse ode de Pompignan. Un jour le général de Gerzelles, diplomate disgracié, essayait d'attendrir sur son sort M. de Metternich, en lui montrant tout ce qu'après une carrière active, des loisirs forcés avaient d'intolé-

Haye d'abord, puis à Dresde, de telle façon que je passai sans transition en quelque sorte de la vie du monde à la vie politique. S'il y en a qui puissent voir une élévation sociale dans les emplois, il va sans dire que je ne suis pas de ces hommes, moi dont la famille a de tout temps occupé le premier rang, et qui, pour être en évidence, n'avais aucunement besoin de grandes dignités. L'importance que je me suis acquise pendant un demi-siècle n'a donc été que le résultat pur et simple de mes qualités personnelles. Et, m'étant aussi, pour mon plaisir, occupé de chimie et de géologie, il est à supposer que j'aurais eu, comme professeur de ces Facultés, non moins de bonheur peut-être que comme homme d'État. »

-rable. Le prince écoutait froidement, dédaigneusement, se contentant de répondre de loin en loin par quelque bout de phrase à peine articulée et proposant, — avec cette insolence que la bassesse des solliciteurs n'autorise souvent que trop chez les gens en place, — proposant les moyens les plus dérisoires pour sortir d'embarras : les échecs, par exemple, le whist où les dominos. A quoi l'interlocuteur se permettait de répliquer très-humblement que de telles ressources lui paraissaient, hélas ! bien insuffisantes pour combler le vide d'une existence jusque-là vouée aux affaires : « Mais non ! mais non ! » reprenait le prince toujours sur le même ton d'officielle indifférence ; et au passe-temps que le général déclinait, l'Excellence en ajoutait d'autres du genre champêtre et bucolique : la chasse au filet, la pêche à la ligne, la culture du chêne truffier, etc., etc. Le général de Gerzelles savait se prêter à la plaisanterie; il trouva cependant que celle-ci dépassait un peu les bornes, et, répliquant à ce cynique persiflage par un argument sévère *ad hominem* : « Mais vous-même, mon prince, vous même, que feriez-vous, dit-il, si vous n'étiez plus en activité ? » A cette riposte inattendue, M. de Metternich se mordit les lèvres et répondit avec plus d'aigreur et de vivacité qu'il n'avait l'habitude d'en laisser percer dans son langage : « Mais

vous admettez là, monsieur, un cas qui est impossible[1] ! »

C'était avant tout un diplomate de tradition. Il avait l'autorité, la roideur et les petites misères de l'emploi, il en avait surtout le masque et la dissimulation, ce que lui reprochaient les hommes d'une trempe plus vigoureuse, tels que Stein et Blücher. Avec sa belle tournure, son esprit formé à l'école des Diderot et des Marmontel, on conçoit qu'à l'époque de sa jeunesse, sous le premier empire, M. de Metternich ait dû être le type du parfait diplomate autrichien. Ses rares talents de conversation rachetaient merveilleusement ce qui lui manquait sous le rapport de l'étude ; et son train seigneurial, son influence sur quelques femmes importantes du moment, le mirent à même de conduire à son avantage les petites affaires. Au lendemain de la brillante campagne de 1805, l'empereur Napoléon, partout victorieux, avait daigné sourire à cet élégant gentilhomme qui venait si jeune à sa cour représenter l'antique maison d'Autriche si profondément abaissée ; mais il y avait dans ce sourire courtois plus d'ironie et de hauteur que de vraie bienveillance. « Amusez ce niais-là, nous en avons besoin à présent. » C'était là, de la part du

[1] Voir les *Mémoires* de M. de Varnhagen, t. VIII, p. 127.

vainqueur d'Austerlitz parlant à sa sœur Caroline, une recommandation peut-être habile, mais il convient d'ajouter que le prince de Metternich, non moins habile, se laissa longtemps amuser sans avoir égard au *besoin* dynastique. Un mot de Savary à ce sujet prouve que les hommes d'État du moment ne prenaient pas le change sur la gravité de ses informations. « M. de Metternich, dit-il, avait poussé si loin ses informations, qu'il serait devenu impossible pour un autre que l'empereur de parvenir au fond. Il disposait en dominateur d'une personne dont M. Fouché avait un besoin indispensable. La discrétion m'empêche de la nommer, cela serait une révélation inutile. » Ce qui se passait en Espagne déjouait toutes les prévisions ; à Paris, même parmi les courtisans de l'empereur, cette guerre entreprise au nom de la monarchie universelle était sévèrement jugée ; déjà Talleyrand et Fouché ourdissaient leurs trames et commençaient à nouer dans l'ombre cette série d'intrigues et de conspirations qui jusqu'à la campagne de 1809 ne devaient plus avoir d'interruption. Les secrètes informations que M. de Metternich recevait, et quelquefois à son très-grand étonnement, de ces deux ministres de Napoléon, produisaient, on le pense, une impression profonde sur le cabinet de l'empereur François, en offrant comme certain à la haine

irréconciliable du monarque, ulcéré par la paix de Presbourg le but que le patriotisme du comte Stadion, son ministre des affaires étrangères, entrevoyait de longue date : cette campagne de 1809, aperçue dès 1805, par Stadion, et dont on peut dire que M. de Metternich, animé, aigri par Fouché, eut également l'inspiration pendant la guerre d'Espagne. Une rupture devenant de plus en plus inévitable, on conçoit quelle dut être à cette époque la position de M. de Metternich à Paris : il lui fallait du matin au soir calmer les esprits, donner le change aux appréhensions par toutes sortes de pacifiques assurances qui n'étaient au fond que des mensonges[1]. La guerre éclata donc le 24 mai, et, dès le 8 octobre suivant, le comte Stadion ayant donné sa démission, l'ex-ambassadeur de la cour de Vienne à Paris reçut de l'empereur François le portefeuille des affaires étrangères, qu'il allait désormais sans interruption garder pendant trente-huit ans! Bien des gens aux yeux desquels le nouveau ministre passait pour entaché

[1] Napoléon avait même fini par rompre en cette circonstance toute relation directe avec lui. M. de Metternich s'en plaignit. « Vous me demandez pourquoi l'Empereur ne vous parle plus, répondit M. de Champagny, parce qu'il s'est aperçu depuis longtemps que c'était une chose inutile, et que vous avez perdu, à force de mensonges, tout le crédit qu'on accorde à un ambassadeur. » Bignon, III p. 25.

d'un certain *napoléonisme* crurent voir dans cet avénement une sorte de concession à l'empereur des Français, d'autres n'y virent qu'une intrigue, et dans ce nombre figurait l'illustre démissionnaire; toutefois, en dépit des accusations dont il était l'objet, M. de Metternich n'inclinait vers le parti français que dans l'espoir d'utiliser au profit de l'Autriche sa bonne intelligence avec le cabinet des Tuileries. La part que l'Autriche prit ouvertement à la guerre contre la Russie n'était certes point de nature à procurer à cette puissance un cruel ressentiment. Il est vrai d'ajouter aussi qu'après la catastrophe de la Russie, l'Autriche, par son attitude irrésolue tant au dedans qu'au dehors de ses frontières, provoqua bien des jugements divers dont les plus favorables ne furent pas pour M. de Metternich. Il se peut qu'en cette occasion le ministre de l'empereur François n'eût point les torts qu'on lui reprochait; toujours est-il qu'à cette époque il ne fut donné qu'à un très-petit nombre d'initiés de savoir au juste à quel point les alliés pouvaient compter sur le sincère concours de l'Autriche. L'Autriche se réservait, avant toute chose, de peser, à un moment donné, de tout son poids dans la balance, et jusque-là elle employait les trésors de son habileté à tenir en suspens le monde entier afin de mieux tromper la France. Rien n'empêche non

plus de croire qu'à Vienne on n'eut point ce coup d'œil prophétique dont on fait si souvent honneur après coup aux cabinets victorieux, et que là, comme ailleurs, personne ne vit encore très-clairement le point définitif vers lequel la marche des événements allait entraîner l'Europe. Ce que l'Autriche semblait vouloir principalement, c'était une action plutôt médiatrice, une sorte de suprême arbitrage entre l'Allemagne, qu'elle devait arracher au joug napoléonien, et la France, dont il fallait contenir les débordements. La chute de Napoléon, qui n'était peut-être pas au début dans les secrets desseins de l'Europe, ne fut vraiment résolue que lorsqu'il n'y eut plus pour elle aucune espèce de concession à attendre d'un ennemi dont les moindres succès ravivaient toute l'intempérance. A ce compte, les journées de Lützen et de Bautzen furent une vraie cause de désastres. Ébloui par ces victoires jumelles qu'il prenait pour un revirement de fortune, l'empereur se jeta de nouveau dans des intrigues diplomatiques ayant pour but de désunir les alliés et n'eut que colères et dédains pour les conseils que M. de Metternich lui apporta dans l'entrevue de Dresde. L'Autriche avait fait par là sa dernière démarche. Ses avertissements repoussés, elle déclara la guerre et s'unit aux alliés, avec lesquels M. de Metternich s'était d'avance entendu secrètement

à Gitschin pour *l'un ou l'autre cas*. Par cette entente préalable, l'Autriche s'était assuré le premier rang dans l'alliance, ainsi que le droit spécial de traiter pour tous les États du sud de l'Allemagne. Le traité de Ried, conclu avec la Bavière le 8 octobre 1813, en garantissant à cette puissance le maintien de sa souveraineté, fut dirigé en même temps et contre le rêve de ceux qui voulaient un retour au vieil empire germanique, et contre les espérances de ceux qui demandaient la constitution d'une Allemagne unie.

II

M. de Gentz. — Ses talents et son caractère.
Mademoiselle Fanny Elssler.

Un personnage qui joua aussi son rôle dans cette comédie des congrès, rôle de confident et de secrétraire, moitié diplomate et moitié journaliste, et que les *Souvenirs* de ces temps ne sauraient omettre, c'est M. de Gentz. Un peu au second plan, et derrière le fauteuil du prince de Metternich posant en Almaviva de chancellerie, vous voyez revivre la physionomie intelligente, vicieuse et famélique de cette espèce de Figaro prompt à toutes les besognes de la politique et capable, « d'un seul coup de sa baguette, d'endormir la vigilance et de renverser tous les obstacles, » à la condition que l'or y sera : le *nerf de l'intrigue!*

Qu'était-ce que M. de Gentz?

Il y a environ quinze ans, vivait dans un des faubourgs de Vienne un vieux savant, grand collectionneur d'autographes, et qui, à force de manier des écritures, en était arrivé, il le prétendait du moins, à pouvoir, sur quatre lignes que vous lui donniez, déchiffrer le moral des gens. Or il advint qu'un jour un billet de Gentz fut mis sous les yeux du bonhomme, et voici ce qu'il prononça : « Esprit éminent mais vain, mœurs corrompues, cœur pusillanime et rempli d'amertume. L'individu auquel j'attribue ces lignes ne saurait être qu'un vieux garçon; si c'était l'écriture d'une femme, je dirais qu'il s'agit d'une vieille fille aigrie par le célibat et conservant toutes les prétentions de la jeunesse. Beaucoup de clairvoyance, de pénétration, d'esprit, mais de la pire espèce. L'éducation de ce personnage vaut son intelligence. Il est nerveux, irritable, entêté, aime à l'excès la louange et la flatterie; ses faiblesses ne se comptent pas plus que ses grandes aptitudes, il ne voit des choses que le côté pratique; en un mot, c'est un homme né pour les affaires, un politique. » L'homme qui rendait cet oracle affirme n'avoir jamais connu ni rencontré M. de Gentz, et je le croirais volontiers, car, s'il avait connu l'original, à coup sûr mon collectionneur d'autographes n'eût point fait de lui un portrait si ressemblant. Un pauvre diable d'écrivain s'élevant jusqu'aux

plus hautes sphères sociales, un bureaucrate infime trônant de pair avec les Olympiens du jour : voilà ce qui en Allemagne ne s'était encore jamais vu, ce que le talent à lui seul n'eût pu faire, et ce qu'en revanche les circonstances n'eussent point fait sans le talent. De cette réunion du talent et des circonstances naquit M. de Gentz, le représentant de l'esprit nouveau dans les conseils de la vieille Europe féodale, représentant déjà caduc sans doute, et dès la première heure asservi moralement par mille jouissances où tendaient tous ses mauvais instincts ; n'importe, la place était conquise ; le talent et le style en habit noir avaient percé jusqu'aux premiers rangs de cette foule chamarrée de majestés, d'altesses et d'excellences séculaires et tenait leur plume. De titres et d'honneurs on l'en couvrit ; sur cette plume, véritable Danaé moderne, les dieux et les demi-dieux firent pleuvoir des torrents d'or. Gentz fut insatiable ; sur ces hauteurs où son talent l'avait conduit, il prit les habitudes et les vices des grands seigneurs et devint vénal ; il mit sa souplesse, son éloquence, son style, au service des chancelleries ; réfutant parfois ses propres arguments, il rédigea moyennant finances la réponse à des articles qu'il avait lui-même et soigneusement minutés. La seule excuse de cette vie, qui aurait pu être si profitable et qui se perdit en déréglements de toute espèce, fut le

talent, j'ajouterai une certaine libéralité dans les points de vue qu'il tenait de son éducation première et qui, ne pouvant, décemment, se manifester dans ce monde, auquel ses vices, plus que ses convictions, l'avaient inféodé, se trahissait du moins encore par l'ironie. A ce compte, le prince de Metternich eut plus souvent à subir maintes rebuffades de ce singulier subalterne, de ce maraud qui traitait un si puissant seigneur avec l'irrévérence dont pourrait user un membre de la chambre des communes. Sans se mettre en peine de professer certains principes que d'ailleurs sa position hiérarchique ne lui eût point permis d'appliquer, M. de Gentz possédait un esprit trop sensé, trop lettré, trop philosophique, pour ne pas reconnaître que depuis 89 les temps avaient marché. « Les choses ne se passent plus aujourd'hui comme autrefois, répétait-il souvent, et c'est une folie de s'imaginer qu'une pareille lutte contre les idées se puisse prolonger à l'infini. L'humanité a ses lois dont vous oubliez de tenir compte, elle marche et vous la croyez stationnaire. Prenez garde qu'un de ces beaux matins le torrent ne vous emporte, vous et vos institutions. » A quoi M. de Metternich répondait d'ordinaire en haussant les épaules et en disant à Gentz qu'il n'était qu'un publiciste et n'avait jamais rien compris à la diplomatie. Cependant le *publiciste* n'en démordit

pas, et, lorsque survint la révolution de juillet, il eut des brusqueries et des libertés de langage à déconcerter le maître. M. de Varnhagen rapporte à ce sujet une scène où l'archichancelier joua le rôle d'un petit garçon vertement tancé par son pédagogue. « Que me montrez-vous là? s'écriait Gentz en parcourant une dépêche, est-ce donc ce que je vous avais dit de faire? Mais vous n'y songez pas! » — Et s'échauffant de plus en plus : — « Mauvais! plat! détestable! des niaiseries qui ne valent pas la peine que je les réfute! Ah çà! quand comprendrez-vous? il me semblait pourtant vous en avoir dit assez long là-dessus! » Et M. de Metternich, abasourdi de tant d'audace, écoutait avec calme, se demandant si c'était bien à lui, à Son Altesse, qu'on osait parler de la sorte. Son œil vitreux ne jeta pas une étincelle, son visage garda jusqu'à la fin son empreinte immuable; seulement quand le publiciste en chancellerie eut terminé son monologue, il lui montra la porte sans accompagner son geste d'un seul mot. Gentz rassembla vivement ses paperasses et sortit le front haut, son portefeuille sous le bras. M. de Tettenborn, qui assistait à l'algarade, racontait à M. de Varnhagen qu'une brouille s'en était suivie, dans laquelle il avait dû, lui M. de Tettenborn, intervenir comme médiateur officieux, « ce qui ne fut pas une tâche bien difficile, écrit M. de Varnhagen, attendu

qu'on ne demandait pas mieux que de se réconcilier, quitte à se chamailler de nouveau, ces deux hommes sentant également le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre et ne pouvant se résigner à vivre séparément.»

Le chapitre des aventures galantes de M. de Gentz, de ses munificences et de ses dilapidations ne manque pas non plus d'intérêt. C'est curieux et c'est édifiant. Tous les souverains, jusqu'aux moindres, tous les cabinets et tous les comptoirs de l'Europe avaient beau venir en aide à cette existence; les besoins dépassaient toujours la recette. « C'est un malheur qu'il faille vivre, disait M. de Talleyrand; sans quoi on aimerait la vertu. » M. de Gentz, lui aussi, eût volontiers aimé la vertu, mais il lui *fallait vivre*, avoir des hôtels, des équipages, et le reste, couvrir d'or une innombrable valetaille, acheter aux uns leur secret, aux autres leur silence, et se consumer dans les machinations et les tripotages d'une politique à gros intérêts. Qu'est-ce que leur traitement régulier pour de pareils hommes? M. de Gentz avait de grands emplois, mais ses vices coûtaient plus cher à M. de Gentz que ses grands emplois ne lui rapportaient. Dans ce tonneau de Danaïdes s'engloutissaient les ducats des hospodars valaques et moldaves, les annuités princières, les subventions privées. La France et l'Angleterre payaient, le duc de Nassau payait, M. de Rothschild payait, et lui aussi,

M. Cotta ! un libraire, le directeur de la *Gazette universelle*, qui fournissait une rente de quatre mille florins pour prix de prétendus articles que naturellement on ne livra jamais. On nous objectera peut-être que la *Gazette universelle*, publiant les protocoles des congrès, comptait par cela même M. de Gentz parmi ses écrivains, puisque c'était M. de Gentz qui rédigeait ces protocoles. A la bonne heure ! Mais n'est-ce pas un joli denier ? quatre mille florins de rente pour des protocoles déjà salariés d'ailleurs par les chancelleries ! On peut dire que l'illustre publiciste eut un moment l'Europe et l'Asie pour tributaires. A défaut d'or monnayé, il recevait volontiers de *riches présents* : les pierreries, par exemple, avaient de grandes chances d'être acceptées ; on prenait même les tabatières, quitte à en égrener les rubis comme les baies d'une grenade sur les blanches épaules de la sultane favorite !

Et dire que tout cela ne suffisait pas, et qu'en dépit de tant de dotations publiques et secrètes ce sybarite étrange avait fini par avoir la bourse aussi vide que le cœur ! Fanny Elssler, l'élégante personne que nous avons connue ici, charma ses derniers jours. Vieux, maussade, flétri, il l'avait rencontrée dans un théâtre de funambules où la gracieuse enfant montrait ingénument ses jolies jambes, et, vêtue en génie des *Mille et une Nuits*, la torche d'Éros à la

main, venait chaque soir devant un soleil tournant et le jet d'eau classique présider aux noces d'Arlequin et de Colombine.

Ce vieillard fut séduit par ce génie, l'homme usé des congrès se sentit revivre à ce frais sourire, à cette adolescente et suave apparition. Fanny, de son côté, eut bientôt l'attachement de la reconnaissance; car ce vieillard, c'était après tout M. de Gentz, le conseiller des potentats et l'égal de leurs ministres. Souvenons-nous de cette incomparable scène de la tragédie d'*Egmont*, lorsque Claire, à genoux près du comte, dénombre avec admiration les plaques et les colliers. Entre l'humble ballerine viennoise et le haut diplomate, ce fut un peu le même roman; avec la différence pourtant que cette fois le brillant comte d'Egmont avait passé la soixantaine. Quant au luxe de décorations, je n'oserais avancer qu'il fût moindre; j'inclinerais même à croire que M. de Gentz, sur ses vieux jours, devait avoir la poitrine plus constellée que Henri de Lamoral, comte d'Egmont; seulement, je le répète, il avait soixante ans. Gentz profita de cette occasion pour s'isoler de plus en plus. Du reste, il n'avait jamais aimé le monde. Quand il y allait, tout lui était ennui, gêne ou fatigue; il ne pouvait souffrir ni qu'on parlât haut, ni qu'on survînt à l'improviste; chaque visage nouveau l'inquiétait, les phy-

sionomies martiales surtout lui donnaient des crises de nerfs, ce vieux renard détestait les faces de lion; il n'aimait ni le rire ni les éclats de voix; une nouvelle désagréable, un revirement politique, un attentat révolutionnaire, et il en avait pour des semaines de fureurs convulsives. De la tendresse et presque du dévouement avec les femmes, et point de résolution dans les affaires; de grandes aptitudes au second rang, les ressources exécutives d'un commis supérieur; mais aucune indépendance, aucune initiative de caractère, rien de l'homme d'État.

Deux puissances démoniaques se disputaient M. de Gentz, ses talents et ses vices, et le malheur a voulu qu'il n'ait pas trouvé dans ses talents assez de force pour pouvoir dominer ses vices. « La plume de Gentz, écrit-on encore en Allemagne[1], fut quelque chose d'aussi prodigieux que l'épée de Napoléon, et ne se retrouvera pas davantage. » Si ridicule que puisse d'abord sembler une pareille comparaison, je l'accepte en tant que pouvant aider le lecteur à se faire une opinion sur la valeur du publiciste allemand. D'un tel éloge, en effet, rabattons la moitié, les trois quarts même, il en restera toujours assez pour qu'on puisse dire que M. de Gentz fut, en son genre, un

[1] Voir les *Souvenirs* du baron d'Andlaw, p. 77. Francfort, 1859.

très-illustre personnage. Talent merveilleux, plume introuvable, j'y consens; mais quel triste et désolant spectacle qu'une telle vie! Que cette plume ait écrit d'admirables Mémoires, qu'elle ait eu le secret du plus beau style que la diplomatie renomme, j'en reste volontiers émerveillé, seulement je trouve ignoble qu'un homme si doué puisse tenir une telle conduite, et qu'il y ait dans son organisme assez peu d'équilibre normal pour que, tandis que sa main droite gouverne cette plume fameuse des congrès, sa main gauche puisse ainsi s'ouvrir au tribut des rémunérations flétrissantes. Je sais que la Rochefoucauld a parlé de *voleries publiques*, qui sont des habiletés; mais pour mon compte je n'accepte pas cette morale; et, si le misérable journaliste qui vend son opinion pour quelques écus ne m'inspire que tristesse et dégoût, j'avoue que je ne m'imagine guère comment il faut s'y prendre pour estimer ces prétendus hommes d'État qui, pour subvenir au train de leur sybaritisme et payer bon an mal an leurs petits scandales, trafiquent également de leur conscience et font, comme on dit, le même métier sur une plus *grande échelle*. Ce talent dont on parle trop n'est ici qu'une circonstance aggravante, car il ôte jusqu'à cette excuse de la faim, que tant d'ignominies obscures auraient peut-être droit d'invoquer.

III

L'archiduc Charles. — Sa physionomie. — Sa conversation. — Ses souvenirs de Wagram.

Combien à tous ces masques de chancellerie je préfère l'héroïque, honnête et douce figure de l'archiduc Charles. C'est en 1809, au lendemain d'Essling, que M. de Varnhagen vit pour la première fois le prince généralissime de l'armée autrichienne. Essling compte parmi les victoires de Napoléon, M. Thiers lui confirme ce titre; ce qui n'empêche pas les Autrichiens de s'attribuer comme un triomphe cette *hécatombe de quarante à cinquante mille hommes couchés à terre*. Patriotisme, chevalerie, curiosité aventureuse au spectacle de tant de désastres qui fondaient alors sur l'Allemagne, — M. de Varnhagen venait librement et simplement offrir son épée. Un gentilhomme prus-

sien se présenter ainsi au quartier général de l'archiduc! ce fut d'abord un étonnement surhumain : personne n'y voulait croire. Le premier officier auquel M. de Varnhagen parla de sa résolution n'en revenait pas : un Prussien! Que l'empereur Napoléon battît les troupes allemandes avec l'aide des soldats saxons, cela se concevait encore; mais un Prussien convaincu qu'on pouvait servir la cause nationale sous les drapeaux de l'Autriche, il y avait là un fait décidément invraisemblable. Nous livrons ce trait à l'édification des esprits timorés qui ne rêvent qu'Allemagne unie contre la France et qui naguère encore, à propos de la campagne d'Italie, s'imaginaient incessamment voir les Prussiens accourir sur le Rhin pour venger les défaites que nos armes infligeaient de l'autre côté des Alpes à cette Autriche qu'ils détestent aujourd'hui comme ils la détestaient en 1809.

Pour la confusion des dialectes, la variété des physionomies, l'étrangeté des costumes, une armée autrichienne rappelle toujours plus ou moins le fameux camp de Wallenstein, dans la fameuse tragédie de Schiller. La description que M. de Varnhagen donne de sa promenade au quartier général a de la couleur et du pittoresque; vous y sentez ce souffle de la guerre de trente ans qui, avant d'arriver au grand poëte d'Iéna, avait déjà passé par ce curieux roman tant lu

jadis en Allemagne, de *Simplicissimus*. Par moments l'auteur entremêle ses récits de considérations stratégiques sur la campagne, de réflexions morales sur l'état des esprits. « La guerre de 1809 et surtout les batailles d'Essling, de Wagram et de Znaym, révélèrent à l'Autriche une force qu'elle ne s'était point connue jusque-là et dont la conscience ne devait plus l'abandonner. » Cependant notre officier prussien, tout étonné de se voir « parmi des centaines de mille hommes, seul de son uniforme bleu, » errait à travers les rues de l'immense camp à la recherche du généralissime. Comment se trahit la présence de l'archiduc Charles, je doute fort que chez nous quelqu'un le devinât jamais. Il n'y a en vérité qu'en Autriche où de pareilles choses se puissent voir ou plutôt entendre. Écoutons M. de Varnhagen.

« Comme je passais, vers midi, devant ses fenêtres, j'entendis préluder sur le piano; c'était l'archiduc qui employait ses moments de loisir à improviser[1]. » Au lendemain d'Essling, à quelques heures peut-être de Wagram, une improvisation sur le piano! C'est pour le coup que Fontenelle se fût écrié : « Sonate, que me veux-tu? » Raille qui l'osera; pour moi,

[1] Inutile de rappeler ici que l'archiduc Charles fut l'ami de Beethoven et l'un des meilleurs musiciens de son temps, un des plus habiles à jouer du piano.

j'aime ce prélude, et j'y vois la douce mélancolie d'une âme religieuse qui s'épanche. Cette tendre et mélodieuse élévation, en si graves circonstances, me touche autant qu'une prière. Que n'a-t-on pas écrit du sommeil d'Alexandre à Arbelles[1], de Frédéric à Rosbach, de Napoléon à Iéna? Pourquoi ne pas admirer à l'égal ce recueillement d'une âme plus chrétienne, que la musique et la prière emplissent de leurs parfums, cet élancement vers l'idéal au moment suprême? Que les lions et les aigles dorment devant la mort, à merveille; mais laissons chanter les cygnes.

Il est assez d'usage, dans les opéras italiens, que l'héroïne s'annonce par une ritournelle de harpe exécutée derrière la coulisse; l'improvisation terminée, M. de Varnhagen, qui attendait au dehors, vit apparaître l'archiduc, grave et digne, et portant dans tout son air le sérieux caractère d'une haute responsabilité. Après quelques paroles gracieusement échangées et rendez-vous pris, le généralissime monta à cheval et partit au galop pour diverses inspections. Demandons à M. de Varnhagen l'intéressant crayon de cette

[1] Aux sceptiques qui voudraient pourtant médire je rappellerai ce passage de Bussy-Rabutin : « J'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'ayant une bataille à donner six heures après, où sa vie était la moindre chose dont il s'agît, il pût dormir aussi tranquillement que si le lendemain il n'eût eu rien à faire

physionomie. « Son aspect était avant tout sympathique. On y voyait l'expression d'un cœur brave, honnête, profondément humain. Il vous mettait en confiance et vous inspirait en même temps une sorte de timidité révérencieuse; car l'homme aimable et doux ne quittait jamais son sérieux ni sa dignité, et dans le regard du général d'armée éclatait l'habitude du pouvoir et du commandement. Sa taille, petite et mince, sans exclure l'idée d'une certaine vigueur, indiquait une nature fine et nerveuse. Les rudes fatigues, les âpres travaux de la guerre, n'avaient rien enlevé à ses membres d'une gracilité première, qui, chez Napoléon, avait existé, mais seulement au début, et pour disparaître bientôt dans l'empâtement de la personne. Aucune prétention à l'effet, à la pose; tout au contraire beaucoup de simplicité, de naturel, et parfois même dans les mouvements un peu de laisser-aller trahissant quelque lassitude, mais contre lequel protestait visiblement la flamme d'un regard héroïque. Son courage intrépide, sa constante abnégation, son sens ferme et droit, ses façons toutes paternelles d'user du commandement, lui avaient valu dans son armée un enthousiasme presque attendri. Les officiers l'adoraient, les soldats ne demandaient qu'à se faire tuer pour lui, surtout ceux des régiments de Bohême, auxquels il appartenait plus spécialement par

le titre et les fonctions de capitaine général de leur pays. Partout où il se montrait les hourras éclataient, et quand il paraissait aux avant-postes, on avait toutes les peines du monde à contenir des acclamations qui trahissaient sa présence à l'ennemi. On peut dire que depuis Wallenstein aucun généralissime n'avait exercé sur l'armée autrichienne une pareille autorité, un pareil prestige. Il tenait le département tout entier de la guerre sous sa dépendance immédiate, nommant et destituant à son gré, disposant sans contrôle des peines et des récompenses, et, dans les plans comme dans l'exécution, ne relevant que de son génie et de sa conscience. » De cette vivante esquisse, espèce de photographie prise à la hâte sur un champ de bataille, rapprochons maintenant l'aperçu que l'écrivain a tracé de son héros vingt et un ans plus tard, et qui se retrouve à sept volumes de distance, dans les *Mémoires* de M. de Varnhagen. Que d'écroulements et de restaurations durant ce court espace! Napoléon, après avoir pris Vienne, était allé mourir à Sainte-Hélène, l'Autriche avait recouvré son rang et son autorité parmi les grandes puissances de l'Europe, et le prince Charles, sans bruit, sans trouble, sans remords, avait pris congé de la gloire pour se complaire de nouveau à cette existence modeste, silencieuse, et bourgeoisement accessible, qui

fut si longtemps l'existence de tous les archiducs d'Autriche : physionomie un peu effacée au milieu du grand appareil politique, mais du moins toujours égale, et dont la modération fait la grâce. Personne, mieux que l'archiduc Charles, ne reconnaît la supériorité du rival que la fortune lui opposa; mais sa vertu militaire n'en souffre aucune atteinte, et de son instinct d'admiration la haine ni l'envie ne sauraient naître, pas plus que le découragement. Il combat fièrement à son poste, en soldat, en chrétien, en archiduc. Vainqueur à Essling, vaincu à Wagram, il sut dans le succès rester humble et mettre dans le récit de ses défaites cet accent de dignité humaine, aussi éloigné de la jactance que de l'abaissement de soi-même. « Ce ne sera pas une des circonstances les moins étranges de cette guerre, écrit-il loyalement dans ses bulletins de la bataille de Wagram, que de voir le vainqueur perdre dans ce combat plus de trophées que le vaincu. » Napoléon ne pouvait s'empêcher d'admirer ce grand caractère, cette gloire qui, même vis-à-vis de lui, eut ses journées et sur laquelle on peut dire que jamais aucun revers ne fit tache. « Le cœur me battait lorsque je me retrouvai en sa présence, écrit M. de Varnhagen à propos de cette seconde entrevue; l'âge ne l'avait pas épargné, et pourtant sous cette apparence chétive et malingre, le

guerrier se montrait toujours. Sa voix, dès longtemps désaccoutumée du commandement, avait repris cette expression douce et mélancolique qui lui était naturelle, et il ne récupérait l'accent vigoureux que dans les moments d'animation. « Ce m'est une grande joie, « me dit-il amicalement, de voir que mes vieux cama« rades ne m'ont point oublié, car, de mon côté, j'ai « pour eux un attachement bien sincère. Commu« nauté de joie et de souffrances est un lien qui ne « se brise jamais. » Là-dessus il me serra la main, puis d'une voix très-émue: « Je vous remercie, reprit« il, d'avoir pensé à moi. » Ensuite il s'informa de mes affaires; il savait que j'avais, avec Tettenborn, servi en Russie, que j'avais été plus tard ministre à Carlsruhe; il n'ignorait ni mes études littéraires, ni la perte irréparable que j'avais faite. « La mort d'une « femme qu'on aime, poursuivit-il, est le plus affreux « coup qui puisse nous frapper; je vous en parle par « expérience et vous plains doublement, puisque vous « n'avez pas d'enfants; à moi, du moins, il m'est « resté cette consolation de vivre au milieu des miens. » Et son regard, comme ses paroles, respirait la bonté, la droiture, l'humanité; tout cela était si sincère, si calme, si naturel!

« Si nous causions un peu de Wagram, » disait-il à M. de Varnhagen avec cette aménité du vieillard

tout heureux de se retrouver en pays de connaissance; « ce fut là une grande, une terrible bataille; nous la perdîmes, mais il n'y eut ni de ma faute, ni de celle de mes troupes; ces braves gens se conduisirent comme des héros, et à quelques jours de là, nouvelle rencontre qu'ils soutinrent avec un acharnement indomptable! faire plus serait au-dessus des forces humaines. »

J'ai souvent entendu dire à Vienne que l'archiduc Charles s'était proposé d'écrire lui-même l'histoire de cette campagne de 1809; s'il ne l'a fait, c'est que diverses raisons du genre de celles dont il parlait à M. de Varnhagen l'en ont empêché. Du reste, de ce que rien n'a été publié de sa main sur ces matières, il ne faudrait pas trop se hâter d'en conclure que rien n'existe. L'archiduc avait le goût de l'étude, et ses souvenirs ont dû maintes fois le tenter dans sa retraite. A défaut d'annales achevées et telles qu'on les souhaiterait d'une plume si probe et si compétente, nous ne serions pas étonné qu'il eût laissé sur cette guerre et les autres campagnes auxquelles il prit part des commentaires restés secrets et dont l'histoire s'éclairera peut-être quelque jour. « C'est affaire à nos neveux, » répondait-il à ceux qui le pressaient d'écrire sur les événements, et il ajoutait avec un sourire plein de bonhomie : « Si toutefois nos neveux veulent bien

s'occuper de nous. » Dans l'ouvrage de M. de Varnhagen le seul récit de la bataille de Wagram occupe près de la moitié d'un volume. « Tenez-vous-en aux faits militaires, » avait dit l'Archiduc, et c'est à quoi son ancien compagnon d'armes a voulu se conformer, réglant partout sa description sur les plans et les notes du généralissime autrichien. Pour bien écrire de la guerre, deux conditions sont nécessaires : l'avoir faite, d'abord, puis être un écrivain. M. de Varnhagen a pour lui ce double avantage, et le morceau qu'il consacre à la grande et terrible bataille sera lu même après M. Thiers.

IV

Paris en 1810. — Une visite à la Malmaison. — Les déjeuners à l'hôtel Metternich. — La colonie allemande. — Mademoiselle Henriette Mendelssohn. — L'empereur Napoléon et Marie-Louise chez le prince Schwarzenberg.

Blessé grièvement à Wagram, M. de Varnhagen prend à Vienne le temps nécessaire à sa guérison, et ce n'est que vers la fin de l'automne qu'il va rejoindre en Hongrie son régiment, dont le colonel, prince de Bentheim, le prend bien vite en affection, et plus tard, lors de la paix, l'emmène en mission à Paris. Nous sommes en 1810, et l'on devine aisément quel intérêt de curiosité la Babylone napoléonienne doit éveiller chez un esprit aussi ouvert, j'allais dire aussi cosmopolite que celui-là. « Paris, ville de bruit, de fumée et de boue ! » Laissons à l'humoriste génevois sa rhétorique atrabilaire; les étrangers, même alors

que les événements les font nos ennemis, sont en général moins philosophes que Rousseau à l'endroit de la grande cité. M. de Varnhagen est trop homme de goût et connaît trop bien son monde pour jamais s'étonner de rien. « Il a vu de plus belles places et de plus belles rues, » mais ce qui le charme à Paris tout d'abord, c'est qu'il s'y sent chez lui, *at home*, et le voilà parcourant les boulevards, les quais, les Tuileries, et le palais Royal en compagnie de Chamisso, un compatriote, un poëte, la première personne dont il se soit enquis à son arrivée. Car cet aide de camp et ce diplomate ne trouve de récréation que dans le commerce des gens de lettres. Qu'il dépiste à la ronde un de ces penseurs inutiles que proscrivait Platon de sa république, et vous le voyez aussitôt quitter l'hôtel de son ambassade et planter là son général pour s'en aller en fête buissonner au pays des Muses. Uhland, Justin Kerner, Frédéric Schlegel, Guillaume de Humboldt, Schleiermacher, à chaque instant des figures de poëtes, de publicistes et de philosophes, nous apparaissent ainsi, amenant la digression épisodique, et jetant au milieu de ces récits de négociations et de batailles ce noble intérêt des lettres qui passionne le cœur à travers tout. Ni la guerre ni la diplomatie ne font oublier à M. de Varnhagen qu'il est un romantique de l'association de Berlin. — En

France, nous disions cénacle. — Mais pour la jeunesse allemande de 1809 à 1813, pour les Arnim, les Weber, les Uhland, il fallait un mot plus militant, et *Bund* ici convenait mieux. Revenons à Paris. M. de Varnhagen visite le musée Napoléon, et la mélancolie le prend au spectacle de toutes ces merveilles de l'Europe, « entassées là en manière de trophée et moins pour la gloire de l'art que pour la gloire d'un seul homme! » On connaît la *Messénienne* de Casimir Delavigne : c'est le même air chanté en allemand. Profanation! s'écriera un jour le poëte français en voyant les immortels chefs-d'œuvre s'en retourner vers leur pénates dans les chariots des alliés. Barbarie! murmure en attendant le Berlinois, trouvant, non plus au musée, mais chez l'impératrice Joséphine, dans un salon de la Malmaison, « les quatre magnifiques Claude Lorrain de la galerie de Cassel. » Il y a des lieux qu'on ne saurait hanter sans évoquer certaines physionomies, et la splendide galerie du château non plus que les trésors de toute espèce qu'on y rencontre ne suffisent pas à chasser du souvenir du visiteur toute idée des personnes.

C'était alors, pour la première épouse de Napoléon, le lendemain de la grande crise; l'impératrice Joséphine, de retour de Navarre, recommençait à recevoir, mais seulement en petit comité, et comme il

sied aux cœurs endoloris. Qu'on en juge : « Les rois, les reines, les grands-ducs, affluent à la journée. Les équipages à six chevaux vont et viennent. On ne voit sur les chemins que piqueurs et courriers. Les dîners sont à l'ordinaire de trente couverts ; tous les Talleyrand, madame Just de Noailles, etc., etc. Cependant il ne se fait pas encore de présentation officielle. Le comte de Metternich vient tous les jours. L'impératrice n'a point encore revu l'empereur ; sitôt cela fait, elle compte partir pour Aix en Savoie. Verra-t-elle Marie-Louise avant de s'éloigner ? les paris sont ouverts. Aimable et bonne personne, cette impératrice ! Tout le monde la plaint et pas une voix ne s'élève contre elle. Très-frivole d'ailleurs, incapable de s'occuper de quoi que ce soit, hormis peut-être de botanique, passant sa vie à chiffonner, aimant du trône le clinquant et raffolant de parures et de bijoux ; du reste, sans esprit, mais avec beaucoup de tact et de grâce, et mettant sa joie à dire à chacun quelque chose d'honnête et d'agréable. Leroi, le coiffeur à la mode, se rend deux fois par jour à la Malmaison. D'après une anecdote qu'on raconte, ce singulier monsieur, qui se donne pour l'oracle de la cour et de la ville, se croyait tout permis, et la faveur dont l'honorait toujours la première impératrice l'aurait infatué à ce point, qu'entrant un soir chez la seconde

et la voyant en robe montante : « Ah ! madame, s'é-« cria-t-il, lorsqu'on a le bonheur d'avoir de si belles « épaules, quel dommage de les cacher ! » Là-dessus, Marie-Louise, ayant sonné, donna ordre qu'on mît à la porte le complimenteur incongru, lequel n'en voulait point croire à ses oreilles et se demandait comment tant de disgrâce pour une flatterie qui, du temps de l'autre, eût si bien passé. Je le répète, l'impératrice Joséphine est universellement aimée, et, dans la société parisienne comme à la cour, elle a gardé de vives et profondes sympathies : ce qui n'empêche pas qu'autour de l'empereur certains intimes, restés fidèles au principe de la révolution, ne soutiennent que cette femme aura nui à sa cause plus que personne au monde en lui ramenant le faubourg Saint-Germain, et en caressant chez lui ce goût pour la noblesse et les anciennes dynasties qui devait le séparer de la nation. »

Le peuple, en effet, se détachait, les victoires mêmes n'étaient plus que des articles de journaux : « *Nous en avons assez !* voilà ce qu'on entendait de haut en bas. » L'omnipotence du maître se brisait contre les forces négatives d'une société qui va son train sans donner prise, et, soumise d'ailleurs en apparence, retourne à ses mœurs, à ses traditions, à ses principes, en se disant *in petto* : Laissons faire. Et ce-

pendant les résistances ouvertes ne manquaient pas. « Elles viennent de deux côtés, écrit M. de Varnhagen, du côté des républicains, et du côté des partisans de la monarchie. Napoléon, qui les craint et les déteste, procède vis-à-vis des uns et des autres, tantôt par intimidation, et tantôt aussi par insinuation, s'efforçant de détacher autant que possible les individus, ce qui ne lui a point mal réussi jusqu'à présent, puisqu'on voit les plus farouches jacobins figurer parmi ses fonctionnaires, et, parmi ses chambellans, des émigrés de la plus vieille roche. Mais qu'il ne s'y fie point; tout ce monde n'est là qu'à la condition bien entendue que pas un revers ne surviendra. La révolution survit dans bien des âmes. Les jacobins s'agitent, et vous trouvez de chaleureux partisans de la république jusque parmi les hauts fonctionnaires et les grands de l'empire. A la vérité, cette opinion ne s'appuie, pour le moment, ni sur des baïonnettes ni sur des canons; mais nous savons que tout pouvoir, en ce monde, émane d'abord de l'opinion, et que la force matérielle ne vient que plus tard, à son heure. »

Au nombre des plaisirs que le Paris d'alors offrait à un diplomate du genre de celui dont nous parcourons les *Mémoires*, n'oublions pas les déjeuners en petit comité chez M. de Metternich. On se trouvait là, chaque jour, huit ou dix personnes de connaissance,

pour causer intimement et librement de toutes choses. On se racontait les nouvelles, on lisait entre Allemands les journaux de la patrie absente. Le docteur Gall y venait beaucoup et aussi M. Alexandre de Humboldt et M. de Schlegel. Un matin, le comte de Sternberg, un des familiers de la maison, se prit de discussion avec le docteur Gall; on parlait religion, et Gall se montrait, à son ordinaire, frondeur et dédaigneux. Cependant les deux interlocuteurs finirent par s'accorder ensemble sur ce point que la religion, était après tout nécessaire. « Il en faut une, dit alors le comte de Sternberg, se tournant du côté de M. de Schlegel, son voisin de gauche, ne fût-ce que pour contenir le bas peuple; » et en même temps Gall, s'adressant à M. de Varnhagen, qui se trouvait à son côté, lui soufflait à l'oreille : « Et nous autres, que deviendrions-nous sans les terreurs salutaires que la religion inspire aux gouvernants? » Par bonheur, ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs n'entendit la remarque de son adversaire et par quels extrêmes divergeait cette prétendue communauté d'opinion. « Quant à moi, ajoute spirituellement M. de Varnhagen, qui venait d'ouïr les deux observations, je possède maintenant plus de motifs qu'il ne m'en faut pour ne plus douter désormais de la nécessité d'une religion! »

Le soir, tout le monde se trouvait à dîner chez le prince Schwarzenberg, mais alors en véritable apparat et dans le tourbillon des illustrations officielles. M. de Varnhagen, à ce qu'il nous raconte, n'aimait point la compagnie des grands personnages du moment; toute cette *société d'État*, comme dirait M. Sainte-Beuve, lui causait même une certaine répugnance, et il en avait assez de la rencontrer en terrain neutre, dans les diverses ambassades. « Beaucoup de luxe et de mise en scène, écrit-il, mais point de goût ni de distinction. Je ne me sentais, je l'avoue, aucune envie de pénétrer plus avant dans ce vide pompeux, quelques visites d'obligation, auxquelles je n'avais pu me soustraire, m'ayant d'ailleurs très-suffisamment édifié. » Et là-dessus, M. de Varnhagen de confesser ingénument et sans grand effort ses préférences pour le faubourg Saint-Germain. Mais le malheur voulut qu'à cette époque le faubourg Saint-Germain eût des motifs pour se fort tenir sur la réserve, ce qui faisait que les gens trop difficiles ne savaient souvent qui fréquenter. Vous me direz qu'il y avait les théâtres, et largement on en usait : la *Vestale* et le *Triomphe de Trajan*, à l'Opéra ; à la Comédie-Française, Talma; Elleviou, à Feydeau; Brunet, aux Variétés; et Bobèche, dont nous ne parlions pas, et

le café Turc, et Tivoli, *cette image de la vie parisienne*[1].

N'importe, pour si variée qu'on la donne, la liste de ces plaisirs est vite épuisée, et quiconque voudra empêcher que la satiété n'arrive trop tôt fera sagement d'établir ici et là des intervalles pour ces douces heures de calme et d'intimité où l'intelligence se rassérène, où l'âme se réconforte. M. de Varnhagen avait découvert dans Paris une honnête et docte personne, mademoiselle Henriette Mendelssohn, sœur de madame de Schlegel, et qui dirigeait dans la rue Richer un pensionnat de jeunes filles. Sans être jolie, et quoique un peu contrefaite, mademoiselle Mendelssohn exerçait un grand attrait. Son esprit vif et pénétrant, ses rares connaissances, ses manières appartenant à la meilleure compagnie, avaient fixé autour d'elle un petit cercle d'élite qui n'eût bientôt demandé qu'à s'étendre, mais qu'en gouvernante avi-

[1] « Les plaisirs de Tivoli me représentaient en petit l'image assez fidèle de la vie parisienne. Depuis l'instant où vous mettez le pied dans ce jardin, jusqu'à celui où vous en sortez, c'est une suite non interrompue de divertissements. Pas de si petit coin qui ne vous offre un objet de distraction, pas de minute qui ne veuille être employée : feux d'artifice, danses, jeux d'optique, prestidigitations et le reste; et toutes ces jongleries, tout ce vacarme, pour vous prouver quoi? l'absence du plaisir. Sur tant de figures que vous rencontrez là, partout la lassitude, l'ennui, le dégoût, l'expression de ce besoin qu'on a d'échapper à son propre néant, peut-être à sa conscience. » (Varnhagen, t. III, p. 401.)

sée d'un établissement d'éducation elle s'efforçait de maintenir dans d'étroites limites, ne voulant point que son humble parloir se donnât les airs d'un salon ! Salon ou parloir, madame de Staël, avant son éloignement forcé de Paris, y venait habituellement ; on y voyait aussi M. de Humboldt et le couple Benjamin Constant, madame Fould et Spontini, tout frémissant encore de son succès de la *Vestale*. Chaque soir, l'heure de la prière et du couvre-feu ayant sonné et tout le petit monde endormi, le cercle se formait dans les jardins, — il y avait encore de vastes jardins, rue Richer, à cette bienheureuse époque ! — On causait histoire, beaux-arts, littérature, et, grâce à la médiation discrètement opportune de mademoiselle Mendelssohn, qui savait toutes les langues, Anglais, Italiens, Allemands et Français communiquaient entre eux sans lacune, et rien n'échappait à personne des délicatesses et même des subtilités de l'entretien. On se passait avec ardeur les épreuves de l'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne ; on louait, on commentait. Aux marques d'admiration pour le génie de l'écrivain se mêlaient les témoignages de sympathie pour le noble caractère de la femme, et la soirée se terminait par la lecture en commun d'une lettre arrivée le matin de Chaumont, et dans laquelle l'illustre exilée cherchait à consoler de son absence le groupe

fidèle, en lui parlant des espérances du retour et en accompagnant ses vœux et ses tendresses des souvenirs de madame Récamier, de Mathieu de Montmorency, de M. de Barante, toute une colonie de gens célèbres que la crise adverse rapprochait.

Je voudrais insister ici sur le charme du tableau. On aime ce petit coin perdu où quelques beaux esprits restés fidèles au culte de la pensée, quelques *idéologues* indécrottables, se retrouvent pour fraterniser. A travers tout ce brouhaha du moment, le jardin de la rue Richer avec son clair de lune fait oasis. On jase là si volontiers, qu'on finit par ne plus entendre le tambour qui bat la retraite et qu'on s'attarde peu à peu dans le rêve et dans le sentimental. Écoutez plutôt ce diplomate ou ce poëte : « Ce qui me charmait bien autrement que ces réunions, si agréables qu'elles fussent, c'était de rencontrer seule chez elle mademoiselle Mendelssohn et de m'entretenir avec elle en allemand de choses allemandes; la fenêtre de son salon était garnie au dehors de vignes grimpantes dont l'épaisseur tempérait la fraîcheur du soir; assis derrière ce rideau, nous causions des heures entières, évoquant les images de la patrie, les souvenirs de nos amis et de nos connaissances, et repassant dans nos mémoires les chefs-d'œuvre des poëtes. » J'entends d'ici

les railleurs crier au faux *Wertherisme* et murmurer : *Klopstock !* Et cependant quoi de plus sérieux qu'une pareille scène ? Il faut avoir vécu des années à l'étranger pour comprendre la douceur nostalgique d'une heure semblable, et ce que valent, après de longues journées d'isolement, ces conversations dans la langue maternelle, entre une honnête femme et un galant homme rêvant de la patrie absente, derrière une fenêtre enguirlandée de lierre. Ici l'idylle a tout son charme, et l'idée qu'on se représente du sort douloureux de l'Allemagne partout humiliée à cette époque prête au tableau une mélancolie plus touchante et plus respectable.

Ce n'est généralement point aux périodes de despotisme qu'il faut s'adresser pour avoir des nouvelles de l'éloquence politique d'une grande nation. M. de Varnhagen, qui dans sa jeunesse avait tant ouï parler de la tribune française, ne pouvait se consoler de la voir réduite à cet incroyable silence. A défaut d'orateurs vivants, il s'en allait dans les bibliothèques réveiller les morts et lisait les cinq volumes des *travaux de Mirabeau à l'assemblée nationale*, pour se dédommager de ce qu'il n'entendait pas et aussi de ce qu'il entendait ailleurs. « L'éloquence académique ayant cours à l'Institut me donnait sur les nerfs, je ne pouvais souffrir ce beau langage à double entente, ces

audaces tempérées, ces réticences habiles, espèce de voltige littéraire propre seulement aux jours de décadence. » Tout cela sans aucun doute est bon à dire à certaine distance et de ce ton un peu frivole qui chez un dilettante si raffiné ne messied pas. Toutefois nous goûtons peu ce ton de persiflage, non que nous soyons très-partisan de l'éloquence académique telle que l'agréable annaliste prussien la définit; à cette voltige littéraire, comme on l'appelle, nous préférons le grand art des maîtres de la tribune française, cette éloquence qui parle haut et clair et va droit son chemin sans rechercher les petits sentiers fourrés de piéges et de chausse-trapes; mais il faut bien aussi rendre aux circonstances ce qui leur appartient. L'homme, après tout, fait ce qu'il peut; et, quand nous le voyons de la sorte user de toutes les finesses du langage, tourner et retourner le mot, invoquer à son aide l'esprit d'allusion et de réticence et jusqu'à la pointe humoristique, ce n'est pas à lui qu'on doit s'en prendre, mais à la difficulté du moment, qui ne lui laisse pas d'autre liberté. Lorsque dans un pays ce genre de rhétorique vient à fleurir, à prédominer, cela signifie simplement qu'en ce pays il n'y a plus de vie publique. Quant au jet fécond et virtuel, on peut le refouler, on ne le supprime pas. Je vais plus loin, et je soutiens que pour la veine d'éloquence d'une

grande nation, ce régime de compression momentanée n'est point une mauvaise école. La tribune de la Restauration a beaucoup gagné aux entraves de l'ère précédente. « Racine, disait Boileau, était un garçon d'esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers faciles. » Ce fut là, pour les années qui succédèrent, l'influence du régime de compression, et sur ce point je n'en veux pas médire, car ses rigueurs avaient contraint le style à se façonner, la parole à condenser sa force. Et de là peut-être cet éclat inouï qui signala le retour des Bourbons : la France sous son dernier maître avait appris à faire difficilement des discours faciles.

On connaît la fameuse et sinistre histoire de la fête du prince Schwarzenberg, alors ambassadeur d'Autriche. A cette époque où Napoléon et Marie-Louise célébraient leurs noces d'or, Paris regorgeait d'Allemands : têtes couronnées et autres, ducs régnants ou médiatisés, généraux, diplomates, artistes, la colonie grossissait à vue d'œil, menaçant de tout envahir. Venu sur l'invitation expresse de Napoléon, le prince de Metternich, ministre des affaires étrangères de Sa Majesté Apostolique, habitait avec sa famille et son brillant personnel l'hôtel du maréchal Ney, situé sur le quai, tandis que, de l'autre côté de la Seine, l'hôtel de Montesson, rue du mont Blanc, servait avec ses

cours et ses jardins à la pompeuse installation du prince Schwarzenberg. L'Autriche, on en conviendra, ne pouvait être mieux et *plus* représentée, et c'était nous rendre courtoisement la visite que nous lui avions faite à Vienne : invasion pour invasion! Autour de ces hôtels du ministre et de l'ambassadeur affluait tout ce monde qui, soit dit en passant, nous détestait du fond de l'âme, ce qui ne l'empêchait pas de se divertir à nos spectacles et de faire bonne chère chez nos restaurateurs. . . .

« Mêlé, en ma qualité d'officier autrichien, à tout ce monde des Metternich et des Schwarzenberg, j'eus bientôt acquis l'intime conviction que sous les apparences d'amitié persistait la vieille antipathie nationale, qu'on détestait cette union d'une archiduchesse avec un homme que l'Europe ne pouvait cesser de considérer comme son ennemi, et qu'il nous plairait plus, fût-ce même au risque de nouvelles défaites, de rencontrer sur les champs de batailles que dans un salon au milieu des réjouissances de la paix. » Honteuse et mélancolique hypocrisie des choses humaines, hideux mensonge de la politique! et c'était cet homme abhorré qu'on allait fêter, c'était pour recevoir cet *ennemi*, pour le congratuler d'une alliance détestée avec l'auguste fille de son souverain, que le prince Schwarzenberg couvrait de tapis et de

fleurs ses escaliers; c'était pour éclairer ce baiser de Judas que des milliers de lustres s'allumaient au palais d'Autriche!

Le 1er juillet, vers cinq heures, un détachement de grenadiers de la garde, poste d'honneur et de sûreté, occupait toutes les avenues. Il faisait grand jour encore, et les jardins se constellaient avec magnificence. D'instant en instant la foule accrue se pressait dans ces splendides appartements où la beauté, le renom, la naissance, confondaient leur éclat. Déjà les reines et les rois avaient fait leur entrée, et l'Olympe, pour être au complet, n'attendait plus que Jupiter et Junon. Tout à coup les fanfares sonnent, les tambours battent aux champs, les cours se remplissent d'écuyers et d'équipages : c'est l'empereur! Tous les Schwarzenberg et tous les Metternich se précipitent à sa rencontre, et quelques minutes plus tard il paraît à travers les salons, tenant à son bras Marie-Louise. « Je le voyais et l'observais de près pour la première fois, écrit M. de Varnhagen, un des hôtes de cette fête; plus frappé de la beauté des traits de son visage, de l'expression puissante, mais implacable de ce masque d'airain. Il avait l'air sévère, dur, presque méchant, le regard fixe; de bienveillance et d'aménité, point de trace : vous sentiez que d'un instant à l'autre des ordres terribles pouvaient

sortir de cette bouche ! » Pour caresser au cœur de l'impératrice les douces remembrances de la patrie, le prince ordonnateur de cette pompe triomphale avait imaginé d'organiser dans le jardin une représentation en perspective du château de Laxenbourg. A peine Napoléon et Marie-Louise s'étaient-ils arrêtés devant ce décor, qu'un essaim de danseuses de l'Opéra, en costume tyrolien, échappées des bosquets voisins, venait en exécutant des danses et des pantomimes nationales augmenter et porter à son comble le sentimentalisme de la scène. Il va sans dire que la Guerre et la Paix, les divinités allégoriques des ballets du grand roi, jouèrent là leur rôle obligé !... Amusante comédie éternellement renouvelée ! Louis XIV, déguisé en Tircis, dansait des *pas de deux* sur le théâtre de Versailles, et voici maintenant Napoléon qui, dans la plénitude de sa gloire, condescend à figurer au programme dans un petit intermède tout idyllique. Tandis que l'impératrice Marie-Louise reste attachée des yeux et de l'âme à ces douces images du pays natal, des claquements de fouet se font entendre : un estafette, couvert de sueur et de poussière, entre subitement et pénètre jusqu'à l'empereur. On devine l'étonnement de l'illustre compagnie ; les regards se croisent curieux : si c'étaient des nouvelles d'Espagne ! l'occasion en effet semble à souhait

pour recevoir l'annonce d'une victoire! L'empereur ouvre le pli qu'on lui remet et sourit d'un air d'intelligence, car il ne s'agit point de dépêches politiques, mais d'un simple message de famille, de lettres de l'empereur François à sa fille, arrivées le matin, et que Napoléon a délicatement ménagées au parfait attendrissement de cette heure toute conjugale. A cet aimable épisode, dont l'idée pourrait être empruntée d'un opéra de Weigl, intitulé la *Famille suisse*, succède un de ces splendides feux d'artifice où l'or des courtisans s'évapore en emblèmes adulateurs. Puis tout le monde rentre. Comme ces personnages de Shakspeare qui ne se meuvent qu'au bruit des fanfares, l'empereur et l'impératrice, salués par les clairons, prennent place sur un trône. L'orchestre attaque ses ritournelles : la reine de Naples accepte le bras du prince Esterhazy ; le prince Eugène, vice-roi d'Italie, offre la main à la princesse Pauline Schwarzenberg, belle-sœur de l'ambassadeur, et le bal commence. C'était un peu passé minuit. Après divers quadrilles, on venait de danser une *écossaise ;* l'empereur et l'impératrice, qui s'étaient levés pendant cette figure, circulaient à travers les groupes, adressant aux personnes connues de gracieuses paroles, et se faisant présenter les autres ; soudain, à quelques pas du couple illustre, presque à l'entrée de la grande

galerie qui relie à l'hôtel les constructions improvisées, une gaze prend feu sous l'action de quelques girandoles voisines qu'effare une bouffée de vent. La flamme darde une lueur instantanée, qui bientôt cependant diminue et semble au moment de s'éteindre. La chose était d'abord de si mince importance, que, des deux flammèches qui persistaient encore, le comte de Bentheim étouffa l'une en jetant en l'air son chapeau, et qu'en se hissant sur un meuble, le comte Dumanoir, chambellan de l'empereur, précipita l'autre sur le sol, où ses pieds la foulèrent. Mais tandis qu'on croit en bas n'avoir affaire qu'à une fausse alerte, le sinistre étend plus haut ses ravages. Le long des tentures l'incendie a cheminé, il a monté peu à peu, dévorant les frêles boiseries, et le voilà maintenant hors de portée, le voilà qui de ses mille langues sibilantes commence à lécher les plafonds, dont les poutres craquent sous l'embrasement. L'orchestre se tait, les musiciens ont quitté leur tribune; danseurs et danseuses courent éperdus, s'appelant et se heurtant sans se connaître. L'empereur cependant reste calme, il s'est rapproché de l'impératrice, et son œil envisage froidement la situation, tandis que l'intempérante cohue des gens toujours pressés à *faire du zèle* crie à la trahison, au meurtre, à l'attentat, et met flamberge au vent. L'ambassadeur d'Autriche,

qui n'a pas bougé du côté de l'empereur, garde, lui aussi, tout son calme, toute sa dignité; mais enfin, voyant le désastre grandir inévitablement, il supplie l'hôte auguste de se retirer. Napoléon ne répond mot, tend son bras à l'impératrice, et, précédé du prince Schwarzenberg, gagne à pas mesurés le perron du jardin.

Laissons ici M. de Varnhagen raconter un détail que lui seul, nous le croyons du moins, a jusqu'à présent mentionné. « L'ambassadeur, dès l'instant où l'empereur fit mine de vouloir s'éloigner, avait, par surcroît de précaution, chargé un de ses aides de camp d'aller donner l'ordre aux équipages impériaux, qui stationnaient dans la cour de l'hôtel, où régnait le plus tumultueux désordre, de se transporter dans une ruelle voisine sur laquelle donnait la petite porte du jardin, et d'y attendre l'empereur, qui du moins pourrait ainsi quitter la place en pleine sécurité, et déjouer toute espèce de complot, si tant était que des malfaiteurs eussent compté sur le sinistre pour faciliter quelque tentative criminelle. Mais Napoléon, après avoir traversé une allée du jardin, s'apercevant du changement de direction, s'arrêta bref et demanda où on le conduisait; et, n'approuvant point la mesure de l'ambassadeur autrichien : « Non, répondit-il d'une « voix brève et impérative, je veux sortir par la grande

« porte. » Aussitôt il se retourna et fit ramener à leur station première les équipages déjà rangés dans la ruelle, ce qui nécessita la perte d'un assez long temps, pendant lequel l'ambassadeur fut en proie à de terribles inquiétudes, qu'il réussit pourtant à ne point laisser voir. Quant à Napoléon, il montra jusqu'à la fin une imperturbable patience, pensant que, s'il y avait de mauvais desseins en jeu, c'était bien plutôt à la petite porte qu'à la grande qu'un attentat était à craindre. » Et M. de Varnhagen, très-sûr de son fait, ajoute : « L'assertion du *Moniteur*, disant que l'empereur monta en voiture à la porte du jardin, est donc parfaitement erronée, et ne vaut en somme ni plus ni moins que ce que valent une foule d'autres assertions du même genre sur cet événement. »

Un désarroi universel, inexprimable, suivit le départ des majestés. Au dedans l'incendie faisait rage et dévorait à belles flammes tant d'aliments rassemblés là pour sa plus grande joie : ces poutres, ces châssis, toute cette armature résineuse exposée et comme calcinée d'avance aux ardeurs d'un soleil caniculaire, sans compter les ondoyantes étoffes des draperies, les flots de gaze et de mousseline, et tant d'autres vaporeux tissus enroulés autour du corps des femmes ! L'embrasement fut plus rapide que la pensée : en quelques minutes cette salle de bal était de-

venue un immense bûcher de Sardanapale, où l'élite de la société européenne se tordait dans la frénésie et le désespoir. Parmi tant d'épisodes douloureux de cette nuit sinistre, j'en veux citer un de la plus déchirante mélancolie. Le prince Joseph Schwarzenberg, frère de l'ambassadeur d'Autriche, était à causer près de l'impératrice. Au premier cri de désastre, il pense au danger que va courir sa femme et se précipite vers un salon voisin, où tout à l'heure il la voyait danser; il arrive : la flamme et la fumée ont tout envahi; il va et vient, il appelle : personne! Il court alors au jardin, et là quelqu'un affirme avoir vu la princesse; il s'élance vers l'endroit qu'on lui désigne; ce n'est pas la princesse, mais une jeune dame qui lui ressemble. Une horrible angoisse le prend; il retourne vers la salle qu'il vient de quitter, l'escalier s'en est effondré; partout la confusion, le délire, la mort! Cependant à travers la lueur incendiaire son regard aperçoit une forme désolée, que la flamme enveloppe depuis les pieds, dont elle a dévoré les chaussures, jusqu'à la tête, dont elle commence à rougir le diadème d'or. La princesse Joseph, elle aussi, porte un diadème; le prince éperdu vole au-devant de la fugitive, l'arrête, l'étouffe dans ses bras, la contemple : nouvelle erreur, c'est la princesse de Leyen. Un officier suédois, s'enfuyant sa fille dans les bras, raconte au pas-

sage qu'il y a encore dans cette salle une femme à sauver. Le prince n'hésite plus : l'escalier a beau s'être écroulé, qu'importent les obstacles : il pénétrera mort ou vivant! Et le voilà qui se cramponne aux piliers fumants, aux planches disjointes et noircies ; il arrive enfin... il va pour s'élancer dans la fournaise, quand un épouvantable craquement se fait entendre. Lambris, colonnes et parquets, tout s'est englouti : le vaisseau a sombré : *consummatum est.*

Laissons l'affreux volcan s'éteindre; laissons les ondées du ciel[1] et de la terre s'abattre sur ces tristes décombres. Nous sommes au lendemain. A cette nuit d'orage et d'épouvante une aube nuageuse a succédé, aux lueurs de laquelle nombre des conviés de la veille se rassemblent, car il s'agit maintenant non d'*enterrer ses morts*, mais bien plutôt de les déterrer. On fouille ces ruines, on creuse ces fumantes catacombes : des solives carbonisées, des pans de murs écroulés, et dans cette fange déjà presque séchée, mêlés à ces mottes de cendre, des bracelets de femmes, des colliers, étranges et sinistres incrustations; puis des

[1] « L'orage qui menaçait depuis l'après-midi éclata enfin; au milieu des éclairs qui sillonnaient le ciel et des coups de tonnerre qui se succédaient presque sans intervalle, une pluie diluvienne tombant à torrents effaça les dernières traces de l'incendie. » (Varnhagen, t. IV, p. 38.)

lustres tordus, des fragments d'épées ; que sais-je ! tout un ramassis d'objets devenus méconnaissables et qui n'ont plus de nom dans aucune langue. Ils étaient là trois vigoureux fouilleurs, enfoncés jusqu'aux genoux dans ces ruines : le général Hulin, le docteur Gall et M. de Varnhagen. Tout à coup le général pâlit, et d'une voix que trouble l'épouvante : « Docteur, s'écrie-t-il, venez un peu de ce côté, il me semble que voici un corps humain. » Gall s'approche, M. de Varnhagen fait de même, et devant le spectacle qui s'offre à eux les trois amis s'arrêtent immobiles, n'osant se communiquer leur impression. Parmi ces décombres cinéraires à demi couverts de fange et de charbons, un cadavre est là gisant, calciné, hideux, méconnaissable ; pour retrouver la forme humaine dans cette affreuse destruction, il faut presque déjà que l'imagination intervienne. Par un hasard singulier dont l'effet ajoute encore à l'horreur de cette scène, une moitié du corps que baignait une flaque d'eau conserve toute la blancheur de sa carnation, tandis que l'autre, noire et déchiquetée, a l'aspect repoussant d'une momie. Ce je ne sais quoi d'horrible et d'innommé, c'est la princesse Schwarzenberg « très-haute et très-puissante dame ! » *Et nunc erudimini !* s'écrierait Bossuet ; *Alas !* dirait Shakspeare. Le docteur Gall, qui, du premier coup d'œil, a reconnu l'illus-

tre personne, reste pensif et recueilli; et M. de Varnhagen, témoin de cette scène, en termine le récit par ces paroles d'une irrésistible compassion : « Un collier que portait encore à son cou l'infortunée victime avait levé nos derniers doutes ; c'était une parure à médaillons, dans lesquels étaient gravés les noms de ses enfants. Un seul de ces médaillons n'avait point d'inscription, destiné qu'il était à recevoir le nom de l'enfant que la princesse portait dans son sein et qu'elle entraîna dans sa mort. »

V

Diplomatie. — M. de Varnhagen, ministre à Bade. — Le grand-duc Charles, époux de la princesse Stéphanie de Beauharnais. — L'empereur Alexandre à Aix-la-Chapelle. — Les larmes de M. de Berstett. — Le grand-duc Charles-Auguste de Weimar. — Radicalisme de M. de Varnhagen. — Motifs secrets. — Conclusion.

A Paris, M. de Varnhagen s'était lié avec M. de Hardenberg, qui, en 1814, l'emmena avec lui au Congrès de Vienne et le fit rentrer au service de la Prusse. L'ancien aide de camp de l'archiduc Charles, l'ex-adjudant de Tettenborn dans l'armée russe, devint donc diplomate (ne l'avait-il donc pas toujours été, même sous l'uniforme militaire?), fut nommé ministre à Carlsruhe et déploya, pour conquérir des garanties politiques aux États de l'Allemagne du Sud, une activité et une énergie dont les esprits libéraux lui doivent tenir compte.

Le petit-fils du margrave Frédéric, fondateur du

grand-duché, régnait à Bade depuis 1811. C'était un prince des plus médiocres qui se puissent voir ; Napoléon l'avait marié à une nièce de l'impératrice Josephine, mademoiselle Stéphanie de Beauharnais, personne d'esprit et de goût, laquelle, s'il faut en croire le chroniqueur, n'eut point à se flatter beaucoup de l'hyménée : « L'indifférence et l'apathie de ce caractère étaient quelque chose d'inimaginable ; impossible d'obtenir de lui une résolution ; rien ne l'émouvait, sinon les plaisirs vulgaires et les distractions de bas étage. Il vivait entouré d'un cercle de courtisans faméliques, naturellement empressés à favoriser à qui mieux mieux ses vils penchants. Le ton de la conversation, les anecdotes qu'on y débitait pour arracher un sourire à cette triste altesse, étaient de telle nature, que la grande-duchesse, ne pouvant toujours se retirer comme elle aurait voulu, affectait de se retrancher derrière son ignorance de la langue allemande, ignorance moins réelle qu'il ne lui convenait de le dire pour maintenir sa dignité. » Les enfants issus de cette union n'ayant point vécu, le monde diplomatique commençait à prévoir le cas où le grand-duc s'éteindrait sans postérité mâle, et parmi tant d'autres questions qui, à cette époque de congrès, poussaient du sol à toute heure comme des champignons, celle-ci grossissait à vue d'œil. Déjà perçait à

l'horizon l'éventualité d'un partage : le Brisgau à l'Autriche, le Palatinat rhénan à la Bavière,, etc. Cependant, vis-à-vis des partisans du morcellement se dressaient les avocats de l'intégrité du territoire. De là des manœuvres, des intrigues, des protocoles, des misères à n'en plus finir. M. de Varnhagen se démenait pour l'intégrité comme un vrai diable; par quelles raisons? on ne l'a jamais su; lui-même ne prend point souci dans ses *Mémoires* d'expliquer sa conduite, qui, en l'absence d'instruction bien précise du cabinet de Berlin [1], fut plutôt instinctive : histoire de contre-carrer les plans de la Bavière, qu'il détestait en bon Prussien; besoin de proposer un but quelconque à son activité : il faut souvent si peu de chose pour déterminer chez un homme public le point de départ! Une fois engagé, on marche : il s'agit de réussir; on a la force d'impulsion qui, chez les esprits *faiseurs*, équivaut à la force de conviction; conviction profonde et sincère, car elle leur vient de l'amour-propre. Mais, si, par désœuvrement ou tout autre motif, M. de Varnhagen s'était constitué le champion des intérêts d'un prince qu'il méprisait;

[1] « Les dépêches qu'on m'envoyait semblaient s'évertuer à ne rien dire; et, lorsque j'interrogeais, la réponse était évasive et ne cherchait qu'à déguiser l'intention de ne point s'expliquer. » (Varnhagen, t. VIII des *Souvenirs*.)

d'autre part, un personnage bien autrement considérable, l'empereur Alexandre, se montrait fort peu favorable à la cause du grand-duché. Ici trouve sa place une anecdote assez piquante, et qui fait voir quelles hautes raisons président parfois aux actes d'un souverain. Ce triste grand-duc Charles avait pour ministre un M. de Berstett, très-attaché au maintien de la dynastie, et qui, en voulant qu'on déclarât capables de succéder au trône les enfants issus d'un mariage morganatique du margrave Charles-Frédéric, avait du moins sur M. de Varnhagen cet avantage de servir une politique qui l'intéressait, de ne point faire, comme on dit, de l'art pour l'art. Averti des mauvaises dispositions de l'empereur Alexandre, M. de Berstett se rendit immédiatement à Aix-la-Chapelle, où se tenait en ce moment le congrès. L'empereur, que M. de Gentz avait d'avance endoctriné, le reçut et l'écouta avec bonté, mais sans se laisser fléchir, et toujours persistant à dire que les traités, étant une chose sacrée, devaient recevoir leur exécution. En vain M. de Berstett mit en avant les arguments et les sophismes, le czar n'en démordait pas. Si bien que l'orateur du grand-duc prit le parti de recourir aux extrémités : il peignit sous les couleurs les plus lamentables la position de son auguste maître ; il parla de l'effet désastreux que produirait sur le moral de

l'infortuné prince toute solution défavorable de la question ; il dit les souffrances du grand-duc, son agonie empoisonnée d'amertume, sa mort horrible ; il s'efforça de représenter quelle désolante mission ce serait pour un fidèle serviteur d'avoir à contrister par un pareil message le cœur d'une si chère altesse, ajoutant qu'il aimerait mieux, quant à lui, périr mille fois que d'être ce messager de deuil. Il fut éloquent jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'au désespoir ; sa poitrine se gonfla de sanglots, ses yeux s'inondèrent de larmes vraies. Jamais encore l'empereur Alexandre n'avait vu pleurer de diplomate : à ce spectacle étrange, inouï, Sa Majesté ne résista point. Émue d'un si beau zèle, pénétrée au fond de l'âme d'admiration pour un si magnifique dévouement, elle donna des paroles consolantes, exhorta, calma, encouragea, mais bientôt l'empereur s'aperçut qu'il perdait sa peine, car plus il se répandait en mansuétude, plus l'autre sanglotait.

Ses soupirs se font vent qui les chênes abattent.

Jamais on n'avait assisté à pareille scène ; Alexandre n'y tenait plus. A la fin, excédé de ces démonstrations lacrymatoires et voulant à toute force se débarrasser de l'obstiné pleureur : « Eh bien donc,

s'écria-t-il, gardez tout; dites à votre grand duc qu'il lui sera point fait de violence, que je reconnais tout : la constitution, l'intégrité du territoire, les droits à succéder de la branche morganatique. Est-ce assez? Si vous n'êtes pas content, si cela ne suffit pas, dites-le-moi, mais, par grâce, ne pleurez plus. »

Le tour était joué, véritable tour de Scapin dont on eut la cynique audace de se vanter. M. de Gentz, qui le premier reçut la confidence, en rit beaucoup et conta cette drôlerie au prince de Metternich, lequel, à son tour, s'en amusa entre la poire et le fromage, préconisant les larmes comme une excellente recette diplomatique d'un nouveau genre et la recommandant à sa nombreuse clientèle. « Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée? » dit Figaro au jardinier du comte Almaviva[1]. C'est, on le voit, exactement la même scène, avec cette seule différence que le pleurard demande ici un grand-duché et qu'il l'obtient. Voilà pourtant comme on décide du sort des peuples. Et penser qu'il y a des gens qui croient que le théâtre est l'image de la vie, comme si ce n'était pas plutôt la vie humaine qui à chaque instant, et dans les plus hautes sphères (dans celles-là surtout), emprunte au théâtre ses mouvements, j'allais dire ses pasquinades!

[1] *Mariage de Figaro*, acte II, scène XXI.

N'importe, si dans cette farce improvisée le ministre Berstett avait joué le rôle de Scapin, il y avait eu un Géronte aux dépens duquel il n'eût pas été prudent de trop s'égayer, d'autant qu'à tout prendre, pour des diplomates allemands, l'affaire pouvait bien avoir aussi sa petite moralité. L'empereur Alexandre allait-il désormais disposer à sa fantaisie des territoires, était-ce par hasard dans l'unique but de se donner un nouveau maître que l'Europe coalisée venait de renverser Napoléon? Les faiseurs de gorges chaudes commençaient à s'entre-regarder d'un air plus grave, lorsque éclata au milieu d'eux comme une bombe cette fameuse allocution du czar à la diète de Varsovie : « Prouvez à vos contemporains que les institutions libérales, dont on prétend confondre les principes à jamais consacrés avec les doctrines désastreuses qui ont menacé, de nos jours, le système social d'une catastrophe épouvantable, ne sont point un prestige dangereux ; mais que, mises en pratique avec bonne foi, et dirigées surtout par des intentions pures vers un but conservateur et utile à l'humanité, elles s'allient parfaitement avec l'ordre et produisent, d'un commun accord, la prospérité véritable des nations.» Ce discours, qu'il faut lire, est en son entier dans les *Mémoires* de M. de Varnhagen[1] ; ce fut un événe-

[1] Tome VII, p. 292.

ment. En voyant l'empereur Alexandre se prononcer ainsi, pour les constitutions, les infatués absolutistes du Congrès d'Aix-la-Chapelle firent assez piteuse mine. M. de Metternich dit que c'était bon pour les petits, qu'on pouvait admettre à la rigueur que les souverainetés de second et de troisième ordre se laissassent imposer un frein, mais que les grands États, l'Autriche en tête, n'accepteraient jamais une pareille contrainte. Quant à M. de Varnhagen, ce triomphe des idées libérales exaltait son patriotisme. Le grand-duc Charles venait de terminer sa pauvre existence; un heureux règne commençant[1], la constitution promulguée, tout allait comme à souhait, lorsque survint l'assassinat de Kotzebue, frappé d'un coup de poignard chez lui, en plein midi, par un étudiant de l'université d'Iéna. Un crime est assurément toujours un acte détestable, mais il en est de plus particulièrement malencontreux par l'influence immédiate qu'ils exercent sur tout un ordre d'idées. Sand à ce point de vue ne mérite aucune pitié. L'aveugle fanatisme de ce Brutus écervelé rendit aux invétérés antagonistes de l'esprit moderne tout le terrain que leur avait fait

[3] Le règne du grand-duc Louis, oncle du défunt souverain et chef de la branche de Hochberg, issue par alliance morganatique du margrave Charles-Frédéric, et dont les descendants occupent encore aujourd'hui le trône du grand-duché.

perdre une généreuse campagne habilement dirigée sous la haute et suprême inspiration de l'Agamemnon moscovite par des hommes tels que les Gagern, les Wangenheim, les Plessen, les Varnhagen. Rien ne nuit à la sainte cause de la liberté comme les crimes qu'on commet en son nom. Quel prétexte de réagir et de sévir contre le principe! Quelle occasion superbe et quelle aubaine pour ce tas de défectionnaires que tout gouvernement traîne à sa suite, d'insulter et de garrotter à propos de l'acte isolé d'un maniaque la liberté qui n'en peut mais! Tout s'exploite en ce monde au profit de l'ambition, de l'envie, des mauvaises rancunes. « Est-il heureux, ce Varnhagen, d'avoir dans son ressort une telle affaire! » écrivait M. d'Otterstedt, ministre de Prusse à Darmstadt et collègue de notre diplomate. Tant d'autres, en effet, se seraient empressés de battre la caisse, d'invoquer à leur aide la société menacée, les trônes ébranlés sur leur base, tout cela, justes dieux! pour une mesquine question d'avancement, *de carrière*. M. de Varnhagen s'abstint des démonstrations de cette espèce. Il y a toujours pour un galant homme moyen de faire son devoir, sans avoir l'air de faire son métier. M. de Varnhagen fit simplement son devoir, et, laissant aux gens de proie et d'intrigue les verres qui grossissent, il se contenta de voir la chose avec ses yeux, lesquels lui montrè-

rent qu'il n'y avait là que l'entreprise isolée d'un malheureux visionnaire. Les papiers de Sand, trouvés ouverts dans un tiroir sans clef, ne laissaient point de doute à ce sujet. On se demande, en lisant tout ce triste pathos, si lui-même était bien résolu. Il semble que le meurtrier, en informant d'avance ses amis de l'acte qu'il va commettre, en déposant sa dénonciation dans un endroit banal, où le premier garçon d'auberge pouvait fourrer la main, il semble que le meurtrier ait voulu tenter la destinée et lui offrir en quelque sorte l'occasion d'arrêter le crime. La destinée se tut et laissa faire; Kotzebue périt, victime d'ailleurs peu intéressante, et dont la mort comme la vie devait être funeste à la liberté de son pays. Cependant tout un monde cria de gaieté de cœur à la conspiration. On évoqua le fantôme des sociétés secrètes, le grand-duc se vit menacé, et les mesures de rigueur commencèrent d'aller leur train. Dans ces pénibles circonstances, M. de Varnhagen se montra ce que du reste il fut toujours, un homme de bon sens, d'esprit, de courage, et qui savait en temps et lieu, quand l'honnêteté le commandait, se départir de cette aristocratique réserve qui faisait le fond de son caractère. Laissant d'autres moins scrupuleux manœuvrer pour l'avancement, il ne s'occupa, lui, que du grand principe remis en cause, et le défendit comme on doit.

Mais n'omettons personne dans l'histoire de cette lutte vigoureuse contre les réactions, et n'oublions point, parmi les défenseurs de la liberté à cette époque, Charles-Auguste de Saxe Weimar, le plus grand prince, sans contredit, que l'Allemagne ait eu depuis Frédéric. Celui-là, du moins, aimait les lettres en homme qui comprend leur valeur. Les lettres, dira-t-on, avaient assez apporté d'éclat à son règne pour qu'il se dût à lui-même de ne point abandonner leur cause au jour du danger. C'est possible, mais le platonisme en pareille matière est tellement fréquent, que la passion poussée ainsi jusqu'à l'enthousiasme du désespoir est un spectacle qui réjouit l'âme. Dès qu'on parla de toucher aux priviléges des universités, l'ami de Goethe et de Schiller redressa fièrement sa noble tête. On eût dit un capitaine de vaisseau à qui l'ennemi propose de se rendre : deux mots encore, et Charles-Auguste se faisait sauter, lui et son duché, dans la tempête. « Jamais, s'écria-t-il, je ne consentirai à des mesures faites pour dénaturer tout un système, et qui nous amèneraient avant peu à n'avoir plus que de froides et stériles académies. C'est par la liberté de l'enseignement, par la lutte des opinions, par le choc des idées, que le vrai se propage; *Dieu me garde d'une jeunesse sans indépendance!* » Et il ajoutait avec cette éloquence émue, attendrie, d'un

père qui parle de ses propres enfants : « Cette studieuse et vaillante jeunesse des universités, on lui battait des mains lorsqu'elle courait mourir sur les champs de bataille pour l'honneur, la liberté, la langue de la patrie. Alors c'était à qui la presserait dans ses bras, à qui lui prodiguerait les noms les plus glorieux ; et maintenant qu'elle est revenue des champs de bataille, on lui contesterait le droit de discuter par la parole et par la plume sur ces biens qu'elle a payés de son sang, ces biens pour lesquels lui sont morts tant de frères et de camarades ! Traiterez-vous comme des enfants, après la paix, ceux que vous proclamiez des hommes pendant la guerre[1] ! » On conçoit que de telles paroles fussent peu du goût des congrès. M. de Metternich leur faisait grise mine, et son madré compère, M. de Gentz, très-ébranlé au fond de l'âme, n'en gardait pas moins un magnifique

[1] « Le duc Charles-Auguste voulait que sa capitale de Weimar devînt le point central de la liberté allemande, de même que sa résidence avait été le point central des arts et de la littérature. J'ai longtemps été, à ce sujet, après sa noble et digne compagne la princesse Louise, le seul confident des plans secrets de cette politique, qui, du reste, a su depuis se faire jour. » (*Mémoires* du général de Müffling, p. 21.) Puisque nous avons prononcé le nom de l'illustre femme de Charles-Auguste, rappelons ici l'attitude de cette princesse pendant l'heure qui suivit la bataille d'Iéna. Son mari était encore dans les rangs de l'armée prussienne mise en déroute, et tous les autres membres de la famille ducale avaient fui de Weimar, lorsque, le 15 octobre 1806, Napoléon, revenant du champ de bataille d'Iéna, se trouva face à face avec elle au haut de l'escalier du palais : « Qui êtes-vous,

sang-froid, blâmant, récriminant, déplorant la folie de ce prince révolutionnaire qui, après s'être donné le genre de patronner les beaux esprits, s'instituait le protecteur bénévole des émeutiers et des assassins. Quant à Charles-Auguste, il quittait l'Allemagne triste, découragé, et n'ayant au cœur que mépris et dégoût pour les individus et les choses du moment.

Les larmes de M. de Berstett nous ont montré de quels éléments se compose l'eau qui fait aller le moulin de la politique. Le tort qu'en général je reproche aux *Mémoires* de M. de Varnhagen, c'est de prolonger indéfiniment ce douloureux spectacle de l'abaissement de la nature humaine. Pour une ou deux figures consolantes, l'archiduc Charles et le grand-duc de Weimar, que nous venons de citer, combien de physionomies perverses, de types ingrats et malsains! que de gens habiles pour un honnête homme, et,

madame? » La duchesse se nomma. « Je vous plains, reprit brusque- « ment l'Empereur : j'écraserai votre mari!... » Si peu engageante que fût cette première rencontre, la princesse Louise ne désespéra pas, et, le lendemain, eut une entrevue avec le puissant vainqueur, qui lui dit, cette fois, d'un ton plus humain où se mêlait bien cependant quelque emphase : « Croyez-moi, madame, il y a une Provi- « dence qui mène tout, et je ne suis que son instrument. » Il s'écria en sortant devant sa suite : « Voilà une femme à qui nos deux cents « canons n'ont point fait peur! » Huit jours après, l'Empereur, recevant à Postdam M. de Müller, le négociateur weimarien, ne put s'empêcher de lui dire : « Votre duchesse s'est couduite en homme « et s'est acquis toute mon estime! (Voir Müller, *Erinnerungen aus den Kriegszeiten*, v. 1806-13, p. 28.)

pour un homme d'État, que de faiseurs ! Ces neuf volumes, dont le moindre est de huit cents pages, produisent sur vous une singulière impression. Vous les parcourez avec l'intérêt qui s'attache aux personnages et aux événements de cette époque, vous y cherchez çà et là des commentaires, des oppositions à la grande *Histoire du Consulat et de l'Empire*, vous vous en faites comme un vis-à-vis du monument de M. Thiers ; puis vous y revenez, à ce monument, comme on revient à l'ouvrage d'un écrivain. Vous goûtez ce style simple, clair, un peu froid dans son élégance analytique ; vous marquez de l'ongle au passage tel mot piquant, telle anecdote ingénieusement racontée et mise en son jour ; et pourtant cette lecture qui vous a attaché, séduit et si longtemps tenu sous le charme de la conversation la plus délicate et la mieux informée, cette lecture vous laisse un inéluctable sentiment de tristesse. Vous en sortez comme de certains théâtres où la pièce en vogue se joue, très-*amusé*, mais aussi très-profondément, très-sincèrement découragé. Du reste, j'ai peut-être tort d'appeler cela une impression singulière : presque tous les Mémoires agissent sur moi de la sorte [1]. Il faudrait

[1] Ceux de Chateaubriand surtout. Un esprit très-incisif, très-*littéraire* et sur lequel il y aura peut-être à revenir, le comte Alexis de Saint-Priest, pensait de même. Un jour nous le trouvâmes annotant

pouvoir ne les prendre qu'en détail, *épisodiquement*. Vus d'ensemble, l'effet est morne, douloureux. On y voit l'homme de trop près, l'homme officiel : empereur, roi, général, diplomate, commis. Bien souvent, en lisant une œuvre d'imagination, roman, poëme ou comédie, ne vous est-il pas arrivé de regretter que la vie en soit absente? Les Mémoires, à la longue, produisent sur moi un effet tout contraire; à force de voir la vie humaine en déborder dans ce qu'elle a d'impur et de scandaleux, j'en viens à souhaiter qu'il y en eût moins; et, comme le musicien Grétry aspirant après sa chanterelle, j'offre, à mon tour, un louis pour une théorie morale et saine. On nous dit : Les idées finissent toujours par triompher, et toute insti-

un volume des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et comme il était, à son ordinaire, en train d'épiloguer : « Il m'est une fois arrivé d'aller dans les coulisses de l'Opéra, nous dit-il, et c'est une chose curieuse à quel point l'impression que j'ai éprouvée là ressemble à celle que me procurent tous ces livres de Mémoires : « Vous voyez bien ceci, vous « dit un régisseur en vous montrant une feuille de tôle laminée, eh « bien, c'est avec quoi nous faisons le tonnerre; ce timbre accroché « là et qui donne le *mi-bémol*, c'est la cloche de la Saint-Barthé- « lemy, » etc., etc. — De même tous ces grands politiques, prosateurs ou poëtes, semblent n'avoir pour but que de vous ôter toute espèce d'illusion même sur eux, en vous montrant l'envers des choses, le mobile caché, la ficelle. » J'ai souvent pensé depuis à cette boutade lancée avec une verve impossible à décrire, et si j'ose la reproduire, c'est pour regretter que ce bel et charmant esprit se soit trop vite éteint. Quels vifs et pétulants Mémoires n'eût-il pas donnés tôt ou tard, lui dont la conversation tirait ainsi, à tout venant, son inépuisable feu d'artifice!

tution est périssable qui ne repose point sur un principe vrai, ayant donné des gages antérieurs de force et de durée. J'y veux croire, mais qui vous dit cela? c'est l'histoire, et non pas les Mémoires; car rien ne ressemble moins à la véritable histoire que les Mémoires, bien qu'il arrive souvent à ceux-là de servir de matériaux à celle-ci. M. de Varnhagen n'est point un Tacite, tant s'en faut; l'accent courroucé, la note d'airain chez lui ne donnent guère. Honnête et libéral au fond et gardant toujours intact le trésor de ses convictions personnelles, il amnistie assez volontiers les tripotages des autres et passe l'éponge sur leurs vilenies. C'est un Philinte poli, disert, ne dépassant jamais de beaucoup l'ironie, et peut-être n'en fallait-il pas davantage pour reproduire au naturel, avec ses premiers sujets et ses comparses, cette période transitoire qui s'étend de 1809 à 1814. Mettons de côté les grands exemples qu'un satirique de génie aurait pu faire, et contentons-nous de ce qu'une plume ingénieuse et savante nous offre. Comme miroir du temps, c'est parfait. M. de Varnhagen ne possède aucunement l'instinct des masses, il ne voit partout que des individus, des portraits; mais il les peint de main de maître : un Flamand ne ferait pas mieux. La personnalité souple et ductile de l'auteur semble ici tellement appropriée, qu'on la dirait le produit même

de cette époque si mobile. M. de Varnhagen a le cœur très-libéral, très-humain. Mais, dans son libéralisme, comme dans sa philantropie, il y a infiniment d'art; ce qui m'explique, dès le début, ses futures variations, d'autres disent son esprit de progrès en matière d'opinions politiques. Né avec un sens aristocratique très-prononcé et raffiné, ce diplomate devait finir par aboutir au ridicalisme le plus pur. M. de Humboldt, lui aussi, vers le terme, en était arrivé là, sans doute en y mettant plus de réserve et de discrétion, et en homme d'esprit qui tient à ne rien changer à ses vieilles habitudes; mais l'exemple n'en avait pas moins de signification. Pour nous en tenir à M. de Varnhagen, on s'est maintes fois demandé quelle avait pu être, dans l'origine, la cause de cette conversion de plus en plus accusée et définitive à mesure qu'il avançait en âge. Plusieurs ont cru y voir l'influence de sa femme Rahel, petite tête très-intelligente et très-exaltée, mais dont le républicanisme *à la française* fut plutôt une affaire de salon[1].

[1] *Voir* ce que disait d'elle madame de Staël au prince Henri de Prusse : « Une petite Berlinoise qui ferait de l'effet dans les cercles de Paris! » C'était surtout un de ces êtres heureusement et singulièrement doués qui, sans avoir rien produit de très-remarquable, n'en ont pas moins exercé sur leurs contemporains une très-réelle influence et laissé une réputation que des esprits souvent fort supérieurs n'obtiennent pas. La correspondance de Rahel pas plus que ses fragments de littérature ne justifient sa célébrité: un style affecté, mé-

Sans nier l'action profonde qu'exerça toujours, et par delà le tombeau, sur l'esprit de son mari celle que les Allemands nomment encore un Hamlet féminin, nous pensons, nous, qu'on trouverait ailleurs le secret de ce ridicalisme, et nous renvoyons à la lecture des *Mémoires* de M. de Varnhagen ceux qui, là-dessus, seraient tentés de s'édifier davantage. Lui aussi pouvait dire « J'ai vu les hommes et les choses de mon temps, » et ce spectacle, solitairement médité, avait à la longue soulevé dans son âme un immense dégoût. J'ai dit que M. de Varnhagen mettait de l'art jusque dans sa philanthropie. Rien n'est plus vrai; mais cet art, ce talent, ne s'appliquaient qu'à la démonstration extérieure. Sous le diplomate froid, correct, tiré à quatre épingles, il y avait l'honnête homme, le cœur assez généreux pour ressentir les grandes indignations, mais trop officiellement lié peut-être pour les laisser éclater en temps et lieu. C'est de cette mélancolie refoulée, de ce levain de tristesse et d'amertume qu'était fait le radicalisme de M. de Varnhagen. « La société est perdue, ruinée surtout dans les hautes classes, auxquelles le frotte-

diocre, sans vigueur et point clair; çà et là quelques pensées originales, des traits de génie, mais tout cela épars, dépourvu d'ensemble et de coloris : des étincelles qui petillent et s'éteignent sans jamais faire flamme.

ment de la politique ôte désormais ce vernis d'éducation et de savoir-vivre qui les distinguait autrefois, et qui se trouvent denuées de leurs anciens prestiges, en présence d'une démocratie qui grandit et se moralise.[1] » On croirait entendre un révolutionnaire, et c'est un diplomate qui parle ainsi, un diplomate du congrès de Vienne! Ce jeu des suprêmes responsabilités ne convient pas à tout le monde. Les tempéraments de fer seuls y résistent, les moins forts y succombent : *fortem et tenacem*... M. de Talleyrand, M. de Metternich, voilà les hommes : ils vont jusqu'au bout, sans jamais faiblir ni se rétracter. Il n'y a que les gens nerveux pour avoir de ces longs monologues avec leur conscience, qui, en dernière analyse, n'aboutissent qu'au doute. Car chez un politique aussi pratiquant que le fut à ses heures M. de Varnhagen, chez cet aristocrate émérite, ce mondain vieilli, le radicalisme ne saurait être qu'un signe de trouble et de découragement. On désespère des hautes classes, qu'on a vues peut-être de trop près, sans beaucoup espérer du peuple, qu'on ne connaît pas. Prenons-y garde, et même pour notre gouverne ne l'oublions pas, radicalisme, en pareil cas, et scepticisme, c'est tout un.

[1] Lettres de M. de Varnhagen à Amélie Boelte, 1852.

LA SOCIÉTÉ DE BERLIN

I

Les *Souvenirs* de M. de Sternberg[1]. — Le prince Pückler-Muskau. — Dandysme, tourisme et dilettantisme. — Lady Esther Stanhope. — Une esclave éthiopienne à Berlin. — L'art de dessiner les jardins. — Lenôtre et Addison. — Le château et le parc de Babelsberg.

Écrivain distingué, observateur ingénieux, satirique, mais dont l'élégance tourne volontiers au précieux, M. de Sternberg forme avec le prince Pückler-Muskau et la comtesse Hahn-Hahn une sorte de classe à part dans la littérature allemande. Plusieurs de ses

[1] Erinnerungsblätter von A. von Sternberg, 6 vol. Leipzig, 1859.

nouvelles l'ont rendu célèbre. Cela s'appelle *Psyché*, *Galatée*, *Fortunat*, et porte en soi un certain parfum d'ancien régime qui trahit chez l'auteur l'homme de naissance. Vis-à-vis de la littérature démocratique qui de plus en plus prend le haut du pavé, M. de Sternberg joue un peu le rôle d'un émigré. Les *réalistes*, les conteurs d'histoires villageoises lui reprochent de n'être pas de son temps : il répond aux clabauderies par des épigrammes et par de nouveaux succès aux espèces d'interdits lancés contre ses productions, car si en Allemagne comme ailleurs certaines tendances aristocratiques provoquent parfois bien des antipathies, la querelle ici menaçait de se compliquer d'une question de nationalité. Gentilhomme russe égaré à travers la littérature allemande, il était assez naturel que M. de Sternberg cherchât tout d'abord son point d'appui dans le monde des salons, qu'il devait peindre avec un art où l'on souhaiterait quelquefois de rencontrer plus de bienveillance, nous devrions ajouter plus de discrétion ; mais M. de Sternberg est de ceux qui pensent que la vie du monde n'est point la vie privée, et que ses secrets, s'étant déjà pour le moins fort aventurés à passer de bouche en bouche, ne courent point si grand risque à sauter le pas. Pour notre part, nous pensons un peu comme lui, surtout après avoir lu ses *Souvenirs* ; on rencontre

là sur la société berlinoise un ensemble d'études et de portraits qu'il est d'autant plus opportun de consulter, que cette société même est en voie de se transformer aujourd'hui.

M. de Sternberg ne veut plus qu'on parle de Goethe et de Schiller ; il trouve désolant qu'on retourne sans cesse à ces éternels sujets de conversation et d'étude, et pour passer à des motifs moins surannés, le voilà qui se met à nous raconter le prince Pückler-Muskau. L'auteur de *Semilasso*, des *Lettres d'un Mort*, et de plusieurs autres ouvrages déjà oubliés en Allemagne, et que la France a naturellement toujours ignorés, devait, en sa qualité de grand seigneur, tenir sa place dans ces Mémoires. Quant à nous, c'est avec un vif plaisir que nous l'y avons revu. Écrivain, homme du monde et *dandy*, M. de Sternberg touchait par trop de points à son modèle pour rester au-dessous d'une pareille tâche, et nous osons affirmer que cette fois la copie vaut l'original. On se souvient du *Pelham* de Bulwer ; la gloire du prince Pückler-Muskau remonte à cette époque. C'était alors le beau moment du dandysme ; Casanova et Byron tournaient encore des têtes. A Brummel avait succédé le *beau* d'Orsay. Hélas ! que sont-ils devenus aujourd'hui, tous ces rois de la mode ? Le vent de la démocratie les a dispersés comme les autres. N'importe, il fallait que cette cou-

ronne exerçât alors une attraction bien puissante, pour tenter un vrai prince, une vraie altesse, ayant ses États et ses *peuples*. « Mon métier et mon art, c'est vivre, » disait Montaigne. Le prince Pückler prit au sérieux la théorie, et pour prouver qu'il savait vivre, il eut des maîtresses qu'il afficha, des chevaux qu'il fit courir, et des duels dont Paris et Londres s'occupèrent. Les voyages forment l'esprit et le cœur ; le prince Pückler parcourut le monde en touriste ennuyé, sceptique, moqueur, insouciant du but, et voyageant pour voyager. De là cette horreur affectée pour tout ce qui ressemble à un plan quelconque, ce nonchalant et prétentieux persiflage, ce dédain sublime à l'endroit de tous les grands intérêts de la vie, qu'il ne touche guère que du bout des lèvres, et de cet air indifférent dont un homme qui a le ventre plein émiette un biscuit sur la nappe, ce qui ne l'empêche pas de coqueter avec les idées libérales, mais à la condition de n'y point croire, et d'avouer, quand l'occasion s'en présente, que les plus grandes époques de l'histoire sont celles où le despotisme et l'esclavage ont régné[1]. La vérité est qu'il se moque de tout. Épicurien rusé,

[1] Autre part il débite toujours avec la même puissance de conviction que, « la civilisation moderne reposant sur l'élément barbare, un despotisme bien entendu et même l'esclavage sont les seuls moyens qu'il y ait de gouverner une nation et de la rendre active et redoutable.

rasé, blasé, il n'aime au monde que lui et ses plaisirs, et ne vaut en somme ni plus ni moins que le temps où il a vécu. Après s'être fermé l'Angleterre par ses épigrammes, il rêva des voyages extravagants, partit pour l'Égypte et remonta le Nil, ayant à bord son attirail de cuisine et toute la boutique d'un parfumeur. Il va sans dire que les châles et les caftans eurent leur rôle dans cette *orientale* en action. Le prince fit connaissance avec Méhémet-Ali, qu'il appelle un Napoléon africain, et composa de ces diverses impressions de voyage plusieurs volumes tout remplis de son amusante personnalité; mais comme l'Orient n'avait, en fait de femmes, que la vieille lady Esther Stanhope à lui offrir pour exercer sa verve et ses bons mots, il se vit bientôt privé d'une des ressources les plus piquantes de son esprit, et revint en Europe, rapportant de son expédition une nouvelle recette pour faire cuire le riz. Il ramenait en outre, dit-on, une magnifique esclave éthiopienne, qui, après avoir langui tristement, finit par succomber aux rigueurs du climat de Berlin. Dès lors, ne sachant trop à quelle marotte se vouer, et ne pouvant, comme pis-aller, recourir à l'administration de ses États, car il avait vendu sa principauté de Muskau en s'en réservant seulement le titre, l'illustre pèlerin se mit à promener ses ennuis de ville en ville. On le vit à Berlin, à Hanovre, à Paris, tantôt ici, tan-

tôt là-bas. A Berlin, lui et M. de Varnhagen se fréquentaient beaucoup. En qualité d'ancien habitué du salon de la femme, le prince Pückler était resté l'ami fidèle du mari, et Dieu sait ce qui se débitait de traits et de malice dans ces curieux tête-à-tête, où l'archiprêtre du Chimboraço, M. de Humboldt, revenant de Charlottenbourg, apportait par occasion son appoint de candeur et de bienveillance. Le prince n'allait jamais à la cour, et cela s'explique : le roi Frédéric-Guillaume IV, qui avait plus d'esprit que personne, aimait assez à jouer chez lui le premier violon ; or le prince, qui de son côté n'aimait pas à accompagner, se refusait à se mêler au jeu pour y tenir la seconde partie. Aussi jamais ne paraissait-il aux concerts.

Chez la princesse de Prusse, au contraire, il se montrait un hôte fort zélé, car là on allait au-devant de ses goûts. Tout le monde a entendu parler de l'art véritablement singulier que possédait le prince Pückler dans l'art de dessiner et de disposer les jardins. Sans avoir de système ni de connaissances techniques bien spéciales, il a tracé des parcs qui sont les merveilles du genre. A ce métier, ses souvenirs de voyage l'aidaient beaucoup. Il mariait l'Italie à la Hollande, l'Angleterre à la France, le style architectural et pompeux du classique Lenôtre, qui mettait la nature en habits de cour, aux agréments pittoresques

d'Addison et de Pope, au romantisme de Rousseau. Son instinct, son sentiment paraissaient seuls le guider : il y avait du peintre, de l'architecte, du poëte, je dirai presque du philosophe dans sa manière d'envisager son art! C'était, du reste, l'éclectisme par excellence, une inspiration qui ne tarissait pas en motifs. Il est vrai qu'il en coûtait cher parfois de trop s'abandonner à ses fantaisies, car pour une idée, pour un caprice, il changeait le lit des rivières, creusait des vallons à la place où naguère il entassait des collines, et remuait le sol de fond en comble. A ce point de vue, la plupart des souverains d'Allemagne l'avaient dans une sainte défiance. Le vieux roi de Hanovre, Ernest-Auguste, ne pouvait surtout le voir arriver sans trembler à l'instant pour l'économie de ses résidences, car cette manie qui le possédait de modifier les perspectives, de voiler ou d'éclaircir les horizons, de faire voyager du nord au sud les kiosques et les statues, cette manie était connue du monde entier, et chacun s'attendait à le voir, comme Figaro, *saigner la Jeunesse et mettre un emplâtre à Marceline*. On a prétendu que les plans et les conseils du prince Pückler-Muskau n'avaient pas été étrangers aux embellissements du bois de Boulogne : j'ignore ce que ce bruit peut avoir de vrai : mais ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des résidences princières de

l'Allemagne et nombre d'illustres habitations anglaises témoignent de son goût et de son savoir-faire. L'immortel Delille, s'il vivait, composerait tout un poëme en l'honneur des magnifiques jardins du château de Babelsberg, appartenant à la princesse de Prusse. *Silvæ sint consule dignæ.* Ces bosquets-là sont dignes de tous les rimeurs et de tous les consuls de la terre, et c'est le prince Pückler qui les dessina et souvent même les tailla de sa propre main, au grand plaisir de la princesse, que ces intermèdes de sylviculture délassaient agréablement des fatigues et des ennuis du cérémonial. Pour la princesse, qui déjà cherchait la politique, mais sans la trouver encore, c'était une joie précieuse que de marier le hêtre au faux ébénier, le cyprès à l'acacia, et de son côté le prince Pückler, à qui la vie n'offrait plus guère que monotonie et redites, trouvait une sorte de piquant à s'en revenir à la nature.

II

Frédéric-Guillaume IV. — Politique, mysticisme, illusions déçues. — Le vieux Tieck à Charlottenbourg. — Un bal à la cour de Berlin. — Les cercles de famille. — Un courtisan d'ancien régime : le prince de Wittgensten. — Un lis dans l'écusson royal de Prusse.

Frédéric-Guillaume IV célébrait à cette époque les beaux jours de son règne et se consolait, au milieu de ses savants, de ses poëtes et de ses artistes, des concessions que l'esprit du temps lui arrachait, concessions doublement pénibles et cruelles, quand on songe que nul monarque ne fut peut-être plus jaloux que celui-là des droits de sa couronne, et qu'on se représente ce qu'il en dut coûter à ce descendant des vieux burgraves de Nuremberg pour mettre entre lui et ses peuples cette damnée feuille de papier, moins méchante après tout qu'on ne le dit, car on la retrouve aux moments difficiles, et si les individus

passent, elle reste : *scripta manent*. Comme il avait le cœur droit et magnanime, son rêve eut été de régner en prince du moyen âge, en roi chevalier qui, du haut du trône, fait pleuvoir sur ses peuples les trésors de sa sagesse et de ses bienfaits. Une constitution, peut-être se fût-il décidé à l'octroyer, mais à son jour, à son heure, après l'avoir élaborée à l'écart, en silence et lentement imprégnée de toutes les poésies traditionnelles, de tout le mysticisme du passé. Au lieu de cela on la lui prit de force. Il pensait, il voulait en roi; mais le siècle était pratique et positif. Temps qui s'agite, roi qui rêve, ne sauraient faire bon ménage ensemble. Que de malentendus, de tribulations et de misères! En 1848, il fallut rompre, et si depuis le divorce avait cessé, les tiraillements ne cessaient pas. Dieu, qui lit dans le cœur des rois, connaît seul le secret du mal qui trouble aujourd'hui cette honnête et vaste intelligence, et tout ce qu'il y a d'illusions déçues, de mécomptes essuyés, de loyaux et tardifs regrets au fond de l'incurable mélancolie dont Frédéric-Guillaume IV s'en va languissant comme un autre roi Lear.

Il n'importe : à cette époque, rien d'irréparable n'avait encore eu lieu ; il pouvait y avoir des difficultés, des froissements, mais tout cela sans grande

conséquence : le découragement, Dieu merci, ne se laissait pas pressentir, et contre les soucis de l'heure présente que de consolation dans la poésie et les beaux-arts ! Frédéric-Guillaume IV ne créa pas le mouvement romantique, lequel fut, en Allemagne, le produit du sentiment national surexcité contre la France par les guerres de l'Empire ; mais il s'en appropria les restes en dilettante raffiné, on pourrait presque dire qu'il mit en bouteilles pour le déguster tout à son aise cet esprit du passé qui déjà menaçait de s'évaporer. Le vieux Tieck, quand il lisait *Phantasus* et *Zerbino* à Charlottenbourg, quand il voyait représenter le *Chat botté* sur le théâtre de Postdam, pouvait se croire aux beaux jours de sa jeunesse, alors que tant d'aimables chefs-d'œuvre dont nous ne nous occupons plus guère aujourd'hui électrisaient les générations nouvelles. Une autre gourmandise littéraire de ce roi bel esprit était de se faire jouer l'*Antigone* de Sophocle ou le *Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare avec la musique de Mendelssohn. Hélas ! qui le soupçonnerait ? ces goûts, tout innocents, tout honorables qu'ils nous paraissent, et qui, chez un grand seigneur ordinaire, eussent provoqué l'admiration, ne rencontrèrent dans le public que froideur et moquerie. L'opposition en prit texte pour reprocher à l'illustre Mécène de s'isoler de la nation jus-

que dans ses plaisirs. Que cet archaïsme ne répondît pas aux besoins du moment, nous le voulons bien et sommes de ceux qui pensent qu'il eût été beaucoup plus beau de voir un prince susciter autour de soi de grands poëtes et leur imprimer un généreux élan vers les questions d'intérêt général, comme la chose advint jadis à cette petite cour de Weimar, dont on ne saurait trop haut porter la renommée; mais les Charles-Auguste sont rares dans l'histoire, et tout le monde n'a pas Goethe et Schiller sous la main. Somme toute, en cette occasion comme en tant d'autres, on fut injuste et cruel envers ce roi aux instincts élevés, aux mœurs nobles, car s'il pouvait mieux faire, il pouvait aussi faire plus mal, et rien ne l'empêchait en dernière analyse de se faire traduire les vaudevilles du Gymnase ou du Palais-Royal.

M. de Sternberg trace quelque part l'amusant tableau d'une fête de cour où le roi Frédéric-Guillaume, qu'il désirait tant voir, lui apparut pour la première fois. Cela se passait aux environs de 1848. La noblesse de province était accourue *in fiocchi;* Cornelius, se laissant distraire de ses compositions religieuses, avait peint en style dramatique, et d'une grâce légèrement affectée, diverses héroïdes empruntées à la *Jérusalem* du Tasse; tous les poëtes, tous les musiciens, et aussi tous les ministres et tous les diplomates, étaient là,

car avec Frédéric-Guillaume IV, Meyerbeer et Cornelius, Rauch et Tieck passaient d'abord; Eichhorn et Stolberg, Uzedom et Gerlach ne venaient qu'après. Mais parcourons, sur les pas de M. de Sternberg, cette splendide fête, comme Berlin n'en avait plus revu depuis l'éclat des jours où l'aigle prussienne étreignit dans ses serres un sceptre royal. « Je ne me sentais, au milieu de tout ce brouhaha, de curiosité et d'intérêt que pour une seule personne, le reste me touchait peu. Soudain, à travers cette foule compacte, un chemin s'ouvre dans l'immense étendue des salons, et par cette voie un homme s'avance en domino noir, le lorgnon à l'œil et saluant de côté et d'autre sur son passage. C'était le roi, la seule figure vêtue de couleur sombre dans cette multitude bariolée. Comme je me trouvais placé dans la direction de son lorgnon, il s'approcha de moi et me parla de mon dernier ouvrage en termes vraiment aimables, qui n'avaient aucun air de ressemblance avec ces banalités obligées que les princes balbutient d'ordinaire à l'auditeur bénévolement incliné. J'ai peu à dire de la physionomie du roi, médiocrement avenante, si l'on ne tient compte que de l'élégance du maintien et de la beauté des traits, mais d'une séduction irrésistible au point de vue de la douceur affable, de la sérénité, de l'extrême bienveillance de l'expression. »

N'ayons garde d'oublier l'expression spirituelle parmi les signes caractéristiques de cette figure du roi. Il fallait le voir après dîner, sa tasse de café à la main, allant familièrement de l'un à l'autre et causant de toutes choses avec une verve, un piquant, une bonne fortune de mots que les rédacteurs du *Kladderadatsch* lui eussent certes fort enviés! Rarement, en ces occasions, le vieux Tieck prenait la parole, il écoutait ou chuchotait avec son voisin ; mais son malicieux sourire semblait dire : « Moi aussi, j'ai eu de l'esprit, et tant et tant que j'ai rendu fort difficile aux autres d'en avoir. » Sa grande affaire à lui pour le moment, c'était la lecture. On sait comme il excellait dans ce genre d'exercice, et qu'il fut un temps où la foule accourait à Dresde de toutes les parties de l'Allemagne pour l'entendre étudier les chefs-d'œuvre de Shakspeare, de Calderon, et passer en revue tout le theâtre grec, car il ne se contentait pas de lire : il expliquait, commentait, critiquait, et ses lectures étaient de véritables cours d'histoire littéraire. A Berlin, le roi, si juste appréciateur de chaque talent, et qui s'entendait si bien à mettre tout son monde à sa place, réservait Tieck pour les soirées de petit comité, les *cercles de famille*. Ces sortes de lectures avaient sans aucun doute beaucoup d'agrément ; mais comme déjà depuis des années elles avaient cessé d'être

en harmonie avec le mouvement du dehors, quelques esprits d'élite seuls y trouvaient leur compte. Le roi, assis devant une table, s'amusait à dessiner au crayon des motifs d'architecture; Tieck faisait sa lecture, les dames brodaient ou parfilaient; quant aux hommes, leur jouissance était médiocre, et si deux ou trois tenaient bon contre Morphée, les autres cédaient doucement à ses charmes, et ne se réveillaient que pour cligner de l'œil à la pendule, guettant si l'heure du souper ne sonnerait point bientôt. Cependant les soirées musicales ramenaient le profane vulgaire et la joyeuse animation : c'était Jenny Lind et la Schrœder-Devrient, ou Meyerbeer accompagnant au piano cette infortunée comtesse Rossi qui devait bientôt s'ensevelir dans ces triomphes du théâtre dont elle poursuivait avidement l'écho jusque dans les salons. Au nombre des hôtes accoutumés de ces réceptions intimes figurait le vieux prince Wittgenstein, courtisan de l'ancienne école, dernier exemplaire d'une espèce heureusement disparue. Froid, imperturbable au dehors, plein de fiel et de haine au dedans, il savait, le sourire aux lèvres, lancer au nez des gens de ces impertinences qui font, au dire de Shakspeare, que l'honneur leur tombe de la bouche comme une dent gâtée. Le feu roi, lorsqu'il voulait se débarrasser d'un importun, le livrait d'ordinaire au

prince, qui vous l'exécutait de main de maître. Très-considéré, très-influent à l'ancienne cour, le prince de Wittgenstein était l'homme le plus redouté de la nouvelle. Ce qu'il possédait de secrets et d'anecdotes scandaleuses ne se pouvait calculer, et faire sa partie était un honneur qu'on se disputait entre diplomates, quitte à se laisser toujours gagner. De là des scènes d'un comique étourdissant, d'impayables tableaux de genre dignes d'avoir leur place dans le cabinet d'un amateur de curiosités historiques. Petit de taille avec un visage tout parcheminé de rides, et dont un air de fausse bonhomie essayait de cacher l'expression maligne, tel vous apparaissait le prince. Pendant le dernier règne, son crédit menait tout. Ce fut lui qui empêcha Goethe de venir à Berlin en répondant au personnage qui s'était entremis dans la négociation : « Laissons cela, je sais d'une manière certaine que le *maître* ne l'aurait pas pour agréable ! » Et il avait toute raison de parler ainsi, connaissant, ainsi qu'il les connaissait, le caractère et les goûts de Frédéric-Guillaume III, lequel, en fait d'écrivains et de poëtes, n'aima jamais qu'Auguste Lafontaine, son Homère et son dieu, dont M. de Humboldt, comme un autre Aristote, lui lisait les romans en voyage. Néanmoins le prince de Wittgenstein jouissait à Berlin d'une certaine popularité, sa maison de la *Behrenstrasse* était

connue de tous, et lorsque sa voiture, tournant le coin, s'arrêtait devant la porte où brillaient deux lanternes, un groupe de gamins familiers et narquois se trouvait là d'habitude pour le saluer au passage en se disant : « Le vieux renard vient de dîner au château ! »

La physionomie la plus imposante parmi les membres de la famille royale était le prince de Prusse, mais la plus aimable, sans contredit, le prince Auguste. Quoique d'un âge avancé déjà, le prince avait les cheveux noirs, et dans ses yeux toute l'ardeur, toute la pétulance de la jeunesse. Jamais, si l'*Almanach de Gotha* n'eût parlé, vous n'eussiez retrouvé dans ses traits l'air caractéristique de la maison de Prusse. Qu'on se figure un général français du temps de l'Empire : même désinvolture, même entrain, mêmes façons galantes et cavalières. Le prince Auguste avait été l'ami de madame de Staël, et avait longtemps séjourné chez elle à Coppet. Il était le frère de ce romanesque Louis-Ferdinand, que nous avons vu dans le salon de Rahel, et dont raffolaient toutes les femmes de cette période : couple héroïque fort connu au pays de Cythère par un nombre infini de victoires et conquêtes qu'il serait trop long de relever, poétiques Dioscures au brumeux firmament de la Marche.

Cependant les jours d'épreuves s'approchaient, et tandis que le roi ne rêvait que beaux-arts, embellisse-

ments et grands siècles, Berlin, inquiet, rancunier, mécontent, l'humeur sombre et l'esprit taquin, épiloguait, intriguait et vilipendait. Deux glas funèbres qui sonnèrent en quelque sorte coup sur coup avertirent la famille royale de se préparer aux catastrophes. La princesse Guillaume mourut, et son fils, le prince Waldemar, ne tarda pas à la suivre au tombeau. Étrange apparition que ce jeune homme! Pâle, recueilli, taciturne, ombrageux, il avait la mine d'un anachorète. Tout au rebours de ses cousins; il ne se sentait dans l'âme que froideur pour l'état militaire. La parade et la manœuvre, ivresses des princes prussiens, le trouvaient dénué d'entraînement. Bizarre symptôme chez un petit-neveu du vieux Fritz, on le rencontrait pensif et mélancolique par les allées solitaires du Thiergarten, sa taille haute et mince étroitement serrée dans son uniforme bleu de ciel d'officier de dragons. Bientôt il partit pour l'Inde. Ce voyage, dont il a écrit l'intéressante relation, devait lui coûter la vie. Sa mort étonna tout le monde, lui excepté, qui, dit-on, la pressentait : triste et regrettable destinée, existence perdue en des soins qui contrarièrent son développement!

On raconte que la reine Christine de Suède, pour tromper l'ennui des longues soirées de cour, s'amusait à parsemer de fleurs les écussons de sa noblesse,

donnant un lis à cette famille, une ronce, un œillet, un brin de lierre à celle-là, ce qui était en somme un passe-temps beaucoup moins répréhensible que celui dont elle usa plus tard à l'endroit de l'infortuné Monaldeschi. Eh bien! l'histoire du jeune prince Waldemar nous rappelle involontairement cette rose et ce lis. Il fut lui, dans l'écusson royal de la maison de Prusse, cette fleur égarée parmi les lions, les aigles et les épées. Si dans Louis-Ferdinand la Prusse avait eu son Bayard, elle eut son prince Hamlet dans ce pâle et rêveur Waldemar. Le père lui aussi, le prince Guillaume, oncle du roi, mourut à quelques années de là; c'était un bon, digne et excellent homme, plein d'intelligence et de quiétude, qui ne porta jamais ombrage à personne, et à qui personne jamais ne fit de mal. Le prince Waldemar avait pour frère le prince Adalbert, aujourd'hui général, nature tout opposée, tempérament sain, robuste, enjoué, et pour sœur la reine actuelle de Bavière qui, non encore mariée à cette époque, était une des étoiles de la cour. M. de Sternberg ne ménage point Tieck dans ses Mémoires, et c'est un tort, car il lui doit beaucoup, et l'influence du Boccace allemand, comme il se plaît à l'appeler avec un certain ton de persiflage, a fort aidé à la formation de son style et de son talent. C'était du reste une tactique dont abusait très-volontiers M. Heine à

l'égard de ses anciens amis les romantiques. S'agissait-il d'Hoffmann, d'Arnim, de Brentano, de Novalis, nul mieux que l'auteur des *Reisebilder* ne s'entendait à les décréditer sur la place. Comme personne, il connaissait leurs travers et leurs ridicules ; ce qu'il connaissait non moins parfaitement, c'étaient leurs qualités originales, leurs ressources inventives, leurs trésors de génie enfouis au loin. Or de ces secrets-là, il ne parlait guère, aimant sans doute mieux les garder pour lui que d'en faire part au public français, lequel avait le droit d'ignorer bien des choses. M. Heine n'aimait point qu'on vît clair dans ses affaires, et il ne nous a jamais pardonné, quant à nous, de l'avoir appelé un romantique défroqué. Nous craignons un peu que M. de Sternberg ne répudie également son origine, et ce serait dommage, car l'auteur de *Lessing*, des *Contes bruns* et même de *Fortunat* et de *Galatée* a des affinités incontestables avec cette noble lignée d'esprits élevés et féconds dont se compose l'école romantique. C'est même, à vrai dire, dans cet air de famille avec Arnim et Tieck que je trouve la principale originalité de sa manière.

III

Spectres rouges et spectres blancs. — Qu'est-ce que le prince de Prusse? — Frédéric-Guillaume et son frère. — La reine Elisabeth et la princesse de Prusse. — La grande-duchesse Maria Paulowna de Saxe-Weimar. — Les *conséquences historiques*.

A ces peintures d'un passé déjà bien loin de nous opposons l'image du présent; laissons les ombres s'acheminer vers l'éternel Hadès, et sans marchander aux grandes infortunes le tribut de nos condoléances, après avoir dit bon voyage à cette troupe de héros et de masques qui vont s'engouffrer pour jamais dans la nuit des temps, essayons de nous prendre aux vivants, à ceux que l'heure actuelle convoque. Hélas! même parmi ceux-là, dans cette foule combien d'attardés et d'éclopés, spectres rouges qui n'avaient pas revu la lumière depuis la Révolution de 1848, et spectres blancs qu'on mène en guerre

sous l'étendard de la *Gazette de la Croix !* « Vous aimez l'Allemagne, disait tout récemment à quelqu'un de nos amis un des hommes de l'administration nouvelle, eh bien ! rassurez-vous, la Prusse est forte, et n'a rien à craindre de personne, pas même des partis ! » Ce mot n'a rien qui nous semble exagéré. D'un côté, le régent est assez libéral, il a dans l'âme assez d'attachement aux idées de progrès pour ne pas se laisser rebuter par de compromettantes manifestations, et de l'autre il est trop sincèrement l'ami de l'ordre, il estime trop haut la valeur des droits qui lui sont confiés pour s'en remettre jamais à un parti qu'il connaît de longue date. « Qu'est-ce donc que le prince de Prusse? demandait un jour devant nous un étranger au personnage que nous citions plus haut. — Le prince de Prusse, lui fut-il répondu, c'est un Prussien. » Et en effet dans cette très-simple réplique il y a tout un caractère.

Le prince régent a l'aspect d'un véritable souverain : grand, robuste, le front noble et ouvert, la loyauté sur le visage. Je n'insiste pas sur le côté militaire de sa physionomie ; dans la monarchie de Frédéric, dans un État qui s'est fait ce qu'il est par l'épée, tout prince porte en naissant l'uniforme, et n'eût-on pour le métier des armes qu'un goût très-médiocre, comme cela s'est vu plus d'une fois, la tradition de

famille veut qu'on en ait la contenance. D'ailleurs le prince de Prusse a toutes les qualités d'un soldat, et c'est bien la vocation qui chez lui règle l'attitude. On reconnaîtra toutefois dans cette noble figure militaire beaucoup de courtoisie et d'aménité, dons charmants que le prince tient de son illustre mère la reine Louise. C'est très-beau sans doute d'être un vaillant soldat et d'en avoir l'air; mais pour faire un roi, pour faire surtout un régent, il faut encore bien d'autres choses. Or, chez le prince de Prusse, on me paraît avoir beaucoup exagéré le militaire aux dépens du politique. Esprit avisé et perfectible en même temps qu'honnête, le prince de Prusse appartient cependant à cette classe d'hommes pour lesquels aucun enseignement n'est perdu. Lui aussi eut ses mauvais jours, ses instants de trouble et d'erreur, auxquels, malheureusement pour les principes qu'ils représentent, les légitimes héritiers des races royales sont soumis comme les autres hommes, et si nous rappelons l'émigration en Angleterre de 1848, cet abandon précipité du sol de la patrie au plus fort de la tourmente révolutionnaire, c'est moins pour relever une faute désormais oubliée que pour appuyer sur la manière dont cette faute même devint profitable aux garanties futures de l'Allemagne. On ne respire pas impunément l'air d'un pays libre. Accouru en Angleterre sur les conseils et

les instances du plus aveugle des partis, le frère de Frédéric-Guillaume IV y fit en quelque sorte son éducation constitutionnelle, et ce fut là sans doute ce qui amena plus tard entre le jeune fils du prince et la fille aînée de la reine Victoria cette alliance dont la Prusse à bon droit se montre aujourd'hui si fière.

Nous citerons une autre circonstance qui, non moins que ce séjour en Angleterre, devait servir au prince de Prusse pour secouer à tout jamais l'esprit de coterie. On se souvient des violents débats qui s'élevèrent au sujet de la constitution fédérale, dont la majorité de l'assemblée de Francfort réclamait la réforme. C'était le vœu de l'Allemagne entière, et la politique de la Prusse dut s'y associer; mais en dépit des plus vaillants efforts, cette politique échoua. Le prince de Prusse, qui s'était ouvertement déclaré pour la réforme, éprouva un profond ressentiment de cet échec, et à dater de ce moment il tourna le dos au parti de la *Croix*, Comme il répugnait à sa loyauté de faire de l'opposition au gouvernement de son frère, il se confina dans son commandement militaire des provinces rhénanes, où il demeura jusqu'au moment où la guerre d'Orient vint de nouveau mettre aux prises les divers partis. On sait les dissidences d'opinion qui éclatèrent entre le roi et le prince de Prusse, dissidences vigoureusement exploitées par l'ambassade

russe s'aidant du parti de la *Croix*, et qui amenèrent la démission du général de Bonin, ministre de la guerre. Partout ailleurs que dans le sein de cette famille royale si profondément unie, un tel incident eût pu entraîner les plus fâcheuses conséquences. L'inviolable amitié que ces deux nobles cœurs s'étaient vouée d'enfance résista à cette épreuve comme à tant d'autres, et si le prince de Prusse fut en effet au moment de s'éloigner des affaires, le roi répondit à ces velléités de découragement en le nommant général supérieur de l'infanterie, dignité équivalente à celle de feld-maréchal, dont il n'est pas d'usage en Prusse qu'un prince du sang soit revêtu.

Cette tendre et pieuse affection des deux illustres frères, contre laquelle aucun événement n'avait jamais prévalu, explique la crise de douloureuse hésitation par laquelle eut à passer le prince de Prusse, lorsque, du vivant du roi son frère, il fut mis en demeure de prendre en main la souveraineté. Continuer telle quelle la politique de Frédéric-Guillaume IV, qu'il avait dans ces dernières années surtout publiquement désavouée, cela ne pouvait convenir à la dignité de son caractère. D'autre part, l'honnêteté de sa conscience lui reprochait d'apporter au gouvernement des principes qu'il savait n'être pas entièrement ceux du roi. Que penserait de sa conduite Frédéric-Guil-

laume IV? Que dirait de ces changements son bien-aimé frère, si par bonheur il arrivait à son esprit de s'éveiller un jour de cette léthargie qui l'accable? Ajoutons que le bruit de ces changements pouvait parvenir aux oreilles de l'auguste malade à travers les commentaires les plus malveillants. Scrupules, dira-t-on : va pour les scrupules, d'autant plus que du temps où nous vivons ils deviennent assez rares pour qu'on en fasse cas, même chez ceux qui sont appelés à gouverner les hommes. Du reste, de pareils mobiles ne se rencontrent guère que dans les âmes élevées, et ne sauraient en rien contredire la fermeté qui est une des remarquables qualités du régent comme de sa noble compagnie.

On a beaucoup parlé de la rare beauté de madame la princesse de Prusse; on a vanté sa haute intelligence, son instruction variée et solide, son goût passionné pour les sciences, les lettres et les arts. Tous ces avantages sont réels, et si vous eussiez interrogé M. de Humboldt, qui, je suppose, devait s'y connaître, il vous eut dit que le mérite ici passe l'élôge; mais une supériorité qu'on n'a, selon nous, point assez remarquée chez cette aimable personne, c'est la force de caractère, c'est aussi un grand bon sens joint à beaucoup d'imagination, une volonté implacable, un tact suprême dans l'art de la conduire, de la modérer, de

la déguiser au besoin. Personne ne fait davantage en ayant l'air de si peu faire. Cette loi de toujours vivre à l'écart qu'elle s'était imposée, peut-être faudrait-il en chercher la raison autre part que dans ses goûts naturels pour l'étude et les délectations d'un cercle intime. De froissements, il ne pouvait y en avoir pour elle à la cour de son beau-frère; mais sa présence en pouvait susciter. Il est de ces ennuis, de ces désappointements de toute une existence dont rien ne console, et qui finiraient par aigrir le cœur d'un ange. L'épouse de Frédéric-Guillaume IV, la reine Élisabeth, n'ayant point eu d'enfant, ne pouvait voir dans madame la princesse de Prusse que l'heureuse mère de l'héritier du trône. On pardonne volontiers la beauté, l'intelligence, la jeunesse; mais il est de ces dons de la Providence que l'âme la plus noble et la plus pure s'oublie à jalouser, même chez une sœur. Loin de chercher à s'enorgueillir des avantages de sa situation, madame la princesse de Prusse au contraire s'est toujours efforcée de les faire en quelque sorte excuser, vivant peu à Berlin, et beaucoup à Coblentz et dans le grand-duché de Bade, où ses vertus, sa parfaite bienveillance, son tact exquis, l'ont rendue populaire. Combien à sa place n'eussent vu dans l'occupation du grand-duché par les troupes prussiennes qu'une occasion de dominer et de paraître! La prin-

cesse de Prusse comprit autrement son rôle, et c'est à force de mesure et de goût, à force de bienfaits pour les uns et de gracieuses déférences pour les autres, qu'elle parvint à faire accepter l'autorité temporaire de son mari dans un pays conquis sur les bandes révolutionnaires, mais dont il fallait éviter de froisser et les populations qu'on voulait sauvegarder, et la famille souveraine qu'on voulait maintenir. En dépit de ses rares instincts d'artiste, madame la princesse de Prusse était née pour la politique. Si vous retrouvez en elle le sang de ce Charles-Auguste qui fut jadis l'ami de Goethe, il faut reconnaître en même temps qu'elle est bien la digne fille de sa mère, madame la grande-duchesse douairière de Saxe-Weimar, sœur aînée de l'empereur Nicolas. A Weimar, sous le dernier règne, la grande-duchesse Maria-Paulowna était l'âme de la cour et de tout ce charmant pays qui lui doit tant. Schiller chanta des hymnes à sa gloire, et Goethe, dont l'inspiration badine volontiers avec les plus fières, ne ressentit en sa présence d'autre émotion que celle du respect. On n'imagine pas en effet de physionomie plus imposante, et sous une froideur apparente plus de bonté, de douceur, de sympathie. Madame la princesse de Prusse exerce, comme sa mère, un ascendant à la fois intellectuel et moral auquel pas plus à

Bade qu'à Berlin ses ennemis n'ont jamais pu se soustraire.

L'avénement constitutionnel de la Prusse a été laborieux, incertain, parfois rétrograde; il n'en est que plus instructif, et, nous l'espérons, il n'en est que plus vivace. On reprochait à la race allemande d'être trop spéculative, tour à tour abstraite et violente, de se complaire à la vague indépendance des systèmes mieux qu'elle ne s'entend à la liberté pratique des institutions : c'est même contre ce penchant présumé national que le roi Frédéric-Guillaume IV se roidissait, peut-être à l'excès, dans son effort pour n'admettre en fait de libertés que celles qu'il nommait des *conséquences historiques*, et rejeter le reste comme théories dangereuses. Quoi qu'il en soit, la résistance fut loyalement opiniâtre sans être absolue : elle enraya sans détruire; elle restreignit l'impulsion sans briser, sans fausser gravement le ressort. De là maintenant facile et heureux progrès sous un nouvel ascendant; de là, pour le prince éclairé qui reçoit la couronne en garde, la plus noble mission à remplir, l'affermissement de la constitution par l'action complète qui lui sera laissée, le ralliement des esprits par le mouvement même des chambres législatives, et par la juste influence que ce mouvement assure au patriotisme, au talent, à l'aptitude politique.

Le roi, aujourd'hui retiré du conflit des affaires, disait, il y a bien des années, dans une des occasions solennelles qui précédèrent ses luttes intestines, que la Prusse, forte de son territoire compacte et de ses quinze millions d'âmes, la Prusse agricole et guerrière avait désormais un rôle considérable en Europe et qu'elle n'en descendrait pas. Il faut reconnaître que son rôle peut beaucoup s'élever dans l'ordre moral et politique par l'entière et heureuse action des garanties sociales dont la Prusse a déjà le cadre et les formes. Les esprits y sont préparés : la première expérience est faite, les inconvénients sont connus et signalés, les avantages bien compris. Les doctrines de M. Ancillon ne trouveraient plus en Prusse un seul écho accrédité; toutes les opinions qui s'avouent y veulent également la monarchie agissant par les chambres et avec les chambres. C'est à cette disposition dominante que s'adressait dernièrement le sage et ferme langage du prince dépositaire de la régence; c'est le résultat que va mettre en évidence une épreuve mémorable. L'esprit pénétrant et tenace qui est aussi un des attributs de la race allemande l'emportera sans nul obstacle sur l'esprit d'illusion et de rêve. La Prusse est par cela même aujourd'hui le terrain le mieux préparé; les hommes y répondent à la circonstance, les plus nobles gages de l'avenir y portent secours au présent. La

Prusse, sous de tels auspices, nous paraît destinée à donner prochainement deux grands exemples au monde : la réalité active des libres institutions dans une monarchie, la pratique intelligente et vraie de ces institutions servant à la stabilité du trône et à la prospérité non moins qu'à la dignité du pays !

DE

L'ESPRIT DU TEMPS

A PROPOS DE MUSIQUE

Des éléments nouveaux introduits dans la musique. — Mozart et Beaumarchais. — Les idées extra-musicales. — Sébastien Bach et la période architecturale. — Michel-Ange et Beethoven.

La musique, cet art pour ainsi dire né d'hier, a déjà son histoire, dont le mouvement social, politique, industriel des idées modernes provoque et décide les transformations et les vicissitudes. Il y eut jadis des temps où l'art des Bach et des Haydn se suffisait à lui-même, où nul ne se fût avisé de vouloir chercher

dans une œuvre musicale autre chose que de la musique : période édénique pendant laquelle un septuor, une symphonie, un opéra même, n'étaient que petits sentiers où l'on se promenait de mélodie en mélodie, comme, en un frais jardin tout parsemé de roses, vous iriez d'une fleur à l'autre, respirant les parfums, admirant l'éclat des couleurs, et ne demandant rien en surcroît de ces simples et douces sensations. Alors, quand il avait approfondi les mystères de la *basse fondamentale*, parcouru les labyrinthes de l'*harmonie*, pénétré les arcanes du double *contre-point*, un compositeur estimait en savoir assez et se croyait le droit d'invoquer certaines dispenses pour le reste des connaissances humaines.

Lisez les lettres que le jeune Mozart écrivait d'Italie, et vous verrez qu'il n'y est question que de chanteurs et de cantatrices; les danseurs aussi l'intéressent par moments ; mais du Vatican et du Colisée, pas un mot. On était musicien, rien de plus, rien de moins, et le maître, en composant son ouvrage, ne se proposait d'autre but que d'y entasser toute sorte de richesses musicales. Qu'a fait Mozart du *Mariage de Figaro?* Dans cette musique polie et discrète, délicieuse merveille d'élégance mondaine et de tendre rêverie, quelles traces retrouvez-vous du drame révolutionnaire de Beaumarchais? Un écrivain se rencontre

qui, par son audace à tout attaquer, fait dire à la reine de France ? « Cet homme-là nous perd ! » Et ce fougueux libelle, ce sanglant pamphlet dramatique qui, sous prétexte de battre en brèche les vices et les travers de l'ancienne société, ne laisse pas debout un seul principe, le *Mariage de Figaro* n'inspire au plus grand génie musical de son époque qu'une suite d'incomparables mélodies dont les plus prudes des mères peuvent conseiller la lecture à leurs filles. Le sens des mots se voile, l'amertume, la haine et le fiel, qui se cachent au fond du verre, montent à la surface en perles de vin de champagne; plus une ombre de polémique, plus un ressouvenir de l'esprit de satire et de dénigrement dans cette fraîche et souriante idylle à représenter devant un parterre d'archiduchesses et de diplomates.

Ainsi créait Mozart, ainsi composaient tous ses contemporains et tous ceux qui lui succédèrent, tant Italiens, que Français et Allemands : Cimarosa, Paisiello, Chérubini, Grétry. Aujourd'hui un pareil procédé ne serait plus possible, et l'esprit nouveau ne permettrait point à nos maîtres de s'isoler à ce point en dehors du mouvement des affaires publiques. Si c'est un bien ou si c'est un mal, un signe de progrès ou de décadence, je m'abstiens de le discuter; mais

il n'en est pas moins vrai que la musique vit désormais d'une foule d'idées extra-musicales. Les compositeurs de notre temps sont pour la plupart des lettrés qui étudient Shakspeare et Sophocle dans leur langue, et n'ignorent aucun livre important d'histoire et de philosophie. S'ils vont en Italie, Rome tout d'abord les attire; ils visitent la ville éternelle en penseurs, en archéologues, s'informent de Raphaël et de Michel-Ange plutôt que de Palestrina, et ne négligent ni le Jupiter d'Otricoli ni le Jupiter Verospi. « On pourrait, je le vois, vous appeler le seigneur Microcosme, » dit Méphistophélès à Faust, et ces paroles du vieux diable, nous les appliquerions, mais sans ironie, à tel compositeur illustre de la période actuelle, à M. Meyerbeer, par exemple; l'homme en qui se résument le mieux toutes ces tendances, tous ces raffinements, toutes ces spéculations d'un âge dont le moindre tort est de n'être point simple, et qui en rapprochant les distances, en créant à l'esprit humain mille ressources pour accroître le trésor de ses connaissances à peu de frais et sans dépense de temps considérable, devait nécessairement agrandir le domaine des arts.

Il existe certaines anecdotes traditionnelles sur la vie des grands artistes qui vous caractérisent en qua-

tre mots leur homme et leur époque, et mériteraient à ce seul point de vue d'être rappelées à la mémoire du public, alors même qu'une impitoyable critique prétendrait nous démontrer qu'elles ne contiennent pas un mot de vrai. Authentique ou non, la légende qui fait mourir Léonard de Vinci dans les bras de François Ier exprime on ne saurait mieux les rapports d'intimité où vivaient au seizième siècle les rois et les artistes; j'en dirai autant du mot prêté à Michel-Ange: « Sanzio a traversé la chapelle Sixtine; » mot qui certes peut bien ne pas être vrai, mais qui définit à merveille, et avec la pointe d'ironie supposable en pareil cas, — la troisième manière de Raphaël. On prétend de même que Mozart, voyant un jour le jeune Beethoven improviser au piano, se serait écrié : « Ou je me trompe fort, ou celui-ci aura quelque chose à nous dire. » Le pronostic, nous le croyons du moins, n'a pas menti, et la suite est venue en effet démontrer assez généralement que Beethoven avait en effet *quelque chose à dire.* Ici nous voudrions citer un passage d'un écrivain allemand qui, selon nous, rend avec beaucoup de justesse ce qu'il y a d'extra-musical dans la conception de cet immense génie. « Cette fois, écrit M. Julien Schmidt en parlant des symphonies de Beethoven, on sent qu'il ne s'agit plus de tous les lieux communs de joie et de douleur qui jusque-là

servaient de texte à la musique instrumentale. Un monde inconnu s'ouvre à nous, le monde de l'esprit; nous entendons gronder ses mystérieux abîmes et nous nous tourmentons à comprendre leurs voix; se rendre compte de ces sensations, traduire les sons en paroles, devient un besoin pour chacun, et, quoiqu'en dise le musicien de profession qu'un tel abus met hors de soi, en dépit des conseils du critique routinier, vous vous sentez au cœur je ne sais quel désir immodéré d'aller au fond de ces ivresses délirantes et de ces titaniques désespoirs [1]. »

J'ai cité ces lignes parce qu'elles constatent une fois de plus un fait sur lequel d'ailleurs tous les bons esprits sont d'accord, à savoir que le plus grand musicien reconnu jusqu'ici, Beethoven, en composant ses symphonies, est arrivé à produire des effets en dehors du domaine de la musique. Or, si Beethoven se propose des problèmes psychologiques, qui empêche que d'autres n'abordent carrément l'histoire? Ne rions pas de ces généreuses tentatives, car autant vaudrait nier Weber et Rossini, celui-là si vigoureusement enflammé des colères patriotiques de 1813, et dont le romantisme respire je ne sais quelle sauvage haine de la France, celui-ci, le sage et l'heureux du siècle, le

[1] Julien Schmidt. *Histoire de la littérature allemande*. t. 2. p. 410.

musicien par excellence des heureux jours de la Restauration.

Et cependant, à cette idée que la musique doit être de son temps, n'y aurait-il pas aussi de très-curieuses objections à faire ? En ce sens, un ingénieux esthéticien, cherchant à définir dans un intéressant ouvrage les limites de la musique et de la poésie, se demandait dernièrement en quoi, par exemple, un Sébastien Bach pouvait représenter le siècle de Louis XV et de Voltaire et quels rapports ont pu exister entre la société qu'a peinte Hogarth et l'œuvre d'un Haendel ? Or, ceci mérite éclaircissement, et, tout en admettant que la musique se soit maintefois trouvée en parfait désaccord avec l'esprit du temps, il suffit d'étudier un seul instant la cause de ce désaccord pour demeurer convaincu que s'il a dû en effet exister dans le passé, il ne saurait avoir désormais de raison d'être ni dans le présent ni dans l'avenir. La musique n'est point, comme la poésie, un art dont le secret se révèle à nous dès le berceau; elle a au contraire, de même que l'architecture, la statuaire et la peinture, un côté technique qui veut être étudié avec effort, laborieusement approfondi. On sait quel merveilleux héritage l'ancien monde en s'écroulant livra aux temps nouveaux, et tout ce qu'à un jour donné eurent à recueillir de ces immortels débris l'architec-

ture, la statuaire et la peinture. Or il n'en fut pas de même pour la musique, art d'origine, toute moderne et qui, n'empruntant rien aux Grecs, rien aux Romains, dut accomplir dans le présent les diverses périodes de développement et de transformation que les autres arts avaient traversées dans le passé. Née seulement d'hier, il lui fallut, avant de marcher l'égale de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, et d'emboîter en quelque sorte le pas du siècle, il lui fallut grandir, gagner des forces, faire ses années d'apprentissage et ce n'était guère que vers notre époque qu'elle devait, à vrai dire, atteindre à la maturité. Aussi voyons-nous se précipiter les phases de son développement à mesure que l'on approche de cette bienheureuse période qui va la mettre enfin en pleine possession d'elle même.

Ou je me serai mal expliqué ou chacun comprendra maintenant le désaccord qui vers 1755 devait exister entre l'esprit des temps et le génie d'un Sébastien Bach : il n'y avait là qu'une question de forme, qu'une question purement *spécifique*, comme on dirait en Allemagne; la musique, n'ayant pas eu un développement analogue à celui des autres arts, vivait absorbée dans les difficultés de sa syntaxe, dans un algèbre de problèmes harmoniques dont la solution lui devait suffire jusqu'au jour où, les diffi-

cultés techniques étant surmontées, l'artiste n'eut plus à dépenser le meilleur de sa vie et de son imagination à se rendre maître de la forme, qu'il considéra désormais non plus comme le but suprême mais comme le simple moyen d'exprimer son idée. A la période architecturale dont Sébastien Bach serait le Vitruve, succéda la période de l'âme si délicieusement personnifiée dans Mozart; puis avec Beethoven s'ouvre la grande, l'infinie période de l'esprit humain.

Mozart a la mélodie sur les lèvres; de plus divinement doué, vous n'en citerez pas, pour la suavité, le naïf, le doux sans-gêne, le charme singulier; les Viennois ne trouvent à comparer à son inspiration que les *lieds* populaires, ces trésors non pas de la sagesse des nations, mais de quelque chose de mieux que la sagesse, de leur foi en Dieu, en la nature, de leurs instincts poétiques, de leurs mystérieuses aspirations. A ce compte, tout lui est révélation, et c'est avec raison qu'on a pu dire qu'il chantait comme chante l'oiseau du printemps. Dans sa joie comme dans sa douleur, quelle exquise amabilité, quelle honnête persuasion, mais combien tout ici est à la surface! vous diriez ce gracieux enfant qui pleure d'une joue et rit de l'autre. De ces larmes ou de cette gaieté demandez-lui la cause? il l'ignore! Quelles jolies choses que ses quatuors et ses sonates! Et ses symphonies

donc! Savez-vous rien de mieux conduit, de plus disert, de plus galant en fait de beau langage musical? Mais comment assister aujourd'hui à l'exécution de certaines œuvres instrumentales de Mozart sans regretter l'absence de *pensée* qui se trahit au bout de quelques minutes dans cet élégant et spirituel commérage des violons, des altos et des basses? Soyons franc, et tâchons une bonne fois de voir les choses comme elles sont; parlons des maîtres sans irrévérence, mais aussi sans hypocrite et vaine idolâtrie. Du jour où Beethoven a importé dans la musique cet élément de vie et de fermentation qu'on appelle l'esprit du siècle, l'art a dû nécessairement suivre une voie nouvelle. A ne les envisager qu'au seul point de vue de l'idée musicale et du génie de l'instrumentation, la symphonie en *ut mineur*, la symphonie *héroïque*, la sonate en *ut dièze mineur*, et tant d'autres immortels chefs-d'œuvre qu'il devient inutile de citer, rempliraient déjà toutes les conditions du beau; mais le beau qui naguère suffisait à Haydn, à Mozart, ne suffit plus à Beethoven ; sa symphonie est un poëme, un drame, une épopée; et Shakspeare dans *Hamlet*, Goethe dans *Faust* et *Werther*, Chateaubriand dans *René*, n'ont pas plus puissamment rendu les troubles, la mélancolie, les désespoirs et les aspirations de l'homme moderne. L'œuvre qui pour les autres fut

un travail d'artiste et de musicien, devient pour Beethoven un acte de délivrance; il y met toutes les tendresses, toutes les rêveries, tous les sanglots de sa grande âme; il y met jusqu'au fruit de ses lectures, et comme ce statuaire fondant son argenterie et ses joyaux pour remplir le moule du Persée : littérature, histoire, philosophie, tout lui est bon pour agrandir, ennoblir, régénérer la forme musicale[1].

Voilà ce que j'appelle un révélateur. De Mozart à Beethoven, la distance franchie est immense ; l'un appartient encore au vieux monde, l'autre a le souffle et le verbe des temps nouveaux ; l'un me représente Pérugin, l'autre Michel-Ange, le Michel-Ange de la chapelle Sixtine écrasé sous l'énorme poids des compassions humaines, le Titan sublime et douloureux si magnifiquement entrevu par M. Michelet dans quelques pages inspirées et presques sibyllines de son livre sur la *Renaissance*. Ce qui juge les œuvres de cette sorte, c'est la règle qu'on applique en les mesurant. Essayez donc de juger cela avec les simples notions du beau ordinaire; du dessin et de la couleur, de l'invention mélodique et de la science instrumen-

[1] Voir pour cet élément historique les *Ruines d'Athènes*, les *intermèdes* d'*Egmont* l'ouverture de *Coriolan*, et pour le côté purement spéculatif, *métaphysique*, les sonates de la seconde et troisième période.

tale, à peine si l'on s'en occupe, tant la grandeur et la puissance vous absorbent de l'esprit qui vient à vous et que portent ces courants électriques de l'art, comme jadis les flots de la mer portaient l'esprit de Dieu! Pour nous en tenir à la musique, là même est le point par où cet art touche à ce qu'il y a de plus élevé, cet art que tant de gens s'obstinent encore à ne vouloir considérer que comme un délassement frivole et dont Beethoven a pu dire qu'il le révérait comme une chose sacrée, et le plaçait *au-dessus de toutes les philosophies.* Ce qui n'empêcha pas, un moment, les rieurs de s'égayer fort de cette prétention qu'affectait la musique moderne de traiter des sujets en dehors de sa compétence. « Histoire! philosophie! politique! religion! Qu'est-ce là? s'écriait-on de toutes parts; mais y pensez-vous, ma mie? ce ne sont point là vos affaires! Allons, plus de folies! retournons bien vite à notre clavecin! » C'était, en vérité, s'y prendre habilement pour nier le progrès, que de s'attaquer à un art né d'hier, ressortissant du pur domaine de l'intelligence et jouissant en outre du singulier privilége de voir ses moyens d'exécution s'accroître et se multiplier de jour en jour, d'un art, enfin, dont l'émancipation ne date que de Beethoven.

Mais il paraît qu'il en doit être ainsi de toutes les causes, politiques, sociales, littéraires ou musicales;

a plupart ont leurs émigrés, lesquels vous soutiendront au besoin que les chemins de fer n'ont été inventés que pour remonter le cours des siècles.

II

M. Meyerbeer. — La musique du présent et la musique de l'avenir. L'auteur des *Huguenots* contemporain de Ranke et de Michelet.

Un homme qui, Dieu merci, est bien de son temps, qui marche avec lui et au besoin le devance, c'est M. Meyerbeer; suivez jusque dans ses moindres variations cette grande intelligence, et vous verrez comme tout y procède d'une façon complexe, Leibnitz dirait sphérique; comme en elle le développement musical ne s'isole jamais des autres facultés pensantes. « Je suis homme, disait Térence, et rien d'humain ne doit me rester étranger. » Il semble qu'à cet exemple M. Meyerbeer se soit dit : « Je suis musicien, et rien de ce que les poëtes et les historiens ont écrit, de ce que les philosophes ont pensé, ne saurait être ignoré de moi. » Comme Beethoven avait fait pour la symphonie, il a fait, lui, pour l'opéra moderne, qu'il a

élevé non plus seulement au niveau de la musique de son temps, mais au niveau de la pensée humaine au dix-neuvième siècle. J'ignore naturellement ce que sera la musique de l'avenir, mais, grâce à la partition des *Huguenots*, je sais, à n'en pas douter, ce que devait être la musique du présent. Le spectateur se sent là tout de suite dans une atmosphère intelligente, et le beau musical proprement dit ne se fait point acheter par lui au prix du plus incolore et du plus inepte remplissage. Là tout se tient, et le principe fondamental du drame chanté une fois admis, vous êtes sûr que rien ne viendra heurter votre impression. « On objecte, écrivait la Harpe à propos de l'*Alceste* de Gluck, dans la grande querelle musicale de 1777, qu'il n'est pas naturel de chanter un air de cette nature dans une situation passionnée, que c'est un moyen d'arrêter la scène et de nuire à l'effet; je trouve ces objections absolument illusoires. D'abord, dès qu'on admet le chant, il faut l'admettre le plus beau possible, et il n'est pas plus naturel de chanter mal que de chanter bien. Tous les arts sont fondés sur des conventions, sur des données. Je n'ignore pas qu'Alceste ne ferait pas ses adieux à Admète en chantant un air; mais, comme Alceste est sur le théâtre pour chanter, si je retrouve ses douleurs et son amour dans un air bien mélodieux, je jouirai de son chant en m'intéressant à

son infortune[1]. » — Et c'est justement ce qui arrive avec tous les personnages de M. Meyerbeer. Vous jouissez de leur chant; ils vous *intéressent* à leur infortune. Il y aurait, on l'avouera, quelque naïveté à vouloir démontrer aujourd'hui que, au seul point de vue exclusivement musical, la partition des *Huguenots* est un chef-d'œuvre; mais ce que nous tenons à constater, c'est qu'un élément nouveau, un principe de vie et d'originalité circule à travers ce noble ensemble, et qu'indépendamment de la beauté musicale des airs et des duos qu'ils chantent, Valentine, Raoul, Saint-Bris, le comte de Nevers et Marcel sont des figures humaines, historiques. Or cet élément nouveau, ce principe de vie, où M. Meyerbeer les aurait-il puisés, sinon dans l'esprit de l'époque, dans ce sens intellectuel si prompt à percevoir, si habile à s'assimiler les choses en apparence les plus étrangères à la compétence musicale, et qui trahit chez cet illustre maître le contemporain de Ranke et de Michelet. L'idée d'abord, puis la musique; ainsi procède, ainsi n'a jamais cessé de procéder M. Meyerbeer.

Combien aujourd'hui encore font autrement et passent leur vie à chercher des motifs qu'ils piquent comme des papillons sur une carte, en attendant que

[1] Laharpe *journal de politique et de littérature*. 5 oct. 1777.

l'occasion s'offre à eux de les utiliser. M. Meyerbeer n'appartient point à la catégorie des collectionneurs de cette espèce. Le penseur chez lui ne désarme guère; s'il compose, c'est presque toujours que l'esprit du temps le sollicite. Et qu'on ne croie pas que j'attache à ces mots l'ombre d'une allusion à quoi que ce soit qui ressemble à ces immodérés appétits du succès qui font trop souvent d'un homme de génie l'esclave des caprices du public. M. Meyerbeer possède dans son art ce flair merveilleux qui distingue les grands politiques, et dont sir Robert Peel donnait un si remarquable exemple lorsque, par un coup de magistrale initiative, il arrachait à ses rivaux l'honneur de mettre la main aux réformes devenues nécessaires.

Qu'on se représente les diverses époques où furent composées les partitions de *Robert le Diable*, des *Huguenots* et du *Prophète*, et l'on aura la preuve irrécusable de ce que j'avance. Tendances du moment, controverses historiques, débats littéraires et philosophiques, luttes sociales, il y a de tout cela dans ces chefs-d'œuvre, édifiés par le génie d'un grand musicien, et que l'esprit du temps a cimentés; et, pour invoquer le plus récent témoignage, qu'est-ce que le *Pardon de Ploërmel*, sinon un résumé symphonique de tout ce que les archéologues, les auteurs de lé-

gendes et les poëtes nous ont appris depuis vingt ans sur la Bretagne. A première vue existait-il au monde quelque chose d'aussi usé au théâtre qu'un pareil sujet? Mais M. Meyerbeer n'agit point d'habitude comme ces historiens qui composent leurs ouvrages d'après des livres imprimés. Les types de convention l'attirent médiocrement, et si la Bretagne le préoccupe, ce n'est point, grâce à Dieu, à la littérature pittoresque qu'il ira demander son inspiration; d'autres sources plus pures le tenteront, et vous aurez, à un jour donné, dans le *Pardon de Ploërmel*, comme le bouquet musical de tous les poëmes de Brizeux, de toutes les visions légendaires d'Émile Souvestre. — Ici je m'arrête, et, quitte à reprendre plus tard ces réflexions, je cède au vif désir d'étudier l'homme dans l'artiste. L'histoire de M. Meyerbeer n'est guère que l'histoire du développement de son intelligence; mais, si les épisodes romanesques y tiennent peu de place, on trouvera dans cette vie plus d'un enseignement; d'ailleurs l'œuvre est assez grande pour mériter qu'on s'intéresse aux moindres incidents qui l'ont précédée ou accompagnée, et je suis de ceux qui pensent qu'on ne perd jamais son temps dans le commerce des mortels privilégiés qui sont nés en *ayant quelque chose à dire*.

III

L'école de l'abbé Vogler. — Meyerbeer et Weber. — Voyage à Venise. — Haendel, Gluck et Mozart, compositeurs italiens. — L'auteur du *Freyschütz* et ses colères d'Allemand.— Période italienne : le *Crociato*. — Premier séjour à Paris. — Fin de la période de jeunesse : *Robert le Diable*. — L'IDÉE et les IDÉES.

Giacomo Meyerbeer naquit à Berlin, en 1794, d'une famille riche, et à laquelle les illustrations ne devaient point manquer. De ses deux frères, l'un, Guillaume, se rendit plus tard célèbre par ses travaux et ses découvertes astronomiques, et l'autre fut cet aimable, poétique et si regrettable Michel Beer, l'auteur du *Paria* et de *Struensée*, âme rêveuse et sympathique, esprit plein de savoir, de charme et de distinction, à qui le temps seul a manqué pour se placer au premier rang. Chez le jeune Giacomo, la vocation éclata dès l'enfance; il avait à peine neuf ans que déjà il se faisait entendre en public, et que Charles-

Marie de Weber pressentait en lui le plus grand pianiste de l'Allemagne. « L'art ouvre devant vous son magnifique avenir; venez chez moi, à Darmstadt, vous y serez reçu comme un enfant de la maison, et pourrez étancher aux sources mêmes cette soif de connaissances musicales qui vous dévore. » Ainsi lui écrivait l'abbé Vogler, l'organiste et le théoricien par excellence de cette période, le digne maître dont l'enseignement, après avoir formé tant d'élèves célèbres, les Winter, les Ritter, les Knecht, devait un jour donner au monde les auteurs du *Freyschütz* et des *Huguenots*. A cette école du bon abbé Vogler, Giacomo Meyerbeer et Charles-Marie-de Weber, suivant les mêmes cours, mangeant à la même table, couchant dans le même dortoir, ne tardèrent pas à se lier d'amitié. La vie qu'on menait là était des plus actives et pour l'esprit et pour le corps. C'était entre le professeur et les élèves un assaut continuel d'exercices de tout genre, un incessant défi qu'on se portait du matin au soir. Après la messe, que servait Weber, en qualité de catholique, avait lieu la classe de contre-point, puis on se partageait un thème que chacun travaillait à sa manière; et le soir l'abbé Vogler passait en revue les divers travaux dans une sorte de conférence où l'élève développait ses intentions devant le maître, qui les discutait familièrement. On

composa de la sorte, en se distribuant la besogne, tout un opéra en un acte intitulé le *Procès*, dont l'abbé Vogler avait reçu la commande du duc de Nassau, et qui ne fut jamais représenté.

Cependant, vers la fin de ses études, et comme pour donner à l'excellent maître une occasion de s'enorgueillir dans son disciple, Meyerbeer écrivit un oratorio : *Dieu et la Nature*. Excusez du peu! lequel oratorio se produisit à Berlin non sans quelque succès. Le grand-duc de Hesse, souverain fort expert en matière musicale, voulut prendre lecture de la partition; et il la trouva tellement de son goût, qu'il conféra sur-le-champ à ce musicien de dix-neuf ans le titre de maître de chapelle à sa cour.

A la suite de ce brillant exploit dont l'honneur avait rejailli naturellement sur son école, l'abbé Vogler quittait Darmstadt pour s'en aller, en compagnie de ses chers élèves, parcourir les principales villes de l'Allemagne, s'arrêtant çà et là lorsqu'un sujet d'études se présentait, et ne perdant pas une occasion d'instruire son monde en dissertant *de omni re scibili*, selon les sages principes qui faisaient le fonds de la doctrine de cet aimable et doux péripatéticien. Ce voyage devait être en quelque sorte le couronnement des classes; et quand les joyeux compagnons-musiciens eurent accompli leur tour d'Allemagne, le brave

et digne prêtre leur donna sa bénédiction, à laquelle il joignit pour Meyerbeer le diplôme de maestro. Une œuvre dramatique, affectant le style de l'oratorio : la *Fille de Jephté*, fut le premier produit de cette liberté à laquelle il venait d'être rendu ; produit du reste assez incomplet, s'il faut en croire les chroniques du temps, tout hérissé, et qui, en dépit des *magnifiques* choses que Weber prétendait y voir, n'obtint du public de Munich que l'accueil le plus médiocre. De ce pas notre jeune artiste se rendit à Vienne, où l'attendaient de vrais triomphes, les triomphes du virtuose et de l'improvisateur. On sait ce qu'était pour la musique la capitale de l'Autriche à cette époque : les autorités de toute espèce, compositeurs, exécutants, critiques, s'y multipliaient. Hummel, le grand Hummel y brillait dans l'éclat de sa gloire, et ce fut avec ce représentant illustre des principes de l'école viennoise que le jeune élève de l'abbé Vogler osa lier partie, se fiant à sa jeunesse, à son génie et à cet art de Clementi dont la nouveauté allait prévaloir. Vaincre Hummel, Meyerbeer n'y pensait pas : c'était assez pour sa renommée qu'il se posât comme son rival, et tel fut l'entraînement de la mode, qu'à ce jeu il faillit succomber. On ne se figure pas en effet quelle dépense ces improvisations sont pour le cerveau d'un musicien et que d'idées précieuses s'en vont en pure

perte par ce jet continu pour la plus grande joie d'un dilettantisme partout curieux de voir jouer les grandes eaux. Meyerbeer avisant que c'était faire un métier de dupe que de tirer son imagination en pareils feux d'artifice, eut le bon goût de s'arrêter à temps, et se remit à composer de plus belle une partition d'*Abimelech*, dont ses récents lauriers de pianiste lui avaient valu le *libretto*.

Cet *Abimelech*, écrit à Vienne dans le style de l'ancien opéra allemand, semblait une gageure contre l'esprit nouveau qui venait d'Italie, et n'eut point meilleur sort que la *Fille de Jephté*. Ces deux échecs, arrivant coup sur coup, étaient de nature à compromettre l'avenir d'un artiste, et le découragement s'en fût mêlé sans l'intervention de Salieri, qui, tout en relevant le moral abattu du jeune maître, lui conseilla vertement de s'en aller bien vite faire un tour en Italie, et de séjourner en cet heureux pays où les citronniers fleurissent, jusqu'à ce qu'il y eût appris comment on écrit pour les voix. Meyerbeer profita de la leçon; il vint à Venise, entendit le *Tancrède* de Rossini, et se convertit à la musique italienne, qu'il n'avait, à vrai dire, connue encore que par les ouvrages de Nicolini, de Farinelli et de Pavesi, qu'on représentait alors à Munich et à Vienne, et dont le style banal, routinier et plat n'avait point en effet de quoi séduire une in-

telligence formée à l'école de l'harmonie allemande et nourrie de la moelle des lions.

Cette conversion, après quelques mois d'études nouvelles, donna pour résultat *Romilda e Costanza*, ouvrage représenté sur le théâtre de Padoue en 1818, et dans lequel une mélodie élégante se mariait à un orchestre d'une harmonie plus riche et plus travaillée; puis vint l'année suivante : la *Sèmiramide riconosciuta*, écrite pour madame Caroline Bassi, une tragédienne lyrique de ce temps, dont on se serait souvenu davantage sans la Pasta, puis enfin, à Venise en 1820, *Emma di Resburgo*, un succès d'enthousiasme qui, avec l'*Eduardo e Christina* de Rossini, exécuté vers la même époque, entraîna tout sur son passage. Meyerbeer tenait la fortune, son nom déjà populaire éveillait mille sympathies. Aux louanges cependant allaient bientôt se mêler les critiques, et les plus rudes allaient lui venir de sa propre patrie, de cette Allemagne où la traduction d'*Emma di Resburgo* avait apporté la nouvelle de son apostasie. Comme si en modifiant son style, en abondant davantage vis-à-vis d'un public italien, dans les qualités qui constituent le vrai charme de la musique italienne, le jeune maître avait fait autre chose que ce que firent avant lui Haendel, Hesse, Gluck et Mozart, qui, eux aussi, jugèrent expédient de composer en Italie des opéras

italiens, et de s'approprier certains dons naturels à ce beau pays de la mélodie et du chant. Weber, qui ne goûta jamais la musique italienne, à qui même cette musique fut toujours profondément antipathique, Weber publia, à ce propos, dans la *Gazette de Dresde*, contre son ancien camarade, un article plein de colère et de sainte conviction.

L'auteur du *Freyschütz* et d'*Oberon* avait dans l'âme de ces emportements passionnés. On sait quelle guerre implacable il mena en Allemagne contre Rossini, et de quelles féroces diatribes il poursuivit longtemps le triomphateur. A Meyerbeer, non plus, il ne ménagea pas les apostrophes; il le fâchait surtout de voir son condisciple, son ami, tourner le dos à l'école allemande, dont il comptait bien, lui, défendre les grands principes jusqu'à la mort. En attendant, Meyerbeer s'emparait en vainqueur de toutes les scènes d'Italie; à *Marguerite d'Anjou*, représentée à la *Scala* en 1822, et qui de Milan s'en allait bravement faire son tour d'Europe, succéda bientôt l'*Esule di Granata* pour Lablache et la Pisaroni. Puis après un opéra d'*Almansor*, dont il y a peu de chose à dire, et comme couronnement suprême de cette illustre période de jeunesse : le *Crociato*, un chef-d'œuvre que d'autres chefs-d'œuvre devaient suivre, et qui fut représenté, non point à Trieste comme l'é-

crivait Weber à son frère Godefroid[1], mais à Venise, le 26 décembre 1825, par Veluti, Crivelli, Bianchi et madame Méric-Lalande.

Jusqu'ici, on peut le dire, Meyerbeer n'était point parvenu à la pleine et entière possession de lui-même, son génie, en quête de sa propre individualité, n'avait su encore comment s'y prendre pour se débrouiller au milieu de tant d'éléments étrangers qui l'encombraient de toutes parts. A ce compte, la partition du *Crociato* est une date, et l'œil exercé voit déjà, bien que indécise et tremblotante, poindre dans ce chef-d'œuvre la clarté du feu créateur. Quiconque étudiera le *Crociato* avec intelligence sera frappé du caractère magistral qui s'y révèle. Plus d'hésitations, de tâtonnements, l'auteur sait maintenant ce qu'il veut, où il va, et dans cette mélodie italienne, se rapprochant de plus en plus du grand style allemand, dans cette fusion systématique des deux styles, vous pressentez de

[1] « Vendredi dernier j'ai eu une grande joie, Meyerbeer est venu « passer toute une journée avec moi, les oreilles ont dû te tinter. « Ç'a été vraiment une journée de bonheur, un souvenir des heureux « temps que nous vécûmes ensemble à Manheim. Nous ne nous « sommes séparés que fort tard dans la nuit. Meyerbeer se rend à « Trieste pour y monter son *Crociato*; il doit revenir dans un an à « Berlin pour y écrire cette fois un véritable opéra allemand. Fasse « le ciel qu'il tienne sa promesse! Quant à moi je lui ai parlé en « conscience. » On voit par ces lignes que l'amitié qui unissait les deux anciens élèves de l'abbé Vogler n'avait du moins pas souffert des dissidences de doctrine.

loin ce qui sera un jour le secret du génie de l'auteur de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, et du *Prophète.* Quoi de plus grandiose au point de vue dramatique, de plus beau que l'introduction !

Sans aucun doute les trois actes ne sont pas tout entiers écrits de ce style ; mais laissez ce vigoureux esprit se développer librement, laissez agir sur lui l'influence française, et vous verrez ce qu'il en adviendra. L'influence française, en effet, personne n'y échappe ; sans elle vous eussiez vu Rossini s'arrêter à la *Sémiramide*, et Meyerbeer au *Crociato;* sans elle point de *Guillaume Tell*, ni de *Robert le Diable*, ni de *Huguenots ;* et dire avec cela que nous sommes la nation la plus antimusicale. Oui, certes ; mais les idées que la France remue incessamment, ces germes de fécondation universelle, littérature, histoire, philosophie, qui flottent disséminés dans sa vivifiante atmosphère, agissent à leur manière sur l'âme pleine de résonnances de ces bardes sacrés que l'Italie et l'Allemagne nous envoient, et c'est ce qui fait que notre glorieuse patrie se peut vanter d'avoir inspiré en musique les plus fameux chefs-d'œuvre ; tout en continuant à revendiquer l'immense honneur d'avoir créé le vaudeville. J'ai connu jadis à l'étranger un ministre passé maître dans l'art de la représentation, et qui prétendait que, dans toute maison bien tenue,

il fallait avoir pour maître d'hôtel un Allemand, des Anglais pour valets de pied, un Français pour cuisinier, un Italien pour confiseur, et des Slaves pour gens d'écurie. Je crois, révérence parler, qu'on en pourrait dire autant pour nos musiciens : tirons-les d'Allemagne ou d'Italie, mais qu'ils viennent composer en France.

Meyerbeer vint donc à Paris, où l'appelait une pressante invitation du vicomte Sosthènes de Larochefoucauld, alors ministre de la maison du roi. A peine installé rue Vivienne, à l'hôtel de Bristol, il se mit en rapport avec tout ce que la société contemporaine avait d'illustre et de distingué. Son esprit, ses talents, sa jeunesse, cette brillante réputation, qui l'avait précédé, et disons aussi son air de bienveillance et de modestie, ses manières d'homme du monde, et jusqu'à cette grande fortune, dont il usa toujours si galamment, firent de lui le héros du moment. Ce fut donc sous les plus favorables auspices que le *Crociato* se produisit avec Donzelli, mesdames Pasta et Mombelli pour interprètes. A cette époque, Rossini menait sa fête ; on sait avec quelles fanfares et quels hourras. Et cependant, même entre la *Gazza* et la *Semiramide*, le *Crociato* réussit à rassembler les éléments d'un magnifique triomphe. C'est qu'il y avait

alors de l'enthousiasme pour tous les chefs-d'œuvre, des lauriers pour toutes les gloires.

Avec le *Crociato*, Meyerbeer va clore sa période de jeunesse; puis nous le verrons se recueillir un moment avant de préluder à ses nouvelles destinées. Ici, en effet, s'ouvre un temps d'arrêt dans la carrière du grand artiste. Marié en 1827, aux premières joies du ménage succèdent de rudes épreuves, et ce n'est qu'au sortir d'un long et douloureux accablement, où l'a plongé la perte de deux enfants, qu'il se décide à se remettre à l'œuvre. Nous touchons à *Robert le Diable*, terminé vers le commencement de juillet 1830, et livré à l'administration, qui déjà s'occupait de la mise en scène de l'ouvrage lorsque la révolution éclata. Une dynastie de neuf siècles qui croule entraîne bien des débris dans sa chute, et, du haut jusqu'en bas, tout le monde se ressent de la secousse; les ministres comme les sous-préfets, les ambassadeurs comme les gardes champêtres, les commissaires de police comme les directeurs de l'Opéra. Ceci pour dire que, dans la pression du moment, M. Lubbert, administrateur actif et modeste, que personne aujourd'hui ne connaît, dut céder sa place au docteur Véron, qu'on connaît beaucoup mieux. Donc le nouveau directeur, si j'en crois ce qu'on raconte, ne professa point, il s'en faut, tout d'abord, à l'endroit de *Robert le Diable*, cette

sublime admiration que les trois ou quatre cents représentations du chef-d'œuvre semblent depuis lui avoir inculquée, et Meyerbeer eut à subir maint dégoût, mainte rebuffade. L'ouvrage cependant, après mille vicissitudes, vaillamment supportées par le maître que soutenait la conscience de son génie, l'ouvrage obtint le succès que vous savez, et il se trouve que, en montant comme à regret cette partition dont la gloire devait tout dépasser, le célèbre docteur avait fait de la prose sans le savoir, ce qui ne lui arrive guère dans ses livres.

Que dire aujourd'hui sur *Robert le Diable* qui ne paraisse oiseux et rebattu? « Partout où je vois de grands effets produits, écrivait Goethe, j'ai pour habitude de supposer de grandes causes. »

Et autre part :

« Ce qui s'est maintenu vingt ans dans la faveur et l'admiration du public ne saurait cependant ne point être quelque chose. »

Robert le Diable est de 1831 ; nous sommes en 1860, ce qui fait, si je calcule bien, une carrière de vingt-neuf ans déjà parcourue au milieu des applaudissements et des vivat; neuf ans de plus que n'en exigeait l'archi-maître de l'esthétique moderne; et quand vous aurez compté le temps qu'a déjà vécu le succès, mesurez l'espace des lieux qu'il a remplis.

Que sont même avec leurs dix mille francs de recette chacune, les trois ou quatre cents représentations données sur notre grande scène, près de l'unanime consécration décernée au chef-d'œuvre par le suffrage du monde entier? Dans quelle langue ne l'a-t-on pas traduit : allemande, anglaise, italienne, hollandaise, russe, polonaise, danoise? En Amérique comme en Angleterre, à la Nouvelle-Orléans comme à Londres, on a vu toute une saison la troupe française et la troupe italienne chanter *Robert le Diable* à tour de rôle. A Alger, à la Havane, au Mexique, et jusque sur la côte de Madagascar, jusque chez les sauvages, partout même curiosité, même attrait, même admiration [1].

[1] « Fussiez-vous au bout du monde, fussiez-vous dans une hutte d'Esquimaux que vous y trouveriez deux fléaux auxquels l'homme n'échappe pas : du tabac et des mauvaises langues. » Cet aphorisme d'un grand philosophe allemand qui ne fumait pas me revient toujours à la pensée à propos de M. Meyerbeer, car c'est sans aucun doute le musicien sur lequel on a le plus discouru pour le prôner avec enthousiasme ou le rabaisser avec furie, et cela non-seulement chez nous, mais en Allemagne, en Italie, et jusqu'en Amérique ; de plus vaste renommée, de gloire plus universellement répandue et de ce côté-ci de l'Océan, et au-delà je défie qu'on en trouve. Où ne s'est pas joué *Robert-le-diable?* Goethe, dans des vers charmants, a tiré quelque part vanité de ce que les Chinois eux-mêmes avaient reproduit sur leurs porcelaines les types de Charlotte et de Werther; est-il un succès de ce genre dont l'amour-propre de l'illustre maître n'ait eu à se réjouir? A écrire sur M. Meyerbeer, à le critiquer, à le louer, à le juger, il s'est plus dépensé d'encre et noirci de papier qu'il n'en a lui-même employé à composer toutes ses partitions. Et quels jugements contradictoires! quelles querelles incroyables ne lui a-t-on pas faites, jusqu'à

Sans entrer dans des détails d'analyse musicale qui ne sont pas du sujet tel que nous l'avons compris, essayons d'indiquer en deux mots le signe particulier qui caractérise ce chef-d'œuvre de *Robert le Diable.* Nous voulons parler de cet art ingénieux et profond d'associer la mélodie à l'orchestre, et de donner aux chants les plus aimables, les plus vrais, les mieux sentis, une instrumentation forte et puissante, neuve, accentuée sans surcharge aucune, et toujours naturelle au milieu des effets les plus imprévus. Gardons-nous aussi d'oublier ce grand souffle d'inspiration qui parcourt tout l'ouvrage; tantôt dramatique comme dans le premier et le quatrième acte; tantôt idéal, et romantique comme dans le troisième; tantôt, comme dans le cinquième, religieux et sacré. J'ai souvent ouï dire que Meyerbeer avait eu le très-rare avantage de rencontrer toujours d'excellents poëmes; mais pensait-on que cette bonne fortune c'est à lui-même, à son seul génie qu'il la doit? Meyerbeer suscite ses poëmes, il en commande le tracé, se réservant de redresser en temps et lieu les bévues de ses architectes, et de vivifier cette lettre

lui reprocher son ambition, cet immense désir de s'emparer de l'opinion et de régner sur elle, qui caractérise tous les grands esprits? Je voudrais bien voir ce qu'on a jamais fait de généreux et d'illustre sans ambition, et d'autre part ce que sans le secours du talent et du génie l'ambition la plus âpre a jamais produit.

morte. Il y a dans *Robert le Diable*, dans les *Huguenots*, dans le *Prophète*, des éléments de style, de poésie, d'histoire, de philosophie de l'art dont M. Scribe ne s'est à coup sûr jamais douté, lui cet aimable et badin voltigeur de Cythère qui, pour donner ample et libre carrière à l'imagination de son maestro, s'était avisé d'évoquer toute une théorie de nymphes au troisième acte de *Robert le Diable*, des nymphes portant des rameaux d'or, de vraies nymphes échappées des filets de Vulcain !

Meyerbeer trouva l'invention délicate en plein moyen âge, sourit légèrement, et, sans avoir l'air d'y toucher, proposa la scène des nonnes.

Ce mot de philosophie de l'art, que j'ai prononcé tout à l'heure, un bien gros mot en vérité, et dont il ne faut pas abuser, sied pourtant merveilleusement à caractériser le génie de Meyerbeer. Il y a chez lui de ces effets qu'un simple musicien, si grand qu'on se l'imagine, ne saurait produire. Prenez un Italien de belle et bonne race, et donnez-lui à mettre en musique le trio de *Robert le Diable*, qu'y verra-t-il ? fût-ce Mercadante ou Bellini, une situation dramatique, un morceau *à effet* pour tenor, soprano et basse, mais à ce magnifique résumé de toute une période de l'histoire, à cette figuration solennelle de l'homme entre l'Ange et l'Esprit du mal, reproduite sur tous les fron-

tons des cathédrales, croyez bien qu'il n'y songera pas une minute. La musique de Meyerbeer est l'œuvre d'un musicien de premier ordre et aussi d'un penseur, en même temps qu'il y a des idées, il y a l'IDÉE, et c'est pour cela que le trio de *Robert le Diable*, le quatrième acte des *Huguenots*, et le finale du *Prophète* resteront comme les plus splendides manifestations de l'art nécessairement complexe de notre époque.

Robert le Diable avait mis Meyerbeer en tel renom, qu'il s'agissait de s'assurer au plus vite son prochain ouvrage. Un traité lui fut donc proposé, par lequel l'illustre maître s'engageait à donner les *Huguenots*.

IV

L'heure privilégiée. — Les *Huguenots*. — L'académie royale de musique en 1836 — Adolphe Nourrit. — Mademoiselle Falcon. — Du caractère historique dans l'opéra. — Valentine, Raoul. — Nourrit et M. le duc d'Orléans. — Les généalogies intellectuelles : Hasse et Rossini, Gluck et Meyerbeer. — Le *Prophète*.

Il y a dans l'existence de tous les hommes supérieurs une heure privilégiée vers laquelle, même du sein des plus beaux triomphes, leurs souvenirs se reporteront toujours de préférence. Cette heure aimée et glorieuse entre toutes, qui fut pour Lamartine l'heure des *Harmonies* et de *Jocelyn*, a sonné pour Meyerbeer en 1836. Remarquez que je ne prétends point dire que l'artiste ait touché là le but suprême, qu'il ait atteint avec les *Huguenots* cette hauteur de laquelle on n'a plus qu'à descendre. Ce que je me plais à indiquer, c'est que la date de 1836 représente pour Meyerbeer cette heure incomparable où tout

succède à l'homme de génie, où les moindres circonstances concourent à l'envi à la réalisation de ses souhaits. L'inspiration des *Huguenots*, Meyerbeer l'a retrouvée dans le *Prophète*, il la retrouvera dans maints chefs-d'œuvre, et toujours avec des qualités nouvelles; car il appartient comme Goethe à cette race de génies puissants et progressifs qui se transforment et ne vieillissent point. Mais ce qu'il ne retrouvera plus, c'est cette jeunesse d'alors, ardente, passionnée, enthousiaste, éprise jusqu'à l'ivresse de poésie et de musique, centre merveilleux de résonnance et de vibrations; ce qu'il ne retrouvera plus, c'est Nourrit, mademoiselle Falcon, Levasseur, Habeneck, tout un monde d'artistes intelligents que *Robert le Diable* avait formé et qui, fortement imbu des doctrines nouvelles, abordait cette grande musique des *Huguenots* avec l'émotion de la foi. Certainement de très-célèbres chanteurs se sont depuis fait jour à l'Opéra, mais ce qui appartient en propre à cette période, c'est cet esprit d'ensemble, cet effort en commun qui constituent au théâtre les vraies troupes.

De cette compagnie héroïque Nourrit était l'âme. Nourrit, un chanteur et un lettré, un galant homme surtout, et qui, dans le saint zèle dont il brûlait pour son art, oublia si noblement ces soins de la fortune où presque tous se consument aujourd'hui. Je doute

que jamais aucun maître (et Meyerbeer moins que personne) ait rencontré sur cette terre d'imperfections, l'expression complète de l'idéal entrevu par lui, mais si l'auteur des *Huguenots* consentait à dire le fond de sa pensée, bien des raisons me portent à croire qu'il finirait par avouer que celui qui de tous approcha davantage de ce *certo estro che vi viene all' mente*, ce fut Nourrit. Le nom de Rossini évoque Garcia, Bellini vous fait songer à Rubini, et le souvenir du grand artiste dont je parle reste irrévocablement attaché aux créations de Meyerbeer.

A ce génie complexe, à cet infatigable remueur d'idées, un Italien de la classe des simples aurait, je crois, peu convenu. D'abord comprendre, puis chanter, ainsi le veut Meyerbeer ; et Nourrit ne se contentait pas de comprendre pour lui, il comprenait encore pour les autres. Les enfants riaient presque à cette époque de voir chez un chanteur tant de prosélytisme; hélas! où ce rire nous a-t-il conduits? Et qui avait raison de celui qui prenait au sérieux sa vocation ou de ceux qui s'égayaient de son enthousiasme? Quel que soit l'art ou le métier auquel on s'applique, croire, avoir foi en l'œuvre de son cerveau ou de ses mains, est en somme ici-bas la grande affaire : *Porro unum est necessarium* C'est le privilége des maîtres croyants, d'avoir des croyants pour interprètes; voyez plutôt Beethoven et le

Conservatoire : tels compositeurs, tels artistes; dans ce monde de la poésie où tout s'enchaîne, le scepticisme des uns a bientôt réagi sur les autres, et l'on arrive ainsi par degrés à ces époques de dégradation et d'ignominie où poëtes, musiciens et acteurs n'en veulent que pour ses sequins à ce bon public qu'ils bafouent, et dont chaque matin dans les journaux et chaque soir au théâtre, on irrite les plus vils instincts moyennant finance. — J'ai dit que Nourrit comprenait pour tout le monde; en effet, étudier son rôle, le composer, le créer, était pour lui la moindre des choses, il fallait encore qu'il s'occupât des mille détails de la mise en scène, vivant de la vie des autres personnages aussi bien que de la sienne propre, et ne s'épargnant ni travaux, ni pas, ni démarches pour motiver un geste, rendre une intention, rectifier un costume.

Avec quelle sollicitude il veillait sur mademoiselle Falcon, digne élève d'un pareil maître! quel zèle il mettait et quelle discrétion à la conseiller, à l'instruire, plein de tact et de mesure, et s'évertuant à ne laisser voir que l'ami dans le professeur. Mademoiselle Falcon brillait alors de tout l'éclat de la jeunesse et du succès. De voix de soprano plus étendue, plus limpide, plus admirablement belle et *genuine*, et en même temps plus capable d'effets grandioses, on n'en saurait

imaginer. C'était un métal incomparable, un timbre comme on n'en avait jamais entendu et comme il pourrait bien se faire qu'on n'en entendît plus, car la nature, pour me servir de l'expression d'un illustre poëte, « s'égale, mais ne se répète pas; » et avec cela la grâce et la distinction de la personne, des yeux *qui répandaient plus de lueurs qu'il n'y en a dans l'aube ou dans les étoiles d'un ciel d'Orient*, un front où rayonnait l'intelligence; l'apparition du génie dans la beauté. L'art moderne saluait en elle sa prêtresse inspirée, et tous de l'admirer et de battre des mains sur son passage, car il y avait à cette époque plus d'espérances autour de cette jeune tête qu'il n'y a de fleurs et de bourgeons aux branches d'arbre par une belle nuit de mai. Aussi quels engouements et quels triomphes! et dans les éloges dont on la comblait, dans cet enthousiasme des artistes et du public, quelle réserve délicate! quelle respectueuse émotion! comme si on eût craint, par de trop bruyants hommages rendus à la cantatrice, de profaner la pureté de la jeune fille! Les maîtres eux-mêmes se conformaient à ce sentiment qu'impose l'honnêteté, et Meyerbeer s'efforçait d'atténuer à son intention certains traits trop hardis du caractère de Valentine. On ne sait malheureusement plus assez quels ressorts inouïs la voix emprunte à certaines conditions spéciales, et que les

Vestales de l'art y sont les vraies reines. Là fut le secret de la toute-puissante influence exercée à diverses périodes par mademoiselle Falcon et par Jenny Lind.

Ainsi marchaient les répétitions, ainsi se délectait dans les prémices de son œuvre cet esprit éminent et convaincu, ce cœur studieux dont l'art fait battre chaque fibre. De jour en jour les beautés ressortaient davantage, et de cette gigantesque masse d'harmonie dont il avait fallu d'abord, non sans de rudes efforts, sonder la profondeur, se dégageaient, comme d'une toile de Rembrandt, des torrents de lumière. Les chœurs et l'orchestre, toujours indécis vers le début, et volontiers enclins à médire de ce qu'ils ignorent, remplissaient la ville du bruit de leur admiration. Quant aux chanteurs, c'était assez qu'ils sentissent d'avance ce que cette musique allait faire pour leur gloire pour s'y dévouer corps et âme, même en dehors de la simple question du beau.

Les *Huguenots* furent représentés au mois de mars 1836. Après s'être mu avec *Robert le Diable* dans les régions du fantastique, Meyerbeer touchait ici le domaine de l'histoire.

C'est surtout vers le milieu de l'ouvrage que le grand peintre se manifeste. Les trois premiers actes marchent lentement, la pièce va d'un train pénible et

embarrassé, et ce n'est que par la grâce infinie des détails que le musicien vous intéresse. Il faut voir avec quelle variété luxuriante les arabesques s'enroulent, avec quelle aimable mollesse, quelle flexible distinction les lignes mélodieuses s'allongent et se contournent : vrai kaléidoscope musical où, dans un contraste qui n'exclut point la symétrie, les formes et les couleurs se succèdent rapidement. Chacun de ces actes, pour la magie des arabesques, me représente un plafond d'Amboise ou de Fontainebleau. —On en veut à Meyerbeer de ses tâtonnements et de ses scrupules ; bien des gens lui font un crime des conditions qu'il impose lorsqu'il s'agit de l'exécution de sa musique. Et cependant quoi de plus légitime et de plus naturel, quand on réfléchit à la manière dont lui-même il travaille, à l'esprit de suite qu'il apporte dans les moindres détails de sa composition. L'auteur des *Huguenots* et du *Prophète* n'improvise pas ; tout ce qu'il fait a sa loi d'être, et, pour rendre dignement sa pensée, il faut beaucoup de voix, beaucoup de passion et infiniment d'intelligence, trois choses qui, en général, ne courent pas les rues. Ici tout se tient, et chaque personnage a son importance. Sans parler de Raoul, si brave et si ému, si poétique surtout, et dont la physionomie a frappé tout le monde, regardez au second plan et prenez le comte de Nevers,

n'est-ce point là une physionomie avenante et courtoise, et qui rappelle les plus élégants portraits de l'époque?

J'ai parlé des arabesques de cette merveilleuse architecture dans le goût de la Renaissance; mais que dire des effets du quatrième acte, de *cette bénédiction des poignards* qui, récemment à l'Opéra, dans un festival, fit pâlir toute musique à son voisinage, à ce point qu'on eût dit une explosion de l'Etna comparée à des feux d'artifice? Que dire du grand duo qui suit entre Valentine et Raoul, inspiration sublime où l'on ne sait qu'admirer davantage de l'expansivité mélodique ou de l'intensité dramatique, et qui vous force à penser à la fois à Mozart et à Shakspeare? Ce duo, auquel les illustres interprètes n'ont jamais manqué (de pareille musique, comme le soleil de Memnon, ferait chanter même le marbre), ce magnifique duo, où nous avons entendu depuis et la Grisi et Mario, et la Schroeder-Devrient et Tamberlick, et la Cruvelli et Duprez, trouva du premier coup son expression la plus haute dans Nourrit et mademoiselle Falcon. Et il est, en effet, assez naturel que de tels artistes, égaux, sinon supérieurs à tous autres, s'exerçant sous les yeux du maître dont ils reçurent, pour ainsi dire, la pensée immédiate, aient trouvé le sens définitif, le *nec plus ultra* de ce morceau, qui fut aussi leur œuvre, leur *création*. Nourrit, qui ne négligeait pas un détail de

ses rôles, ne perdait pas de vue cette scène, qu'il regardait comme le point culminant de l'édifice; il s'y préparait, s'y élevait par degrés, et, quand elle arrivait, l'abordait avec le calme énergique et l'autorité de la conviction.

Un soir, au moment où le duo commençait, sur les premières mesures : *Raoul, où courez-vous?* Nourrit fut tout à coup distrait par un bruit de fauteuils qu'on remue et de porte qui s'ouvre ; il tourna machinalement les yeux vers l'avant-scène de droite, et vit Monseigneur le duc d'Orléans qui se levait pour se retirer. Rien de plus simple, dira-t-on, et cependant ce départ si hâtif fut pour l'artiste un véritable crève-cœur, et peu s'en fallut que, piqué au vif dans son extrême susceptibilité, il ne perdît aussitôt contenance. L'Opéra était alors tout autre chose que ce que nous le voyons aujourd'hui, et pour la composition de la troupe, et pour l'aspect de la salle, où figurait la meilleure compagnie; aussi le prince royal aimait à s'y montrer, et très-souvent y venait en *prima sera*. Quelques jours après cet incident, on donnait encore les *Huguenots*, et Monseigneur le duc d'Orléans assistait au spectacle ; vers dix heures et demie, juste à la minute où Raoul sort de sa cachette, sur la ritournelle du fameux duo, même bruit de fauteuils dans la loge royale et même retraite précipitée. Pour

le coup, le malheureux Nourrit se croit tombé en pleine disgrâce, et dès le lendemain s'en va trouver le général de R..., aide de camp du prince, le suppliant de savoir en quoi il a pu démériter si fort de Son Altesse. Il va sans dire que M. le duc d'Orléans, quand on lui parla de cette histoire, commença par n'y rien comprendre; le prince avait deux fois de suite, et à la même heure, quitté le théâtre, ne songeant pas le moins du monde que son absence pût être remarquée, et de Nourrit moins encore que de tout autre. Mais cette simple coïncidence avait suffi pour décourager le généreux chanteur qui, dans la circonstance, montra quelque chose de la sensibilité du tendre Racine; sensibilité dont le duc d'Orléans, qui, s'il était parfois un dilettante peccable, avait l'âme d'un prince, fut d'ailleurs très-vivement touché, et à laquelle il voulut rendre hommage en venant, à la représentation suivante des *Huguenots*, s'installer dans sa loge pour n'en plus bouger jusqu'à la fin du cinquième acte.

De *Robert le Diable* (1831) aux *Huguenots* (1836) cinq ans s'étaient écoulés; il s'en passa treize entre les *Huguenots* et le *Prophète*, qui fut représenté à l'Opéra en avril 1849. Certaines périodes historiques se renouvellent nécessairement dans le monde des

arts, et d'un principe on revient à l'autre, mais en l'agrandissant et le perfectionnant toujours; et s'il est vrai que l'humanité s'avance en spirale, ce mot d'un philosophe illustre peut aussi s'appliquer à l'histoire de l'Opéra. Il arrive souvent que l'arrière-petit-neveu ressemble plus à son aïeul que le fils ne ressemble à son père. Tous les esprits curieux d'approfondir ces sortes de généalogies intellectuelles retrouveront dans Rossini la filiation de Hasse; et beaucoup penseront avec nous que si Gluck vivait aujourd'hui il s'appellerait Meyerbeer. Notre temps ne se doute guère de ce que c'était que Hasse; c'est tout au plus s'il se souvient encore de Rossini; car, je le répète, du style simple, l'heure actuelle n'en fait cas, et nous prétendons qu'un musicien, au lieu de se contenter de parler à nos sens, s'applique à remuer des idées.

Or, plus que personne, Meyerbeer appartient à son époque, et dans cette communauté même de sentiments et d'idées avec elle est le secret de l'immense influence qu'il exerce. *Robert le Diable*, l'opéra romantique par excellence, parut au plus beau de l'épanouissement romantique; les *Huguenots*, si l'on s'en souvient, arrivèrent au moment où les polémiques religieuses allaient renaître; et ce fut au lendemain des journées de Février, au milieu de la tourmente

révolutionnaire, qu'on vit se lever le *Prophète* avec ses bandes d'anabaptistes prêchant le communisme aux populations égarées, et venant offrir au présent, bouleversé de fond en comble, le sombre et prophétique tableau des révolutions sociales du seizième siècle.

Γνῶτι σεαυτὸν, disait Socrate; Meyerbeer est un esprit trop sensé, trop réfléchi, trop éminemment philosophique et critique pour ne pas avoir mis le précepte en pratique. Aussi va-t-il se perfectionnant de ce côté dans chacun de ses ouvrages, à ce point qu'avec le *Prophète* il semble avoir atteint à l'absolue connaissance de lui-même. S'il lui est arrivé jadis, aux temps du *Crociato* et même de *Robert le Diable*, de coqueter avec la mélodie italienne, il sait désormais que ces vanités-là ne sont point son affaire, et qu'à ce jeu banal de l'inspiration courante et du style facile un maître de son génie et de son autorité courrait risque d'être battu par le premier improvisateur venu de Bergame ou de Padoue; mais en revanche il sait aussi quels coups il peut frapper et de quelles créations, de quels effets il est capable, soit qu'il s'attache au symbolisme de l'histoire, comme dans le *Prophète*, soit que, comme dans le *Camp de Silésie*, il n'en veuille qu'à ses réalités.

V

Incendie de l'ancien Opéra de Berlin. — La nouvelle salle. — Une représentation de gala. — La société berlinoise et Jenny Lind. — La comtesse de Westmoreland. — Le *Camp de Silésie* et le *Wallenstein* de Schiller.

C'est encore sous l'influence d'une idée, c'est en présence des appels adressés au vieil esprit de la Prusse par le roi Frédéric-Guillaume IV que le *Camp de Silésie* fut écrit. Cette œuvre, toute frémissante d'enthousiasme national, inaugura dignement la nouvelle salle de l'Opéra, laquelle s'était élevée comme par magie des ruines de l'ancien théâtre construit par le grand Frédéric, et devenu en une nuit la proie de l'incendie. Ce temple des Muses se dressait calme et superbe depuis tantôt un siècle, comme un palladium de l'art vis-à-vis de l'arsenal, ce palladium de la monarchie, de sorte que des deux hauteurs, Apollon

et son frère Mars pouvaient se contempler sans cesse, et que les chastes Muses ne perdaient pas de vue un seul instant l'austère Bellone. Ainsi l'avait voulu Frédéric, la guerre l'ayant fait grand; il fallut que partout dans sa capitale, la gloire militaire occupât le premier rang. Je m'explique ainsi pourquoi la statue équestre du roi figure sur cette place, terrain d'ailleurs fort incommode à tous les autres points de vue, et d'où l'œil, quoi qu'il fasse, ne peut saisir l'ensemble de l'œuvre de Rauch, conçue, — cavalier, cheval et piédestal, — dans des proportions tellement colossales, qu'elle n'aurait pas trop du vaste espace du Champ de Mars pour se développer librement. Sur cette place s'élève isolée la salle de l'Opéra, ayant par derrière l'église catholique de Sainte-Hedwige; à sa droite, le *Petit Palais* où Frédéric-Guillaume III finit ses jours, et qu'on prendrait pour l'agréable résidence d'un particulier; plus loin, et de ce côté-ci du fleuve, le château royal; à gauche, la bibliothèque, les Tilleuls et le palais du prince de Prusse; et en face le nouveau corps de garde, l'Université, et l'Arsenal. L'ancienne salle du grand Opéra, à l'intérieur enfumée et sombre, avait néanmoins quelque chose d'imposant. Soit qu'on s'imaginât voir revivre dans ces vastes espaces les personnages du temps passé, soit qu'involontairement on rattachât à ces murailles les

traditions d'une période illustre pour les arts, l'ancien théâtre inspirait aux Berlinois un sentiment tout particulier : c'était l'*ancien Opéra*, c'est-à-dire un objet de vénération, presque de piété. Or il advint qu'un soir le noble et respectable monument brûla. Par un coup de la Providence, la représentation avait cessé depuis longtemps, et, par bonheur aussi, aucun vent ne soufflait, de sorte qu'on put forcer la flamme à se consumer dans son cratère et qu'il n'y eut en somme qu'un vieil édifice de moins dans Berlin. On prétend même qu'il y eut nombre de bourgeois qui ne virent dans ce désastre public que l'occasion d'avoir une salle d'Opéra toute neuve et naturellement beaucoup plus belle. Cette salle s'acheva comme par enchantement et d'autant plus vite que les anciens murs purent resservir. Pour le matériel, les fabriques royales firent des prodiges; seulement, à la place du marbre, du bronze et des tapisseries des Gobelins, solides éléments des constructions et du luxe d'autrefois, on vit figurer le carton-pierre, le zinc et les tentures de damas et de velours. N'importe pour les yeux, l'impression devait être égale, sinon supérieure; l'éclairage au gaz, cette lumière à la blancheur de craie, succédant aux paisibles et modestes lueurs des bougies, allait séduire tout le monde, et ce serait à qui battrait des mains à ces idoles de carton-pierre versant des

torrents de clarté à confondre de honte et de désespoir les pauvres nymphes de bronze du bon vieux temps.

Cependant cette salle, non encore terminée, était depuis six mois louée d'avance, et le jour d'inauguration approchait au milieu de la curiosité la plus ardente. On savait que Meyerbeer venait d'écrire un opéra tout exprès pour la circonstance, et que dans cet opéra, dont M. Louis Rellstab avait fourni le *libretto*, le grand Frédéric, le *vieux Fritz*, comme on dit à Berlin, jouerait de la flûte. A l'incomparable attrait d'un tel programme, quel cœur vraiment prussien eût résisté? La représentation fut triomphale, la cour y vint en gala, les hommes en uniforme, les femmes en toilette de bal; et sous les mille feux d'un lustre immense, une voie lactée de pierreries en irradiations! C'était féerique; et de chaque bouche s'échappait au premier abord un cri d'admiration. — La toile se leva; puis, après quelques scènes du plus pittoresque intermède, Jenny Lind parut en Vielka, svelte, pimpante, un peu bohême, les pieds serrés en d'étroits brodequins, elle chanta ces ravissants couplets dont mademoiselle Caroline Duprez et madame Cabel nous ont, hélas! donné, dans l'*Étoile du Nord*, une si pâle traduction; et ce fut un élan, une verve, une inspiration, quelque chose dans le geste et dans

la voix dont rien ne saurait rendre l'originalité; aussi quel enthousiasme et quels rappels sur une scène jonchée de fleurs ! Quelle joie pour certaines âmes de confondre dans le même bravo le maître et la cantatrice! Je vois encore, parmi tant de nobles physionomies, rayonner d'intelligence et de bonheur l'aimable visage de la comtesse Westmoreland le centre, à cette époque, de toute la société de Berlin, et dont les rares talents eussent illustré les arts qu'elle cultive à l'ombre, — l'amie des poëtes, et qui, comme la Léonore du *Tasse*, s'abstient discrètement, trop discrètement peut-être, de vouloïr toucher au laurier.

Ce *Camp de Silésie* n'affichait du reste aucune prétention ; c'était un opéra créé et mis au monde pour la circonstance, un opéra *national*, et d'où l'on avait, par mesure de haute convenance, fini par faire disparaître la figure même du grand roi, lequel, ne pouvant décemment se produire sur un théâtre, et déplorant la grandeur qui l'attachait au rivage, devait se contenter de jouer dans la coulisse un air de flûte, ce qui ne laissa point que de paraître assez comique, et fit dire aux mauvais plaisants de Berlin, que le *vieux Fritz s'en était allé en flûte*. « *Der alte Fritz ist flœten gegangen.* » La grande affaire de la mise en scène était de représenter dans leurs uniformes respectifs les divers régiments de la guerre de Sept-Ans, et si

au point de vue du pittoresque le succès fut complet, il faut dire aussi que la musique, par sa couleur militaire et son entrain caractéristique y aida singulièrement.

Nous avons vu depuis le *Camp de Silésie* devenir ici l'*Étoile du Nord*, et conserver, en dépit des transformations du poëme, en dépit de l'influence atmosphérique tout autre à Paris qu'à Berlin, son originalité vigoureuse, son imperturbable force d'attraction. L'idée procédant davantage de l'idée, comme il arrive chez les maîtres ayant conservé cette absolue possession d'eux-mêmes qui coupe court aux hasards de l'inspiration, des motifs variés, rapides, fulgurants, jaillissant des chocs de l'orchestre comme l'étincelle du caillou, une instrumentation accidentée, profonde, insondable en ses merveilles, puis tout à coup des explosions à tout rompre, le heurt de deux armées, les chansons du bivac, les défilés éperdus quand la trompette sonne, que le fifre glapit, que les tambours battent la charge, voilà cette musique étrange et bizarre qui vous attire et vous repousse en même temps, dont il est permis de discuter les procédés, mais dont on ne saurait méconnaître la puissance, et qui n'a que le tort d'être trop vaste pour l'endroit, et de faire éclater les murs d'une salle d'opéra-comique!

Remarquons, à ce propos, que la sensibilité n'est point précisément un des traits caractéristiques de Meyerbeer; il élève, il émeut, mais ne dispose guère de ce que nous appelons vulgairement le don des larmes, qualité, si c'en est une, que possédait Bellini au suprême degré. Jean-Paul, dont les héros et les héroïnes fondent en larmes au moindre adagio, Jean-Paul, ce sublime pleurard, ici n'aurait que faire! Mais, en revanche, ceux-là y trouveront leur compte, qui veulent, comme Beethoven, que *la musique remue la flamme au cœur de l'homme*. S'il pouvait y avoir en semblable querelle des *neptunistes* et des *plutonistes*, Jean-Paul et Bellini seraient avec les premiers, tandis qu'on verrait dans l'autre camp Beethoven et Meyerbeer. Quand je dis que la musique de Meyerbeer, manque en général de sensibilité, je n'en suis pas moins tout prêt à reconnaître qu'il y a dans *Robert le Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*, dans les *Huguenots* surtout, certains effets qu'on ne saurait entendre sans être ému jusqu'aux larmes, mais ces larmes-là sont de celles que fait jaillir du fond du cœur la vraie splendeur du beau. Vous connaissez ce souffleur dont Goethe a si ingénieusement crayonné la physionomie en quelques traits, et qui pleure non point aux scènes larmoyantes proprement dites, mais à certains passages dont la beauté le saisit, et par

lesquels « l'esprit vivant du poëte le regarde, comme par de grands yeux ouverts[1]. » De ce genre est l'émotion que vous donne la musique de Meyerbeer; une émotion semblable à celle qui résulterait de la lecture d'un beau livre, du spectacle d'une scène de la nature, du récit d'une belle action. L'histoire raconte que le sultan Saladin, tout homme de guerre qu'il fût, versait des larmes au simple récit d'un fait touchant; devons-nous ajouter qu'en pareil cas la sensibilité nerveuse n'est pour rien, et que les attendrissements de cette sorte procèdent d'un ordre plus élevé, de cette espèce de mal du pays que les idées de beau, de bien, de vrai, éveillent en nous, en nous rappelant l'éternelle patrie? Or ce sont là les émotions dont abonde la musique de Meyerbeer.

Parlons maintenant de l'histoire. Cette fois, plus de symbolisme comme dans le *Prophète*, mais un tableau de genre animé, pittoresque, la vie soldatesque dans son va-et-vient, sa turbulence et sa confusion, le *camp de Wallenstein* de Schiller, mis en musique. Ce qui me plaît chez Meyerbeer, c'est ce commerce sérieux et constant qu'il entretient avec le monde des idées : ici l'Allemand se retrouve, et Weber n'eût point montré tant d'émotion à l'endroit des premières échap-

[1] Goethe, *Wilhelm Meister*, liv. V, chap. VI.

pées buissonnières du jeune maître vers l'Italie et vers la France, s'il eût davantage réfléchi à certaines conditions de race, contre lesquelles ni les fantaisies ni les engouements du génie ne sauraient prévaloir, et qui gouvernent l'homme en dépit de sa volonté.

Libre à Rossini de se gausser du monde entier et de prendre en badinage ses propres chefs-d'œuvre; pour Meyerbeer, il ne rit de personne et de lui-même moins que de quiconque. Le respect qu'il professe à l'égard de sa pensée, il l'étend d'ailleurs sur l'œuvre de chacun, et rien d'intéressant, de méritoire, à quelque titre que ce soit, n'échappe à son information; car, si l'auteur des *Huguenots* aime *sa* musique (et qui pourrait lui en vouloir d'un goût si naturel?), ce qu'il aime surtout avec ardeur et foi, c'est *la* musique, et l'art n'eut jamais d'apôtre plus convaincu. On se demande souvent quel secret possèdent ainsi certaines intelligences pour demeurer jeunes et fécondes alors que tout vieillit autour d'elles; ce secret, je vais vous le dire : c'est la recherche incessante du beau, la croyance au but qu'on se propose et l'amour de l'étude par qui se retrempent nos forces, une certaine curiosité de voir et de s'instruire qui vous met en contact et en sympathie avec tout ce qui s'élève.

VI

Voyages au pays des idées. — D'Eschyle à Novalis. — De Molière à Hoffmann. — La chanson de mai. — HÉRO ET LÉANDRE. — L'APPRENTI SORCIER. — TARTUFE.

Je sais d'illustres preux du romantisme de 1830 qui, depuis vingt ans retirés dans leur tour d'ivoire comme l'empereur Barberousse dans sa grotte, ont tellement pris à tâche de s'isoler, qu'ils en ont perdu jusqu'au sentiment de leur époque et qu'ils ressemblent, au milieu des générations contemporaines, à ces personnages enchantés des *Contes* de Perrault. De loin en loin leurs doigts essayeraient volontiers encore de ressaisir la lyre, mais les toiles d'araignée s'y sont mises et la corde ne vibre plus. Meyerbeer a d'autres habitudes, et ce n'est pas lui qui fermera jamais sa porte ou sa fenêtre à ces courants d'air, de lumière et d'électricité en dehors desquels l'imagination ne

saurait vivre. Voyez plutôt comme il prête l'oreille aux bruits du temps, comme il en observe les indices, comme il en étudie les productions; à l'exemple de Goethe, il sait que tout a été pensé dans ce bas monde, et il *repense* en musique l'œuvre des poëtes et des historiens, des statuaires et des peintres. Vous auriez peine à trouver quelque part une idée qui ne l'ait point ému, une poésie qui lui soit restée étrangère. D'Eschyle à Shakspeare, de Luther à Molière, de Ronsard à Novalis, où sa rêverie ne s'est-elle pas éga rée? La *Chanson de mai* à côté de la *Bénédiction des poignards*, l'hysope à côté du cèdre! Quoi de plus merveilleux que toutes ces fantaisies au clair de lune, de plus suavement imprégné des mille parfums d'une nuit de printemps? Puis, comme contraste à cet arc-en-ciel dans la rosée, l'intermède de *Struensée*, l'ouverture surtout, dessinée et peinte comme les fresques de Cornélius dans le Campo-Santo de Berlin; composition austère et magistrale, faite pour ramener à la grandeur et à la sévérité de la forme première ce genre de symphonie, aujourd'hui traité sans conséquence et devenu une sorte de *pot-pourri* banal entre les mains des fâcheux amants de la muse légère. Romantique aujourd'hui et ne rêvant que chevalerie, ogives et nuits de Walpürgis, demain vous le trouverez ému jusqu'au fond de l'être du plus pur sentiment

de la beauté classique, et c'est dans le culte de l'art simple, dans une action calme, mesurée, symétrique, qu'il cherchera à se reposer de ces drames tout remplis des plus violentes catastrophes et de conflits religieux et politiques.

« Donnez-moi une musique qui m'apaise l'âme et me détende les esprits; » ainsi parlait Goethe méditant son *Iphigénie*. Meyerbeer ressentit quelque chose de semblable au lendemain des *Huguenots*, on eût dit le passage de la jeunesse ardente, immodérée, à la maturité calme et réfléchie, je ne sais quelle réconciliation mystérieuse du poëte avec lui-même. Il lisait Eschyle et Sophocle et les mythes grecs ne cessaient pas de le préoccuper, un surtout l'attirait: *Héro et Léandre;* il voyait dans la poétique légende des fiancés d'Abydos le motif d'un intermède antique à deux personnages, et comme c'était alors l'ère triomphante de la Grisi et de Mario, il lui semblait parfois ouïr les brises du Bosphore apporter la nuit à ses oreilles l'appel mélodieux de ces deux belles voix enamourées.

Que de fois, au sortir des Italiens, il nous arriva d'évoquer au clair de lune d'une nuit d'hiver ces ombres frissonnantes que les théories de dominos se rendant au bal de l'Opéra et le cornet à bouquin des pierrots avinés effarouchaient bien quelque peu, il faut le dire.

Quali colombe dal disio chiamate,
Con l'ali aperte e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate.

Nous en causâmes tant et tant, et au coin du feu, et sur l'asphalte des boulevards, que de ces éternelles conversations un poëme en règle finit par résulter, un *acte antique*, un intermède dans le style d'André Chénier; car, à cette bienheureuse époque, tout ce qui s'écrivait, se composait et se rimait était à la manière de quelqu'un : Hoffmann débitait ses *Contes* à la manière de Callot, et M. Sainte-Beuve ses *Consolations* à la manière de Wordsworth, sans parler de vingt autres s'évertuant et s'escrimant, qui à la manière de Shakspeare, qui à la manière de Calderon, de Milton, de Byron, de Jean-Paul et de Saint-Èvremond.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Les pensers n'étaient pas toujours bien nouveaux, mais, en revanche, les vers n'étaient rien moins qu'antiques.

Ce qui pouvait surtout se dire du poëme en question. J'ignore ce qu'il en advint et si jamais une note fut écrite de cette partition d'*Héro et Léandre*,

toujours est-il que cette fièvre antique eut son apaisement et que l'auteur des *Huguenots* s'en délivra plus tard en mettant en musique l'*Orestie* d'Eschyle, tout cela sans préjudice des velléités romantiques qui devaient le reprendre à d'autres heures.

« Quel charmant poëme d'opéra, me disait-il un jour, il y aurait à faire avec l'*Apprenti sorcier* de Goethe! Vous connaissez l'histoire? »

— Je crois bien; un balai qui va puiser de l'eau, et qu'on ne peut plus arrêter; car, si l'élève a retenu la formule qui provoque à l'action, il a négligé d'apprendre celle qui la réprime, de telle sorte que le laboratoire qu'il s'agissait simplement de nettoyer va être inondé, lorsque, par bonheur, le sorcier revient, et d'une parole met un *frein à la fureur des flots*.

« A merveille, et n'estimez-vous point que ce serait là un ravissant sujet? »

— Oui, pour un acte à l'Opéra; en effet, au lieu d'un vulgaire balai, prenez une belle jeune fille plus ou moins ensorcelée par le nécroman, et vous voilà tout de suite en pleine fable dramatique. L'apprenti aime Séraphine et veut lui rendre son âme, que, pour des motifs dont il faudrait rechercher l'explication, le vieux sorcier tient allanguie. Un jour donc que le maître s'est absenté, notre élève de

courir à son évocation. Vous voyez d'ici le beau duo que cela ferait. Séraphine, jusqu'alors claquemurée dans une sorte d'existence purement végétative, se sent tout à coup naître à la vie. Aux premiers mots de la formule magique, son âme tressaille, vibre et bat des ailes à mille perceptions inconnues; le soleil, les fleurs, l'insecte qui bourdonne, l'oiseau qui chante, l'eau qui coule, tout un monde de couleurs, de parfums, de sons et de merveilles qui l'étonne et l'éblouit. Elle voit, elle respire, elle aime! « Assez! » dit alors l'apprenti, qui juge l'instant venu de modérer le prodige; mais le prodige, au lieu de s'arrêter, menace de grandir. Alors l'idée de la formule lui revient; il cherche à la prononcer : impossible d'en ressaisir la moindre syllabe, car de la phrase cabalistique l'insensé n'a retenu que la première moitié, celle-là par qui tout s'anime et s'agite, et que, dans son trouble, il répète à tort et à travers, évoquant sur ses pas, de tous côtés, une vie dont il est impuissant à contenir le débordement. Bientôt le laboratoire entre en danse; les tables et les escabeaux se trémoussent, l'alambic bouillonne et fume, l'eau coule des fontaines avec un bruit de source vive, les boas empaillés rampent et sifflent. Quel spectacle, quelle mise en scène et quelle symphonie! Un vrai conte d'Hoffmann en action. *Antonia* et le *Pot d'or*,

ces chefs-d'œuvre que vous aimez tant, et dont il vous appartiendrait, cher maître, de nous révéler la musique. . . . .

. . . .

Si je prends plaisir à m'arrêter sur de pareils détails, à pénétrer, pour ainsi dire, jusque dans la conscience du maître par mieux étudier son génie, c'est que j'ai la ferme conviction que rien ne se perd dans le monde des idées, et qu'on s'exposerait à de graves mécomptes à ne prétendre connaître d'un homme que ce qu'il a produit. Dans ce qu'un homme produit aujourd'hui se retrouve tout ce qu'il a pensé depuis dix ans; que ces divers germes se soient ensuite modifiés et transformés sous un nombre infini d'influences climatériques, nul ne le conteste, mais, ce qu'il y a de certain, c'est que tout se retrouve, et que les limbes mêmes sont fécondes. Quand pour faire un grand poëte, un grand musicien, un grand peintre, la nature elle-même s'y prend à plusieurs fois, et bien souvent brise le moule pour recommencer le lendemain sur nouveaux frais, quel artiste, si fort qu'il soit, se croirait exempt de ces hésitations, de ces tâtonnements, et, tranchons le mot, de ces successions d'avortements ignorés du vulgaire qui tiennent en éveil les facultés créatrices et dont profite tôt ou tard l'œuvre définitive en son ensemble.

Bien avant M. Gounod, Meyerbeer avait eu longtemps l'idée de prendre Molière à partie ; mais ce qui l'attirait, ce n'était point le *Médecin malgré lui*, ni les curiosités de ce genre, il s'attaquait à plus difficile, et, du premier coup lia commerce avec *Tartufe*.

Voilà, dira-t-on, un singulier sujet d'opéra. Il se peut que, au simple point de vue du répertoire ordinaire, la chose paraisse, en effet, fort étrange ; encore que la comédie de Molière abonde en vraies situations musicales, — prenez l'introduction, par exemple, et la grande scène, j'allais dire le grand duo du quatrième acte, se terminant en trio par la soudaine apparition d'Orgon, jusque-là resté sous la table ; — mais, en dehors de l'intérêt dramatique, il y avait là pour Meyerbeer la peinture des caractères : les portraits, et c'est à ce propos surtout qu'il faut regretter que cette étude n'ait pas été menée à fin. Un Tartufe de Meyerbeer, d'après Molière, cela vous mène à penser à certaines toiles du Titien, cet autre peintre d'histoire qui faisait, lui aussi, mais seulement par occasion, des portraits qui sont restés d'incomparables chefs-d'œuvre.

Génie émimemment investigateur et critique, musicien, poëte, philosophe, Meyerbeer possède à par lui d'immenses facultés d'assimilation; toutes les ten dances de notre temps, il se les est successivemen

appropriées, et on l'a vu mettre à les agrandir, à les développer, une puissance, une *virtuosité*, un raffinement sans exemple. Mais, ce qui lui appartient de nature, ce que ni le rossinisme, ni les inventions scéniques des Scribe et des Auber, ni le pittoresque local le Weber ne lui eussent jamais donné, c'est ce sentiment de la vraie passion, cet esprit profondément observateur qu'il tient en commun avec les plus grands maîtres du théâtre, et qui, après lui avoir révélé les sublimes accents de Valentine au quatrième acte des *Huguenots*, va l'aider, dans le *Camp de Silésie*, à tracer d'un crayon digne de Charlet la physionomie moitié touchante, moitié grotesque, d'un de ces pauvres diables de héros en capote trouée que le vieux Fritz promenait sans *paye* ni trêve sur tous les champs de bataille de la guerre de Sept-Ans. Pour le fanatisme des moines de la Saint-Barthélemy, comme pour le zélotisme des anabaptistes de Munster, il a le trait caractéristique spécial. Sa figure de Fidès, dans le *Prophète*, est une *pietà* de la vieille école florentine, et je citerais dans les *Huguenots*, certaines psalmodies d'où s'exhale comme un goût de moisissure et d'encens qui vous rappelle ces vieux parchemins imprégnés de l'humide vétusté des cloîtres. Meyerbeer, quels que soient les torts qu'on lui impute, a le sens du grandiose ; il vise haut. Les principes auxquels il

a consacré sa vie entière sont de ceux que l'art reconnaît pour légitimes, et s'il ne réussit point toujours, s'il lui arrive quelquefois de manquer son but, il peut se dire, pour se consoler, qu'il partage ce sort avec tous ceux qui se sont imposé une illustre tâche. A la mélodie italienne, à l'élégance du style français, unir la vérité de l'expression allemande, la profondeur caractéristique, le sens de la couleur et du pittoresque; se servir, pour réaliser son idée, pour amalgamer ces éléments divers, de toutes les ressources de l'instrumentation moderne, — voilà, je le suppose, une entreprise au-dessus du vulgaire, surtout si, comme la justice le veut, on ajoute que la plupart de ces découvertes instrumentales sont l'œuvre même de ce puissant génie. Il y a nombre de gens qui ne sauraient pardonner à Meyerbeer d'avoir changé plusieurs fois sa manière et d'avoir osé, en Italie, écrire pour les Italiens; en France, pour les Français; en Allemagne, pour les Allemands. A cette querelle insidieuse, il semble que l'auteur du *Crociato*, des *Huguenots* et de *Struensée*, pourrait répondre en citant l'exemple de Mozart, qui ne fit jamais autre chose. Quel maître, en effet, n'a point en vue le public auquel il destine ses ouvrages?

VII

Influence de l'esprit moderne sur l'art musical. — Introduction de la couleur et du pittoresque. — Weber et Meyerbeer contemporains de Scott et de Niebuhr. — *Euryanthe* et les *Huguenots*.

Il fut un bien heureux temps où les poëtes dramatiques, comme les romanciers, donnaient à tous leurs personnages les mêmes mœurs et le même langage, sans aucune espèce de distinction d'époque ni de lieu. Vous écriviez une tragédie quelconque, la censure trouvait le sujet trop moderne, et vous en étiez quitte pour un changement de décor et de costume : au lieu de se passer à Madrid en plein dix-huitième siècle, l'action se passait à Ecbatane ou à Byzance; don Sanche s'appelait Ninus, Arbace ou Clazomène, et grâce à cet innocent stratagème les tirades étaient sauvées.

Pour renverser et détruire ce beau système, il ne

fallut rien moins que les romans de Scott; les études historiques d'Augustin Thierry, et la critique de M. Villemain; j'allais oublier M. Guizot qui, non content de prêcher lui-même par d'insignes exemples, traduisait et commentait Shakspeare.

On sait quelle fut sur les œuvres de l'esprit l'influence presque immédiate de ce grand mouvement; la littérature s'en ressentit la première, puis la peinture, puis enfin la musique.

Ce fut Weber qui, le premier, fit profiter le drame lyrique de ces conquêtes de l'esprit moderne; car il ne faut pas oublier que la splendide renaissance dont je parle tenait alors en éveil toute l'Europe, et que si la France avait à produire les noms que je viens de citer, l'Angleterre avait Scott; l'Italie, Manzoni, et l'Allemagne, Schiller, Niebuhr et Goethe.

La révolution fut donc partout simultanée en quelque sorte.

Weber, homme de la tradition nouvelle, et qui, comme Beethoven, avait déjà plus d'intelligence, sinon plus de génie que les Haydn, les Mozart, et les grands maîtres du passé, Weber, instruit, lettré, ouvert à toutes les impressions de l'atmosphère ambiante, comprit sans peine par où la musique pouvait se rattacher à un tel mouvement; la couleur fut inventée, la musique dramatique qui jusque-là, un peu à

l'exemple des tragédies de Racine, n'avait parlé que le langage des passions abstraites, s'anima d'une vie plus complète. Et en même temps que l'orchestre trouvait une voix nouvelle pour exprimer le sentiment du pittoresque, chaque personnage du drame revêtait une individualité propre.

Là, selon nous, dans cette combinaison du pittoresque instrumental et du caractère individuel des personnages, est le secret de la profonde originalité de l'auteur du *Freyschütz* et d'*Euryanthe*. Mais, qu'on y prenne garde, même en ce sens, Weber est loin l'avoir tout dit : son naturalisme, si j'ose le dire, est un naturalisme essentiellement *local* qui ne s'étend guère au delà des forêts de sapins de la Suisse saxonne ; il lui faut la *Wolfsschlucht* et les incantations du Chasseur noir, et l'observation peut s'appliquer également à sa manière d'interpréter l'histoire. Sans parler la langue banale des romans de chevalerie du dernier siècle, les personnages d'*Euryanthe* n'ont en eux rien qui rappelle ni l'époque ni le pays où l'action se passe, et vous les prendriez bien plutôt pour ce qu'ils sont, au reste, de vrais reîtres allemands du temps de Goetz de Berlichingen. Maintenant examinez les *Huguenots* de M. Meyerbeer, comparez quelle différence, et dans les grandes lignes de la conception et dans les moindres acces-

soires ! Comme ici la passion est humaine, et comme vous sentez, de l'introduction à la fin, que nulle autre période que celle des Valois n'aurait pu servir de cadre à ces figures qui, joyeuses ou sinistres, ivres des extases de l'amour ou des fureurs du fanatisme, ne cessent de se mouvoir devant vos yeux dans la réalité vivante des portraits de Simon Vouet ! Cette faculté de parcourir l'histoire au gré de l'inspiration, et de voyager à travers le monde, d'aller, par exemple, du Paris de Charles IX au Munster de Jean de Leyde, du camp de Frédéric de Prusse à la lande bretonne, il se peut que de grands poëtes l'eussent possédée, mais jusqu'à M. Meyerbeer aucun musicien, que je sache, ne s'en était fait gloire. Génie très-particulier à la fois et très-cosmopolite, ce mot que M. Saint-Marc Girardin appliquait naguère si ingénieusement au citoyen anglais, conviendrait ici à merveille à rendre ma pensée !

VIII

Une légende bretonne : le *Pardon de Ploërmel.* — Dinorah et Guanumara. — En quoi le fantastique de Meyerbeer diffère du fantastique de Weber. — La musique savante. — Mozart et Beethoven. — *Excelsior!*

A ce compte, il y a du Goethe, et beaucoup, chez Meyerbeer; lui seul était capable de passer d'*Egmont* à *Iphigénie* et du poëme de *Faust* aux *Élégies romaines*. Que vous semble du *Pardon de Ploërmel?* qui jamais aurait cru que l'auteur du *Prophète* se laisserait ainsi tenter par une églogue? La légende bretonne dans toute sa naïveté primitive; une pauvre égarée traversant la scène avec sa chanson qu'elle effeuille au bord des ravins; un fiancé que la soif des richesses entraîne un moment sur les pas du vieux sorcier : amour, chute et rédemption, telle est la très-simple histoire de cette ravissante idylle où revivent les mœurs et le pittoresque du pays, où vous respirez

comme un parfum d'encens mêlé à l'âpre saveur des genêts. Pour ce qui est de la couleur, Brizeux n'en reviendrait pas, et je tiens d'un aimable archéologue, fort versé lui-même dans les études celtiques, qu'on ne saurait être ni plus vrai ni plus exact. D'ordinaire avec M. Meyerbeer le talent des *librettistes* importe peu; comme pour lui l'idée est tout, les gens du métier se peuvent dispenser de se mettre en frais de fabrication. Quel absurde poëme s'écrie-t-on à propos de ce *Pardon de Ploërmel;* je conviens en effet qu'il serait difficile d'imaginer une plus misérable rapsodie; mais au fond de ce triste chef-d'œuvre se dérobait, insaisissable à d'autres yeux, le filon musical d'une mine que l'auteur des *Huguenots* et du *Prophète* devait explorer à son heure. Quand on lui proposa *à l'essai* ce poëme en un acte, écrit, à ce qu'on raconte, pour M. Duprato, et dont l'agréable musicien des *Trovatelles* ne se souciait que très-médiocrement, quand on lui proposa ce poëme, M. Meyerbeer y vit tout de suite ce que les *poëtes* avaient oublié d'y mettre : LA BRETAGNE! Il avait lu les *Légendes* d'Émile Souvestre et les vers de Brizeux; il connaissait les *Ballades populaires*, traduites du celte par M. de la Villemarqué, et de cet ensemble d'études littéraires et de traditions, se dégageait pour lui un poëme qu'il voulait rendre en musique. Gluck, dans sa préface d'*Alceste*, appelle le

texte d'un opéra « un dessin précis et bien ordonné que la musique a pour tâche de colorier. » Or, de si haut que tombe cette allégation, je n'hésite pas à la déclarer une des plus erronées qu'on puisse entendre. Non, la musique ne se contente pas de colorier; elle transforme, elle est à la fois et le dessin et la couleur, et, quel que soit le texte dont elle s'étaye, elle l'étreint d'une force nouvelle et grimpante et le fait bientôt disparaître sous les feuillages et les fleurs de sa luxuriante végétation : ainsi dans le *Pardon de Ploërmel* semble avoir procédé la musique de Meyerbeer. Quel dessin lui donnait-on là, s'il vous plaît, à colorier? Voyez-vous M. Delacroix ajustant sa palette pour enluminer la banale ébauche d'un peintre d'enseigne. Non pas, certes; si le sujet lui sied, il commencera par gratter la toile, quitte à le reprendre ensuite tout à son aise; et c'est ainsi qu'a fait M. Meyerbeer. Tout entier à l'émotion de l'idée inspiratrice déposée là par hasard, il a remué ce sol ingrat de fond en comble, et le poëme musical de la vieille Armorique existe aujourd'hui.

On n'attend point que j'entre ici dans une discussion particulière déjà épuisée; mais si j'avais à m'occuper de détails, je voudrais citer l'un après l'autre tous les morceaux du second acte, quel chef-d'œuvre que cette légende de la folle! comme cette psalmodie

revêt tout à coup d'un caractère de grandeur sinistre l'aimable bergère qui minaudait tantôt si galamment avec son ombre! A la place de l'Ophélia villageoise dont les gentils fredons vous charmaient, vous voyez se dresser devant vous, sauvage et prophétique, la Guanumara des *Burgraves*.

Mornes sérénités des voûtes azurées!

M. Meyerbeer a de ces traits imprévus, de ces coups de pinceau qui relèvent une figure, et lui font à l'instant prendre rang parmi les créations des maîtres; et si l'on veut, une conception magistrale qu'on écoute dans son imposante beauté, la scène fantastique qui suit.

Fantastique! j'ai prononcé-là un mot fort dangereux pour cette majeure partie du public qui, en musique, n'a pas les idées bien nettes. Weber, chacun le sait, a excellé dans le genre fantastique; Weber a composé le *Freyschütz*, un incomparable chef-d'œuvre, et c'est assez pour que dans l'âge où nous vivons, tout musicien, quel qu'il soit, qui se mêlera d'oser toucher au monde surnaturel, soit immédiatement accusé d'imiter Weber. Ce reproche, que j'ai dernièrement entendu faire à M. Verdi à propos de *Macbeth*, combien de fois ne l'a-t-on pas adressé à

M. Meyerbeer. Rien, en somme, n'est plus injuste qu'une pareille critique. Et de ce que tel compositeur de pacotille aura malencontreusement emprunté les procédés de l'auteur du *Freyschütz*, il n'en faut pas conclure que Weber soit le seul qui ait jamais possédé le secret d'évoquer le diable. Prenez la fameuse scène de la Gorge au loup dans le *Freyschütz*, et la scène du Val-Maudit dans le *Pardon de Ploërmel*, non-seulement des deux côtés tout est original, et dans les motifs et dans les combinaisons harmoniques, mais la couleur, l'esprit, le caractère, restent absolument différents; les bruits même des deux orchestres ne se ressemblent pas. Weber, je l'ai déjà dit, localise en quelque sorte son fantastique, M. Meyerbeer imprime au sien le sceau de cette vérité historique dont son génie a le sens profond. En dehors de la Suisse saxonne, loin de ces cavernes et de ces bois qu'ébranlent les fanfares de sa meute, le Samiel du *Freyschütz* serait, j'imagine, un fort pauvre diable, tandis que le Bertram de *Robert* procède résolûment de la tradition catholique, et se trouve chez lui partout où résonnent les orgues, partout où sur le tympan d'un portail gothique, sur les vitraux d'une cathédrale, s'agite, et se débat, ce sublime trio de l'âme humaine entre le bon et le mauvais ange.

Comment, je le demande, deux grands esprits

partis de points si différents se rencontreraient-ils dans la forme? Quels rapports existent entre les sonorités stridentes de la scène où Casper fond ses balles dans le *Freyschütz*, et la solennelle évocation des Nonnes au troisième acte de *Robert?* La même chose peut s'appliquer à la manière dont M. Meyerbeer a traité la partie fantastique de son dernier ouvrage, manière toute large et puissante qui se rapprocherait plutôt de la symphonie passionnée de Beethoven, que du style spécialement naturaliste de Weber. Ce qui n'empêchera pas la discussion banale d'aller son train, et les chercheurs d'analogies de crier à l'imitation.

Il est une autre question qui se reproduit sans cesse à propos de l'auteur des *Huguenots* et du *Pardon de Ploërmel*, question, selon nous, non moins ridicule, et que nous voudrions voir enterrée une bonne fois. Ainsi, nombre d'honnêtes gens reprochent à M. Meyerbeer d'être un musicien trop *savant*. Musique savante! que veut dire cela? mais toute musique digne de ce nom est savante aujourd'hui, et il y a autant de science musicale proprement dite dans les *Diamants de la Couronne* et dans *Jenny Bell*, qu'il peut y en avoir dans l'*Étoile du Nord* et le *Pardon de Ploërmel*. Seulement pour le public dont je parle, le motif frivole et dansant de

M. Auber a, sur la phrase ordinaire de M. Meyerbeer, l'incontestable avantage de pouvoir aisément être retenu aussitôt. « Quand je donne trois heures de mon temps à l'audition d'un opéra, nous disait au sortir du *Pardon de Ploërmel* un diplomate illustre, je prétends en savoir le fond, séance tenante, et ne pas être obligé d'y revenir ! » Voilà, certes, qui est parler; mais quel chef-d'œuvre résisterait à une semblable argumentation ? à coup sûr ce ne serait ni *Guillaume Tell*, ni *Zampa*, ni même la *Muette*, et je ne vois guère que le *Postillon de Lonjumeau* et la *Fanchonnette* qui soient capables de satisfaire un si légitime vœu. « Tout ce qui n'est point vers est prose, et tout ce qui n'est point prose est vers, » observe fort judicieusement le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme;* de même pour la musique : « Tout ce que je fredonne est mélodie, et tout ce que je ne fredonne pas est science ! » A ce compte, le septuor de *Don Juan* et le trio de *Guillaume Tell* sont des morceaux *trop savants*, et Beethoven, cette source d'idées, n'est qu'un puits de science !

Mettez-vous donc en frais d'invention et de génie, dotez l'orchestre de richesses inconnues, donnez pour cadre à votre pensée musicale ces milliers d'arabesques merveilleuses dont Raphaël, au Vatican, enguirlande sa peinture, et cette vie étrange et multiple répandue

dans tous les coins de l'œuvre, cette exubérance de séve créatrice, passera aux yeux d'un certain monde pour le résultat d'une érudition très-méritoire sans doute, mais beaucoup trop compliquée qui empêche l'*oreille de bien saisir la mélodie*. Musique savante! A quels chefs-d'œuvre d'inspiration n'ai-je pas entendu appliquer cet anathème ridicule de l'ignorance et de la routine? Quand je pense que cela s'est dit et de la symphonie pastorale, et de l'ouverture du *Freyschütz!* Étonnons-nous ensuite de voir les mêmes préjugés se donner carrière à propos des ouvrages de M. Meyerbeer.

« Vous faites de l'orchestre, s'écrie-t-on encore de tous les côtés, parce que vous ne pouvez pas faire de la mélodie! » Or notez que ces mêmes gens qui refusent à M. Meyerbeer ce don de mélodie vont, si vous les mettez au pied du mur, vous accorder sans difficulté aucune que le cinquième acte de *Robert le Diable*, le quatrième des *Huguenots* et le troisième du *Prophète* sont des chefs-d'œuvre d'inspiration que traverse à tout moment le plus grand souffle du génie.

Il faudrait cependant tâcher de s'entendre.

Voici un homme qui n'est point un mélodiste, et qui, en dehors de trois grandes compositions où les idées foisonnent, a écrit la romance d'Alice, *Va, dit-elle;* la romance de Raoul, *Plus blanche que la blanche*

hermine; la cantilène de Jean de Leyde, *Il existe un autre empire;* et cette incomparable phrase de Valentine au troisième acte des *Huguenots* : *Ah! l'ingrat! d'une atteinte cruelle!* c'est-à-dire ce que la mélodie a jamais produit de plus pur, de plus frais, de plus large, de plus profondément senti. Le vrai mot dans cette affaire, c'est que M. Meyerbeer est un mélodiste et un très-grand mélodiste, seulement l'idée dont procèdent ses inspirations diffère absolument du système ayant cours chez la plupart des maîtres italiens et français d'aujourd'hui. Animer un caractère de la vie qui lui est propre, trouver le cri de la passion, rendre dans chacune de ses péripéties une situation puissante, voilà son génie et sa force.

Avez-vous présente à la mémoire cette prodigieuse scène du *Macbeth* de Shakspeare, lorsque après l'accomplissement du crime les deux coupables se retrouvent, et déjà sous le coup de la justice de Dieu, ne s'adressent l'un à l'autre que des phrases entrecoupées et comme haletantes? Pour la grandeur du mouvement et la terreur de l'effet, je ne connais rien au théâtre, même chez Eschyle, de comparable à ce dialogue presque monosyllabique où les questions et les réponses se croisent dans le vide en sifflant.

Supposons maintenant qu'un tragique français de la tradition prétendue classique eût écrit cette

scène si remplie d'épouvante en son laconisme, que d'alexandrins n'aurait-il pas mis dans la bouche de Macbeth! Nous aurions eu la complaisante description des angoisses du criminel ainsi que l'apostrophe obligée aux Furies, le tout pour en arriver à un effet de terreur assez voisin de celui que produisent au théâtre Ventadour ces diables à perruques rouges, gambadant autour de don Juan, avec leurs torches de lycopodium.

Or, quelque déplaisir qu'un tel aveu puisse causer, il faut bien convenir désormais que la mélodie purement italienne, avec ses allures si volontiers prolixes et déclamatoires, n'est guère autre chose que la fameuse tirade tragique transportée dans le drame musical. M. Meyerbeer n'aime point les tirades, de là le reproche qu'on adresse à sa mélodie d'être écourtée, fugitive, haletante, et de ne se montrer en quelque sorte que pour disparaître; critique qui pourrait avoir son à-propos si elle s'appliquait à des compositions simplement concertantes, mais dont le témoignage devient au moins fort récusable lorsqu'il s'agit d'œuvres essentiellement dramatiques.

Personne au théâtre n'est plus vrai que M. Meyerbeer; ses adversaires eux-mêmes lui accordent le rare mérite de n'avoir jamais manqué une situation. Mais s'il atteint parfois à cet accent de vérité suprême, c'est à la condition de s'attacher à tous les mouvements, à

toutes les péripéties. Étonnez-vous ensuite des continuelles évolutions desa mélodie. Que de phrases incidemment évoquées qu'on voudrait retenir, et qui passent entraînées ainsi par le torrent de l'action qui se précipite! Qu'on se rappelle, dans le duo des *Huguenots*.

Le danger presse et le temps vole!

Une bouffée d'inspiration presque aussitôt évanouie. Ainsi procède la mélodie chez M. Meyerbeer; elle couvre l'orchestre de ses richesses, elle égrène de toutes parts des myriades d'idées que les ignorants prennent pour de la science, et qui ne sont au demeurant que le secret du génie; elle anime les moindres détails d'une vie multiple et complexe dont l'esprit même, dans le silence de l'inspiration, suivrait encore avec attrait les intéressantes métamorphoses.

La musique de Mozart est belle parce qu'elle est belle ; la musique de Beethoven est belle également parce qu'elle est belle, mais en outre parce qu'elle signifie quelque chose de beau.

J'en dis autant de M. Meyerbeer, qui évidemment relève de la même pensée, et dont ce sera l'éternel honneur d'avoir systématisé au théâtre les grands

principes de l'auteur des Symphonies et des ouvertures d'*Egmont* et de *Coriolan*.

Résumons-nous : sur deux points essentiels, la vérité dramatique et la recherche d'un idéal incessamment élevé, M. Meyerbeer n'a jamais bronché. Esprit sévère et convaincu, personne plus que lui n'a horreur des concessions, et cependant M. Meyerbeer aime le succès comme les Olympiens aimaient l'ambroisie. Or c'est ici que nous touchons à l'un des traits les plus caractéristiques de cette puissante physionomie. Ne rien concéder dans l'idée, poursuivre le but final dans la plénitude de son indépendance d'artiste, et réussir, — problème difficile que l'auteur des *Huguenots* et du *Pardon de Ploërmel* ne manque jamais de résoudre à son plus grand honneur. Rousseau jadis s'improvisait copiste de musique, on le sait, par respect pour son génie littéraire, dont il n'eût jamais voulu faire un gagne-pain ; M. Meyerbeer en use un peu de la sorte à l'endroit du succès, se l'assurant d'avance, mais, comme le philosophe de Genève, se procurait les nécessités de la vie, pour mieux sauvegarder la fière liberté de sa pensée. S'il fait la part du feu, c'est toujours en dehors de son œuvre. Que n'a-t-on pas dit des Nonnes de *Robert le Diable*, des Patineurs du *Prophète*, des Nayades des *Hugue-*

nots, des deux orchestres de l'*Étoile du Nord*, et finalement de la Cascade du *Pardon de Ploërmel?* Resterait peut-être à se demander comment procèdent les autres compositeurs du temps présent ; loin de se montrer fort dédaigneux au sujet de ces pompes scéniques, nous voyons qu'ils les recherchent, au contraire, infiniment. S'ils réussissent moins, si, trop souvent même, il leur arrive de ne pas réussir du tout, force nous est bien d'admettre alors que le succès immense des ouvrages de M. Meyerbeer a, pour dernière raison d'être, quelque chose qui n'est ni la cathédrale du *Prophète*, ni le pont brisé du *Pardon ;* car, des ca thédrales, et des ponts brisés, tout le monde en a plus ou moins, et tout le monde ne réussit pas de la sorte.

D'ailleurs, que nous importent ces préoccupations du détail, ce soin minutieux des accesoires, si, par cet appel à la curiosité du vulgaire, le maître ne travaille qu'à s'acquérir un droit de plus de lui faire entendre le plus noble langage de l'art? J'estime, certes, à leur valeur, la *Dame blanche*, *Joconde* et le *Domino noir;* mais quand je vois un homme comme M. Meyerbeer donner à l'Opéra-Comique une œuvre qui, conçue dans les justes proportions du genre, produit sur le public l'effet religieux et grandiose d'une symphonie de Beethoven, j'avoue que je ne me sens pas le courage de disserter, sur les moyens préliminaires par

lesquels l'auteur a rassemblé là cette foule qu'il transporte et moralise, et que je ne saurais lui en vouloir de s'être servi de l'autorité de son nom et de son génie pour élever vers l'idée de Dieu et de la nature tant de cœurs bourgeois étonnés de battre. « Celui-là, écrit Schiller, qui a fait assez pour les bons esprits de son temps, a vécu aussi pour la postérité. »

Wer den besten seiner Zeit genug gethan;
Der hat gelebt für alle Zeiten.

Cette parole du grand poëte, qui fut par moments un excellent critique, M. Meyerbeer peut se l'appliquer et jouir en pleine liberté des succès de l'heure actuelle, sans craindre le jugement de l'avenir. D'ailleurs, pour certains de ses ouvrages, la postérité n'a-t-elle point déjà commencé? « Cent ans! nous disait un jour une personne d'esprit, oh! ce livre est plus vieux que ça; il a vingt ans! » La partition des *Huguenots* touche à la trentaine, pour les chefs-d'œuvre de ce genre, c'est avoir franchi le seuil des siècles. M. Meyerbeer a compris son époque; il a fait pour elle tout ce qu'il y avait à faire, et l'immense autorité qu'il exerce au milieu de tant de discussions passionnées prouve que son époque, à son tour, le comprend. Qu'il se rassure donc; quelle que soit la place

que l'avenir lui assignera, elle ne saurait être qu'au premier rang, et parmi ces artistes penseurs qui, comme Michel-Ange, Goethe et Beethoven, ne cessèrent de tendre vers le bien, vers le mieux, et prirent pour devise ce mot de tous les génies vraiment puissants et convaincus : *Excelsior !*

MADAME DE KRÜDENER

On a beaucoup écrit sur madame de Krüdener, mais personne mieux que son nouvel historien allemand[1] ne me semble avoir saisi le contraste piquant de cette physionomie si variée, si diverse, et pourtant si *une*, qui, dans ce passage de la fin du dix-huitième siècle au commencement de celui-ci, a su, tout en restant elle-même, représenter l'esprit de deux époques,

[1] *Frau von Krüdener, ein Bilniss aus Achtzehntem Iahrhundert, von A. von Sternberg.*

certes fort dissemblables. Vous connaissez ces transparents qui, par une habile disposition de la lumière, vous montrent un tableau se transformant peu à peu, et, de modification en modification, arrivent à reproduire à vos yeux le contraire absolu du sujet qu'ils représentaient d'abord; par un artifice ingénieux, et sans que vous ayez rien surpris de la gradation, le joyeux paysage de tout à l'heure, qu'inondait un soleil de printemps, est devenu un morne champ couvert de neige, et la riante nymphe couronnée de roses, une vieille sybille décharnée grelottant de froid sous ses haillons. L'idée de ce mécanisme original nous revient à l'esprit en lisant l'ouvrage de M. de Sternberg sur madame de Krüdener. Aux lueurs de la lampe sourde que dirige sur elle son historien, vous voyez cette figure passer d'un extrême à l'autre, mais insensiblement, et sans que les contrastes vous étonnent, si étranges et si violents qu'ils puissent être, car, du premier tableau, les lignes, la couleur, persistent toujours : il n'y a que l'effet de changé.

C'est au commencement de notre siècle que M. de Sternberg pose pour madame de Krüdener le point de départ de cette métamorphose excessive. Au dix-huitième siècle appartient la femme du monde, recherchée, adulée, un peu vaine et coquette, la jeune

et brillante évaporée que tentent mille triomphes : triomphes de beauté, triomphes d'esprit et de galanterie ; au dix-neuvième, la pieuse dame, la mère charitable des pauvres et des affligés, l'ascète pâle, amaigrie, qui se répand aux pieds du crucifix, la prédicante, la pèlerine, la martyre, la dame à la douillette grise, au petit bonnet blanc tuyauté, recouvrant des cheveux coupés ras.

Comment croire, en les rapprochant l'une de l'autre, que ces deux figures ne sont que les portraits d'une seule et même femme ?

Et cependant rien n'est plus vrai, ainsi que nous le disions tout à l'heure ; ni les lignes ni la couleur n'ont changé, l'effet qui en résulte est autre, voilà tout. Ce qui jadis charmait, désormais effraye ; ce qui effrayait produit une impression salutaire. Essayons maintenant, tâche difficile, de montrer comment, sous le jeu du magique éclairage, le tableau se transforme. Voyons comment en béguin s'est changée la couronne de roses ; comment a fini par devenir une croix cet éventail de nacre et d'or, enluminé par Watteau des plus galantes bergeries ; comment le diamant des folles nuits de bal s'est converti en un joyau mystique et brille désormais au ciel, étoile radieuse dont la flamme pénètre et vivifie le cœur de la pénitente.

Essayons, en un mot, de réconcilier la madame de Krüdener du dix-huitième siècle avec celle du dix-neuvième.

I

La Grande-Chartreuse de Grenoble. — Le père et la fille. — Physionomie de quelques salons de Paris à cette époque. — Le baron d'Holbach. — Cagliostro. — Mesmer.

Par une nuit froide et sombre de l'automne de 1786, deux individus, enveloppés dans leur manteau, sortaient de la Grande-Chartreuse, à Grenoble. Le plus petit de ces deux personnages se distinguait par l'élégance et la *sveltesse* de sa tournure, non moins que par l'indéfinissable expression de suave beauté répandue dans tous les traits de son visage ; et ce fut avec les plus vives marques de tendresse et de sollicitude que son compagnon l'aida à descendre les marches du portail. Celui-là était un homme déjà d'un certain âge, mais robuste et bien planté, à l'attitude patricienne, à l'air calme et fort. Tous deux se dirigèrent vers une voiture qui les attendait, et les

conduisit à une auberge de la ville assez éloignée. Lorsqu'ils furent arrivés, le plus jeune, que la fatigue paraissait abattre, se laissa aller sur un sofa en défaisant sa chevelure, qui s'échappa aussitôt, soyeuse, brune et flottante, des liens qui la retenaient. Quant au plus âgé des deux voyageurs, il se tint un instant debout devant son compagnon, le contemplant avec charme et douceur ; puis, saisissant sa main, il lui dit d'une voix où le reproche se mêlait à l'admiration :

« Eh bien, Julie ! es-tu heureuse d'avoir exécuté ce que nulle femme avant toi n'avait osé tenter ? Qu'as-tu vu ? qu'as-tu ressenti ? Parle, faut-il nous féliciter de notre aventure ? Hélas ! je crains que non, et que nos amis de Paris ne triomphent, en nous voyant revenir désappointés de notre expédition. Car, tu le sais, mon enfant, c'était à qui nous dissuaderait de ce voyage ! »

Au lieu de répondre, la gracieuse figure se leva, et, se jetant aux bras de celui qui venait de parler, s'écria dans l'épanchement d'une émotion profonde :

« Au nom du ciel, mon père, pas un mot à Paris de ce voyage ! Donne-moi ta parole de te taire imperturbablement devant toutes les questions oiseuses qui vont nous assaillir.

— Et pourquoi cela, chère enfant ?

— Ne m'interroge pas. Ta parole !

— Comme te voilà émue !

— En effet, je ne respire plus, je ne vis plus ! Il me semble que les ténèbres dont nous sortons vont s'étendre à jamais sur mon existence. D'effrayantes voix grondent dans mon âme, qui se trouble, s'égare, s'humilie, et voudrait se pouvoir cacher au plus profond des abîmes pour ne pas voir et ne pas entendre ! O père ? père ! qu'est-ce donc que notre vie ! Quels précipices affreux, quels gouffres s'ouvrent sous nos pas, tandis que nous marchons dans l'insouciance et la joie ! Quelle horrible énigme que celle d'une existence dont nous payerons peut-être chaque minute par des supplices indicibles et sans fin ? Qui est-il celui qui nous inflige ces supplices ? Ne pouvons-nous lui demander compte des cruautés dont il semble qu'il se fasse un jeu ? Je récuse les bienfaits et les grâces que sa main généreuse dispense, à la condition qu'il reprendra aussi ces tyranniques et arbitraires traitements dont il nous accable ! Rien, rien ! je ne veux rien de lui, qui juge bon de se voiler éternellement à mes regards, et de me harceler de ses secrets. »

Le père attira dans ses bras son enfant, qui, de plus en plus effarée et délirante, se pressait sur son sein avec des suffoquements convulsifs.

« Tu es mon père, toi, je te reconnais. Je t'ai vu

souffrir de mes douleurs, compatir à mes larmes, sur ton visage dont chaque trait me peint l'histoire de mon faible cœur, je lis l'expression de cet amour qui soutient et relève mon être. Tu ne te caches point, tu ne fais pas de ta sollicitude pour moi un sombre et fatal mystère auquel tu me forces de croire, même alors que ma raison se refuse à le comprendre. Non, père, ton regard me porte témoignage de ton amour, un témoignage loyal, ouvert, irrésistible. Je n'ai que faire d'aller chercher un tiers pour m'interpréter ta physionomie : c'est ainsi qu'un père doit être avec ses enfants. Aussi je t'aime et te suis fidèle, fidèle à ce noble cœur sur lequel le mien repose, et au delà duquel je ne connais plus rien. Car de l'éternité, ni toi, ni moi, nous n'en voulons. N'est-il pas vrai que tu repousses un présent dont l'auteur persiste à se dérober à tes yeux, et ne te permet pas de savoir si les dons qu'il te dispense procèdent de sa tendresse ou de sa raillerie ?

— De grâce, Julie, calme-toi ; ton émotion t'égare, et tu ne t'aperçois pas que tu blasphèmes ! Reviens à toi, ma fille ! à cette saine raison qui fait le charme de ton esprit, et qu'un moment d'exaltation aura troublée !

— Tu penses peut-être, répondit la jeune fille, que c'est la vue de ce cloître que nous venons de par-

courir qui suscite en moi ces idées. Eh bien, non ! depuis longtemps déjà mon cœur se trouble et ma tête fermente... depuis longtemps, hélas! »

On peut juger, par ce dialogue, de l'état moral où se trouvait madame de Krüdener, lorsqu'elle visita, en compagnie de son père, la Grande-Chartreuse de Grenoble. Elle avait vingt ans, à cette époque, et, depuis cinq ans, était mariée au baron de Krüdener.

Beaucoup de gens ont cru, et croient encore que la révolution qui s'opéra dans cette rare intelligence fut soudaine : pour peu qu'on y regarde de près, on acquiert facilement la preuve du contraire. Son premier et son second séjour à Paris, période de ses succès les plus brillants, nous la montrent incessamment combattue et tiraillée au point de vue des idées religieuses. Même au plus fort du tourbillon du monde, elle avait des instants comme celui que nous venons de voir, où il lui fallait irrésistiblement exprimer devant ses proches les cruelles angoisses du doute qui la tourmentait. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'étaient là que des instincts; la jeune femme ne tardait pas à reprendre le dessus, à se laisser aller de nouveau au plaisir de vivre, et à se convaincre, au milieu de l'enivrement de ses triomphes, que ces dispo-

sitions mélancoliques n'étaient en somme qu'une influence de sa nature septentrionale, qu'un souvenir *inconscieux* de son enfance. Ainsi rassurée, elle retournait de plus belle à ses distractions, à son commerce avec les beaux esprits du temps, cousins et neveux de Voltaire et de Diderot. Les encyclopédistes en étaient à la dernière heure de l'orgie, à cette heure où les tables se renversent, où les lustres vont s'éteignant; et déjà deux mains énormes et sanglantes, les mains de la Révolution palpaient au hasard parmi ces têtes si galamment poudrées qui peuplaient le salon du baron d'Holbach. La société minée par la base menaçait de s'écrouler. Le Paris d'alors regorgeait d'aventuriers, de visionnaires et de magiciens. Mesmer régnait avec sa baguette aimantée et ses chaînes galvaniques, Saint-Germain et Cagliostro ressuscitaient les morts dont quelques-uns annonçaient d'épouvantables prophéties. Tout remuait, fermentait et grondait. Ce fut le moment où madame de Krüdener fit connaissance avec Paris.

Remontons maintenant de quelques années, et voyons, avant son arrivée chez nous, quelle avait été son existence.

II

Années de jeunesse. — La vie de château en Courlande. — Silhouette du pays. — La noblesse des provinces baltiques et la cour de Saint-Pétersbourg à la fin du dix-huitième siècle.

Julie, baronne de Vietinghoff, naquit en 1766, à Riga. Son père, qui d'abord avait exercé de hautes fonctions à la cour de l'empereur, s'en était démis, et vivait, dans son château de Courlande, en seigneur féodal. Il faut avoir vu les habitations de la noblesse des provinces baltiques, pour savoir quelles impressions de solitude et de grandeur peuvent frapper l'imagination d'un enfant élevé là. D'immenses plaines coupées seulement çà et là par quelque chétive colonie d'artisans allemands, ou par les misérables huttes des paysans de la contrée, entourent à perte de vue le domaine du seigneur, lequel exerce ou pour mieux dire exerçait les prérogatives souveraines, possédant

le sol, et disposant en maître absolu de la liberté et même de l'existence de ses sujets, de ses serfs. Ce domaine seigneurial est d'une grandeur imposante et souvent d'une extravagante magnificence. Sous le règne de Catherine, et déjà sous l'impératrice Élisabeth, des architectes italiens et français, attirés dans le Nord, construisirent des palais de plaisance dans ces steppes arides et dévastées. Du sein de cette nature sauvage qu'un jour nébuleux éclaire à peine, de ces vastes forêts de sapins où la rafale d'hiver promène éternellement ses lugubres symphonies, on vit surgir en manière de temples, d'élégantes villas italiennes, et la svelte colonne d'Ionie s'élever sous ce ciel inclément qui ne devait avoir pour l'aimable étrangère que de sombres coups de vent et d'affreuses bourrasques de neige. Le voyageur qui s'abritait encore, la veille, sous une immense hutte d'Esquimaux aperçoit soudain et comme sortant de terre un féerique château dont la toiture étincelle au soleil du matin, dont les nombreuses fenêtres annoncent une suite infinie de riches appartements et qu'entourent à la ronde de somptueux jardins avec leurs statues, leurs jets d'eau et leurs grilles d'or. Quel contraste! l'art des Médicis à côté de la crasse du Samoïède! les salons en fête, le bal avec ses jeunes nymphes vêtues de gaze parfumée, qui tourbillonnent aux bras

de leurs danseurs, et quelques pas plus loin des bandes de loups affamés emplissant la profondeur des bois de leurs hurlements monotones! là-haut, dans le salon, l'aristocratique beauté exécutant une mélodie de Lulli ou de Pachiarotti, avec la grâce enchanteresse de la plus exquise méthode italienne; là-bas, dans le village, les cris de la pauvre femme courlandaise que son ivrogne de mari rosse à mort!

Ce n'était pas seulement l'existence extérieure de ces dynastes courlandais qui offrait de curieux contrastes, mais bien aussi leur vie intime, leur vie intellectuelle. Un grand seigneur, au siècle de l'impératrice Anne, — dont l'époux était lui-même duc de Courlande, — avait l'orgueil et l'insolence brutale d'un petit tyran, et ces aimables qualités lui restaient en partage aussi longtemps qu'il n'avait pas respiré l'atmosphère de la cour de Saint-Pétersbourg. Là, par exemple, si fière qu'elle fût, sa nature devait plier. Aussi, la noblesse des provinces baltiques évitait-elle généralement de hanter le palais des czars. Même à l'époque de l'avénement de l'impératrice Anne, alors que cette aimable et docte princesse faisait tous ses efforts pour s'entourer des souvenirs de ses jeunes années, il n'y en eut que très-peu parmi ces superbes enfants d'un sol jadis indépendant qui se rendirent à l'appel de leur souveraine. Pendant tout

le règne d'Élisabeth, la noblesse se tint également à l'écart, et ce ne fut guère que lorsque la princesse d'Anhalt-Zerbst ceignit la couronne, lorsque les arts, la vie et la science vinrent se grouper autour du trône de la Sémiramis du Nord, qu'on vit arriver dans la résidence impériale, pour y remplir de grandes charges, les représentants des plus hautes familles de Courlande, d'Esthonie et de Livonie. Encore ne s'avançaient-ils qu'avec une certaine réserve. C'est une si douce chose que la souveraineté, et, sur leurs terres, les grands de Courlande étaient souverains!

Sur leurs terres! ce mot me ramène à ces contrastes intellectuels dont j'ai parlé plus haut. Là, en effet, on vivait dans un complet isolement. Le château d'ordinaire était situé en pleine solitude; il fallait faire plusieurs milles, et souvent voyager des journées entières avant de rencontrer un être intelligent avec lequel on pût échanger quatre paroles, car avec ses misérables serfs on ne causait pas, si ce n'est à coups de cravache et de canne. Dès lors, comment perfectionner son éducation, comment faire valoir ses propres connaissances, et donner cours à ces instincts d'élégance et d'homme du monde qu'on pouvait avoir? Car ce n'est que par l'échange des idées, par un commerce continu avec la société, que notre intelligence se développe. A la vérité, on ramenait parfois de la

résidence impériale un majordome, on faisait venir de Paris ou de Genève une gouvernante; mais ces plantes exotiques, soigneusement calfeutrées là, ne tardaient pas à s'y trouver aussi isolées que le reste du personnel. En admettant que le majordome fût un parfait exemplaire de la civilisation allemande, que, pour les petits commérages et les petites médisances, la gouvernante fût un Paris en miniature, les éléments nouveaux que l'un et l'autre apportaient à la communauté ne pouvaient manquer d'être bientôt épuisés. Longues promenades à travers champs, à travers bois, durant lesquelles on se racontait mille anecdotes sur le duc de Chartres; parties de traîneaux et de patins sur les grands lacs gelés, pendant lesquelles on se passait précieusement le roman de *Candide*, toujours fourré au fond de la pelisse ou du manchon; puis, au retour au château, la soirée, une soirée interminable!

Terrible affaire, en effet, qu'une soirée d'hiver à passer dans une de ces féodales solitudes de la Courlande. — La semaine passée, le châtelain s'est endormi en faisant sa partie de tarock, et la châtelaine, alors prise d'un suprême désespoir d'ennui, est descendue à l'ouvroir, en se disant qu'elle avait divers ordres à donner à ses femmes, mais en réalité pour tuer un quart d'heure à les entendre bavarder. Et le

lendemain la noble famille, n'y tenant plus, est partie pour Paris, comptant bien y absorber autant de tumulte, de lumière et de vie qu'il en faut pour revenir affronter les horreurs d'un pareil hivernage.

III

L'aïeule.

On imagine maintenant quelle influence ces conditions d'existence durent avoir sur la jeunesse de mademoiselle de Vietinghoff, quelle impression durent exercer ces différents contrastes sur la jeunesse d'une personne déjà naturellement fantasque et portée au merveilleux. Rarement ceux qui sont nés dans le tumulte des grandes villes ont cette finesse de perception, cette souplesse des ressorts de l'intelligence si utile à qui veut tirer de sa vie d'importants résultats. Née Parisienne, Julie de Vietinghoff n'eût peut-être pas joué le rôle considérable que nous lui voyons; il fallait, pour l'entier développement de cette nature et de cette âme, les longues nuits du Nord et les grèves désertes de la Baltique.

Rappelons un événement de cette enfance dont le caractère étrange et fantastique va nous représenter au naturel cette vie de famille. Julie de Vietinghoff avait pour arrière-grand'mère une auguste et caduque matrone en qui se personnifiait en quelque sorte la destinée de la Maison. Cette vieille dame, que divinisait le respect de tout son entourage, ne prononçait que des oracles. Elle savait, à cent ans de distance, les moindres particularités concernant la famille, et sa mémoire opérait des prodiges chaque fois qu'il s'agissait de débrouiller et de rétablir un fait oublié de ses rares contemporains. L'interrogeait-on sur un événement ayant eu lieu pendant les dernières années du règne de Pierre le Grand, qu'elle avait encore vu, et pouvant intéresser la famille,— elle en savait le jour et l'heure, et vous en débitait les moindres circonstances avec la gravité qu'un historien mettrait à raconter la chute d'un empire. Mais il fallait, pour cela, que la famille se fût, de manière ou d'autre, trouvée mêlée à l'événement, car lorsque tel n'était point le cas, l'affaire, quelque importance qu'elle eût d'ailleurs, cessait de l'intéresser, et vous pouviez compter qu'elle n'en gardait plus aucun souvenir. Inutile d'ajouter combien la noble aïeule adorait ses enfants, ses petits-enfants et les enfants de ses petits-enfants. Une éternelle litanie de noms pro-

pres se déroulait jour et nnit dans sa mémoire, et le nombre était incroyable des anniversaires marqués de rouge sur son calendrier.

Cependant le jour vint où cette femme auguste sentit la mort s'approcher. De ses biens elle avait dès longtemps disposé déjà. Pierre héritait de ce domaine-ci, Jean-Casimir de celui-là, les capitaux passaient à Burchard, à Lebrecht-Antoine les diamants. Mais auquel de ses quatre fils allait-elle confier sa propre dépouille, ce trésor précieux et souhaité entre tous? Auquel échoirait l'honneur de posséder ces restes sacrés?

Tous les quatre prétendaient à cette distinction suprême, tous les quatre secrètement se la disputaient entre eux, et l'aïeule, témoin de cette pieuse brigue, en ressentait une grande mélancolie, car elle ne pouvait pourtant, avec la meilleure volonté, faire qu'un seul heureux!

Jean-Casimir venait de faire construire pour la famille un sépulcre tout neuf; quoi de plus naturel qu'il souhaitât d'y posséder sa mère? Mais Pierre avait aussi son caveau de famille, et, s'ils n'en avaient pas, Burchard et Lebrecht-Antoine se portèrent garants que la chère dépouille reposerait sous le toit même de leurs châteaux.

« La mère porte bonheur, murmuraient-ils : où

seront ses ossements, là sera le siége et le point d'appui de la Maison! »

C'était une lutte de tous les instants, une contestation discrète et sans scandale, mais qui, malgré les précautions dont on s'entourait, n'échappait point à l'œil vigilant de la dame. Si bien qu'en plein hiver, et presque expirante, elle se fit conduire en traîneau à la plus prochaine seigneurie, pour qu'il ne fût pas dit qu'elle avait voulu mourir chez Jean-Casimir, à cause du monument tout neuf qu'il venait d'ériger.

Elle arriva donc chez Pierre, qui l'accueillit triomphalement; mais, à peine la mère et le fils avaient-ils échangé quelques tendresses, à peine était-elle paisiblement installée dans son lit, que déjà Lebrecht-Antoine, sa femme et sa fille commençaient à conspirer, de sorte qu'avant que Pierre en eût connaissance, le traîneau était attelé de nouveau, et Lebrecht-Antoine enlevait sa mère. Mais s'il était adroit et résolu, Burchard l'était encore davantage, qui, à son tour, la ravit au ravisseur. Ainsi, pendant tout un hiver, galopa, par la neige et le vent, le traîneau fantastique, emmenant ce cœur moribond que les pulsations toujours ravivées de l'amour maternel disputaient à la destruction.

Enfin, l'un des enfants eut le trésor, et l'antique

et vénérable aïeule fut conduite au lieu du repos par une innombrable procession de fils, de petits-fils et de petits-neveux. Mademoiselle de Vietinghoff raconte cette histoire, dont restèrent frappés son imagination et son cœur. « Que ne puis-je, dit-elle, comme fit cette noble femme pour sa race, donner ainsi mon cœur à l'humanité, surtout à cette part de l'humanité qui souffre ! Plût à Dieu que les pauvres se disputassent ainsi ma dépouille, que chacun me voulût, comme étant sienne, ensevelir auprès de sa chaumière ! Quel sommeil bienheureux ce serait ! »

V

Voyage à Paris. — Premières langueurs. — Premiers troubles. — Crise. — Le baron de Vietinghoff. — M. de Krüdener. — Madame de Genlis.

Pour revenir au point dont nous sommes parti, notons que le baron de Vietinghoff était, parmi les grands seigneurs de son époque et de son pays, un de ceux qui aimaient le moins cette vie de retraite et d'isolement absolu. Très-adonné aux lettres et aux sciences, la lecture et l'étude l'eussent volontiers tenu à l'écart, si, chez lui, les instincts d'homme du monde eussent moins dominé; instincts irrésistibles qui, l'entraînant vers le grand jour, le bruit, l'activité, le poussèrent du côté de Paris. Lors de sa première excursion, sa fille n'était encore qu'une enfant; à l'époque de la seconde, c'était déjà une jeune personne. Parmi les hôtes accoutumés de la maison du baron,

on citait d'Alembert, Buffon, Grimm, d'Holbach et Marmontel. Il va sans dire que l'aimable et pétillante Julie réussit au mieux dans tout ce monde, et que son père triompha de ses succès. Bientôt cependant l'étrange individualité de cette nature se trahit par divers signes inquiétants. Le baron de Vietinghoff vit sa fille tourner à la rêverie, à la mélancolie; elle se prit à regretter les solitudes du Nord, à languir après le retour; elle eut des songes, des visions, d'abord par accès assez éloignés, puis les accès se rapprochèrent de plus en plus, de telle sorte que son père se décida à la faire voyager, et l'emmena tantôt en Suisse, tantôt en Allemagne et dans le midi de la France. Une fois lancée sur les grands chemins, elle semblait renaître, la vitalité débordait. Elle allait comme la plume au vent; on l'eût prise pour un de ces enfants qu'entraîne le bonheur de vivre, et qui n'ont d'autre soin, d'autre désir que le caprice de l'heure présente; puis, soudain, et sans motif aucun, cette humeur allègre et couleur de rose devenait sombre et noire, la folâtre du matin, transfigurée en pythonisse, s'asseyait sur la pointe d'un rocher pour y songer à l'écart sous ses longs voiles; et quand son père voulait savoir le mot de ces fantaisies sybillines, elle se jetait à son cou en sanglotant; et c'étaient alors des entretiens comme celui que nous venons de voir au début

de cette histoire. Quant à ce qui regarde le chapitre des idées religieuses, le baron de Vietinghoff était un gentilhomme de son temps, plutôt meilleur que pire; et s'il était sans *préjugés*, il était aussi sans ironie, se contentant de laisser les choses tout simplement aller leur train. On conçoit qu'un personnage à ce point imbu des doctrines du siècle ne dut ressentir qu'une aversion profonde à l'endroit de l'extase religieuse, ce doux baume des saints dont l'usage peut devenir si funeste à ceux qui vivent dans le monde. Aussi peut-on se dispenser d'insister sur l'amer déplaisir qu'il éprouva en découvrant dans son propre enfant les éléments d'un mysticisme qui lui était aussi odieux qu'inintelligible.

Elle aimait à visiter les cloîtres, à se perdre dans leurs corridors obscurs, pour y méditer sur la vie monastique; tout cela en dépit de son père, qu'elle entraînait dans ces expéditions alors qu'il eût beaucoup préféré la voir discuter quelque article de l'*Encyclopédie*. Le temps vint cependant où cette satisfaction lui fut donnée, attendu qu'avec les natures de ce genre tout arrive; et le cher baron eut la joie de voir sa Julie devenir une femme du monde des plus frivoles, et, dès le début, si excentrique en ses façons, que les moins scrupuleuses du temps en conçurent, pour l'avenir, un certain effroi. C'était un véritable

enfant des Grâces et de la Fantaisie, toujours imprévu, toujours aimable, et se mouvant dans les extrêmes, un être des plus séduisants et qui possédait à un degré merveilleux le don d'ensorceler son monde. Son union avec le baron de Krüdener fut moins une affaire de sentiment qu'une satisfaction donnée par elle au vœu de sa famille. Aussitôt mariée, sa vie errante commença. Elle se rendit d'abord à Venise, où son époux occupait le poste de ministre de Russie; puis elle revint à Paris. Une implacable agitation la dévorait et son incompatibilité avec le monde extérieur ne faisait que grandir de jour en jour.

Son mari ne la comprenait point; elle ne l'aimait pas; cet hymen ne lui inspirait que de l'ennui et de l'indifférence. Son père vieillissait et devenait grondeur. Quant à son amant, le chanteur Garat, elle le trouvait un être sans âme. La contradiction, l'appât, le stimulant, voilà ce qu'il lui fallait. Elle voulait bien se sacrifier au démon, mais à la condition que le démon lui procurerait quelque chose qui en vaudrait la peine : ivresse, apaisement, douleur même, que sais-je? Il lui fallait sentir le ciel et la terre se disputer son existence; car, pour vivre comme la foule, pour aimer, pécher, se repentir, et mourir comme tout le monde, elle ne le pouvait. Aussi c'était pour elle un supplice sans égal de penser que l'amour

et la haine, la joie et la douleur, la gloire et l'humiliation ne lui étaient répartis que dans la mesure commune. Le Paris d'alors abondait en femmes tourmentées de cette insatiable soif de *famosité*, mais aucune n'en était plus violemment possédée que madame de Krüdener. Un soir que madame de Genlis, déjà sur le retour, jouait de la harpe devant elle, on lui dit que cette personne était la première en France qui se fût adonnée à cet instrument, et qu'elle était, à cause de cela, devenue une célébrité. « Il me paraît, en effet, répliqua madame de Krüdener, qu'en France il suffit d'être ridicule pour devenir célèbre. Qu'à cela ne tienne, moi aussi, je veux apprendre à jouer de la harpe. » Elle n'apprit pas à jouer de la harpe, mais elle écrivit un roman et dit à la dame avec laquelle elle avait eu l'entretien que nous venons de citer : «Des deux espèces de folie par lesquelles madame de Genlis s'est rendue ridicule et célèbre, j'ai choisi pour moi la plus facile : j'ai composé un ouvrage : reste à savoir si j'ai atteint mon but. »

V

Madame de Krüdener et madame de Staël, — *Valérie* et *Corinne* — Le philosophe Saint-Martin. — Symptômes de conversion. — Séjour à Coppet.

Ce roman de *Valérie* fit, en effet, beaucoup de bruit, trop sans doute, car ce livre, quelque mérite qu'on se plaise à lui reconnaître, n'est pas, somme toute, un chef-d'œuvre. On y vit la révélation d'une âme jeune, ardente, romanesque; et sur ce point on eut raison d'être d'accord. Toujours en proie à ces scrupules religieux qu'elle ne pouvait vaincre, l'aimable sceptique avait imaginé de les transporter dans le domaine de la poésie, et de faire du cœur l'interprète actif des sombres mystères de la conscience. L'ouvrage parut à Paris en 1804, après un séjour de quelque temps, que madame de Krüdener,

à la suite de sa séparation, en 1792, était allée faire à Riga et à Leipzig. Gustave, le héros de ce livre, est une sorte de Werther sentimental qui s'éprend de belle passion pour la femme de son père adoptif, la jeune et belle Valérie, laquelle nous représente la très-ressemblante image de madame de Krüdener; Gustave aussi passe pour n'être qu'un portrait, et la lutte de ces deux cœurs qui se rencontrent dans la souffrance et le renoncement est une de ces peintures qu'on ne réussit bien que d'après le naturel. Quelle main d'ailleurs, mieux que la main d'une femme, s'entendrait à tenir un pareil journal d'amour! Parmi tant de critiques qui s'exercèrent sur cet ouvrage, les uns l'ont comparé à *Werther* pour la fougue entraînante de la passion, les autres à la *Nouvelle-Héloïse* pour le sentimental; la vérité est que *Valérie* ne tient ni du livre de Goethe ni de l'œuvre de Rousseau, et qu'il faut y voir bien plutôt le type de ce roman esthétique et descriptif à la fois, que l'auteur de *Corinne* et de *Delphine*, madame de Staël, a depuis traité en maître.

A dater de ce jour régna la mode d'introduire le paysage et les impressions de voyage dans ces histoires du cœur, et de promener son héros et son héroïne par toutes les grandes routes, uniquement pour joindre à l'étude psychologique des caractères, les considérations de l'auteur sur les lieux qu'il fait par-

courir à ses personnages. La forme du roman par lettres se prête d'ailleurs merveilleusement à la vérité de ces tableaux, à la condition pourtant que nous aurons affaire à une plume exercée, sobre, discrète, et capable de résister à ces développements fastidieux, à ces assommantes divagations où s'égarent les maladroits. Dans *Valérie*, l'écueil est tourné avec bonheur, de même dans *Delphine* et dans *Corinne*. Mais que dire de tant d'ineptes copies, de plates et lourdes imitations que ce genre nous a values. Les lettres dans lesquelles Gustave peint les commencements de sa passion sont pleines de tendresse et d'ardeur contenue, Valérie est moins vraie; tantôt elle nous paraît froide, et tantôt affectée; on voit que l'auteur hésite entre la peur d'en trop dire et de trahir ainsi les secrets de son propre cœur, déjà si vivement éprouvé, quoique jeune, et la crainte de rebuter ses lecteurs par une peinture froide et conventionnelle; de là ces couleurs trop chaudes et trop éclatantes qu'elle distribue par moment d'une main incertaine, ces empâtements déplacés qu'on remarque à certains endroits. Plusieurs ont regretté, non sans justesse, que ce livre ait été écrit en français. En effet, à ces rêveries sentimentales, qui dénoncent incessamment les origines germaniques de l'auteur, l'allemand eût sans doute mieux convenu. Comparez à

Valérie le roman de madame de Staël, où la passion domine aussi, mais une passion toute française, et vous aurez sous les yeux le produit de deux races bien distinctes. A cette inspiration du Nord, dont je parle, se rattachent cette tendance obstinée à creuser le fond des choses, et, qu'on me passe le mot, tout cette métaphysique de fantaisie dont la brûlante ardeur n'excuse pas l'obscurité. Ce mysticisme a fait croire à quelques-uns que le philosophe Saint-Martin pouvait avoir une part quelconque à réclamer dans l'œuvre de madame de Krüdener. Rien n'est plus faux. Sans doute Saint-Martin connaissait, à cette époque, madame de Krüdener, mais sans exercer sur elle aucune influence. Elle-même nous le dit; et quand elle se tairait là-dessus, la noble fille du baron de Vietinghoff vivait encore alors trop dans le monde, et conservait, à l'endroit de la prétendue sagesse des philosophes de Paris des préventions trop enracinées, pour se laisser aller à des relations de cette espèce avec un si bizarre personnage. Contester quoi que ce soit, dans son ouvrage, à madame de Krüdener, ce serait ne la point connaître. Car ce qui fait le grand charme de *Valérie*, c'est surtout cette union d'une imagination ardente et d'un cœur ému, par laquelle l'aimable écrivain s'entendait à fasciner son entourage. Attirer à soi, dans le rayon de sa pensée et de

ses sentiments, les intelligences les plus étrangères et les plus rebelles, n'est-ce pas faire acte de poëte? A ce compte, madame de Krüdener fut poëte dans sa vie comme dans ses écrits, lesquels ne contiennent guère que des émotions ressenties et des peintures d'objets qui l'avaient frappée dans ses voyages. C'est ainsi que nous retrouverons dans *Valérie* cette description à la fois poétique et vraie de la Grande-Chartreuse de Grenoble, qu'elle avait, plusieurs années auparavant, comme nous l'avons vu, visitée avec son père, et déguisée en homme; le seuil des saints religieux étant alors, comme aujourd'hui, interdit aux femmes.

Il suffirait de cet exemple pour démontrer à quel point le sujet du roman se relie à l'existence intime de son auteur; qu'on lise maintenant ces lignes d'une lettre de Gustave : « Je viens de lire la vie d'un saint que j'ai trouvée dans une des armoires de ma chambre. Ce saint avait été homme, il était resté homme : il avait souffert, il avait jeté loin de lui les désirs de ce monde, après les avoir combattus avec courage, il avait exilé de ses pensées toutes les images de sa jeunesse et élevé le repentir entre elles et ses années de solitude. Il travaillait tous les jours à son tombeau, en pensant avec joie qu'il ne léguerait à la terre que sa poussière, et il espérait, mais en tremblant, que

son âme irait dans le ciel. Il vivait dans sa Chartreuse en 1715; il mourut, ou plutôt il disparut, tant sa mort fut douce. — Là vivent des hommes qu'on nomme exaltés, mais qui font du bien tous les jours à d'autres hommes. Quelle idée sublime et touchante que celle de trois cents Chartreux vivant de la vie la plus sainte, remplissant ces cloîtres si vastes, ne levant leurs mélancoliques regards que pour bénir ceux qu'ils rencontrent, peignant dans tous leurs mouvements le calme le plus profond, disant avec leurs traits, avec leurs voix que l'agitation ne frappe jamais, qu'ils ne vivent que pour ce Dieu, si grand, *oublié dans le monde*, *adoré dans le désert!* »

Comment ne pas entrevoir dans ces dernières paroles la madame de Krüdener de 1814? Qui dit poëte, dit toujours un peu prophète; et il arrive bien souvent que, sans le savoir et sans le vouloir, on se prophétise à soi-même son avenir. Ce passage que je viens de citer en offre un exemple, et nous la verrons tout à l'heure évangéliser son siècle, au nom de ce Dieu que le monde oublie et qui veut être adoré dans le désert! Ceux qui prétendraient ne voir dans la conversion de madame de Krüdener qu'une sorte de fantasque évolution et de coup de tête feront bien de méditer ces lignes : ils y trouveront l'expression de ce mysticisme latent, qui déjà, chez la femme du monde très-

évaporée, chez la femme auteur, annonçaient la missionnaire et l'ascète future.

J'ai parlé des heureuses peintures qui se rencontrent dans ce roman de *Valérie;* il y a telle vue de pays, tel tableau, celui de Venise, par exemple, qui vous rappellent les meilleures pages de madame Sand en ce genre. J'en dirai autant de certaines critiques sur les beaux-arts touchées sans pédantisme, avec délicatesse et bon goût, et qui servent d'agréable diversion à l'analyse des sentiments, tout en n'empiétant point sur le roman, qui demeure la principale affaire, tandis que, dans *Corinne*, le roman n'est, au contraire, qu'un prétexte lyrique au raisonnement.

Ce fut vers cette période de 1804 que madame de Krüdener rencontra madame de Staël, dans son brillant exil de Coppet. De ces deux femmes illustres, alors au plus haut point de leur gloire mondaine et littéraire, chacune allait suivre sa voie et prendre dans les grands événements de son époque la part qui lui revenait. A celle-ci le martyre politique, à celle-là le martyre religieux. Également faites, toutes deux, pour exercer sur leurs contemporains une influence impérieuse, on n'a pas manqué de donner à leurs actions la vanité pour mobile. S'il en fut ainsi, il faut reconnaître qu'une pareille vanité est la mère de la gran-

deur. Et pour nous en tenir à madame de Krüdener, si d'indignes bruits ont couru sur son compte, si l'esprit de parti a fait voir le mensonge où le mensonge n'était pas, il appartient à une époque où les sentiments d'humanité semblent être en honneur, et qui ne parle que de ses sympathies pour les besoins du peuple, de ne pas méconnaître l'œuvre de cette noble femme.

VI

Rupture avec le monde. — Retour à Paris. — 1812.

Cette année 1804, qui venait de voir publier *Valérie* avec tant de succès et d'hommages, fut aussi témoin de sa rupture avec le monde ; et dès 1806, lors de son séjour à Kœnigsberg, — où madame de Krüdener était allée rejoindre la reine Louise de Prusse, — éclatèrent des signes publics de sa conversion.

Celle qu'on avait vue quelques années auparavant faire les beaux jours du salon de madame Récamier, vêtue à la grecque, la gorge et les bras nus, ne se rencontre plus désormais qu'en robe montante, en cheveux plats et dépouillée de toute espèce d'ornements mondains. A cette époque (1806), madame de

Krüdener avait quarante ans. Son mari, dont elle s'était jadis séparée, était depuis 1804 mort à Berlin, où il remplissait le poste d'envoyé de Russie. D'après le témoignage des personnes qui la virent alors, on peut se la figurer plutôt petite que grande, le visage pâle avec des traits réguliers et respirant le calme, la douceur, la bienveillance. Dans les moments d'extase, une irradiation, partie du cœur, illuminait soudainement cette blancheur d'ivoire. Longtemps on vit encore briller sur sa robe feuille-morte une petite croix d'or suspendue à son cou par un simple fil; mais plus tard ce dernier bijou disparut sous les plis du vêtement, tant elle se croyait toujours en péril de retomber dans les goûts frivoles d'autrefois. Elle avait les plus belles mains du monde, d'une élégance et d'un modelé parfaits, et contre cet attrait son humilité ne pouvait rien; car, comment s'y prendre pour empêcher les gens de voir et d'admirer de jolies mains dans la vivacité de la conversation. Du moins en avait-elle ôté toutes ses bagues, dont chacune signifiait quelqu'un de ces attachements qu'on jure toujours de ne jamais oublier : gages terrestres sacrifiés au vœu divin.

D'une allure vive et précipitée dans sa jeunesse, elle allait maintenant d'un pas ferme, lent et mesuré, comme quelqu'un qui s'achemine vers un but

certain. Plus d'équipages, plus de grand laquais galonné l'accompagnant dans ses moindres courses ; le simple et grave appareil d'une dame de charité visitant ses pauvres. Dans le monde, elle aimait à se tenir debout, et causait gracieusement appuyée sur le marbre de la cheminée ou sur un meuble. Plus de titres pompeux, de révérences étudiées, un petit salut amical donné en passant du coin de l'œil. Elle ne souffrait point qu'on l'annonçât, et même, chez les altesses, elle s'introduisait sans autre cérémonial qu'un léger coup frappé à la porte du cabinet. Cette place d'honneur, ce coin du canapé, si envié dans les salons du Nord, elle le déclinait pour s'établir modestement sur le premier siége venu : réservée avec les grands, ouverte et cordiale pour les pauvres, elle allait au-devant de toutes les souffrances avec une ardeur apostolique.

Ce fut ainsi transformée d'esprit et de corps que madame de Krüdener revint à Paris en 1812, et rouvrit sa maison.

Du reste, ce changement intégral de madame de Krüdener, dont la psychologie peut demander compte à tout un ordre antérieur de sentiments et d'idées, s'expliquerait, au besoin, suffisamment par les événements de son époque et par les modifications que ces événements devaient apporter dans les opinions

et les croyances. Lequel, entre les contemporains de cette grande et terrible période qui vit les trônes s'écrouler, et s'abaisser tant de puissances, lequel oserait se vanter de n'avoir point subi, au plus profond de son être, le contre-coup du tumulte extérieur? L'ébranlement était trop fort, les contrastes trop marqués, les enseignements douloureux et sublimes que le ciel promenait sur l'humanité parlaient d'une voix trop retentissante pour qu'une âme douée de quelque sympathie, et capable de réfléchir, ne se sentît pas irrésistiblement entraînée dans ce flux et reflux des esprits. L'existence privée, le foyer domestique n'avaient, en quelque sorte, plus de sens; on ne vivait, on ne respirait que dans une atmosphère de grandeur et d'émotions. Nous, qui sommes si loin du cataclysme, nous en avons encore l'épouvante sacrée, et ceux qui entendirent gronder ce tonnerre, ceux qui virent flamboyer ces champs de bataille, n'auraient pas tressailli! Les muets recouvraient la parole, les faibles devenaient forts. Madame de Krüdener ne fut point la seule sur qui, dans cette Pentecôte politique, descendit la langue de flamme des apôtres. Seulement, nous la connaissons davantage, parce que son œuvre eut un caractère plus accusé, parce que sa personnalité, se dégageant du groupe, nous apparaît en quelque sorte du haut d'un piédestal.

VII

Vie apostolique. — Prédications. — Rapports avec Empeytas. — Promenades humanitaires à travers les geôles — Disgrâces et persécutions.

Je ne puis m'empêcher de noter, à cette occasion, une circonstance assez curieuse, en ce qu'elle révéla pour la première fois à madame de Krüdener ce don qu'elle possédait de parler aux multitudes assemblées et d'agir sur elles instantanément. C'était à Venise; une mendiante venait d'être arrêtée, et le peuple accourait pour la délivrer. Une collision allait avoir lieu, lorsque la gondole de madame de Krüdener aborda à l'endroit du tumulte; aussitôt la foule de se déranger pour faire place à la noble étrangère, et la mendiante de se précipiter à ses pieds en implorant aide et protection. Madame de Krüdener prit en inté-

rêt la vieille, qu'elle reconnut comme ayant servi chez elle, et par quelques paroles bien senties décida sa mise en liberté, aux acclamations de la multitude, dont l'enthousiasme fut à son comble, quand un vigoureux compagnon, la prenant dans ses bras malgré sa résistance, s'écria en l'élevant dans l'air pour la montrer à tous : « Voilà la belle jeune dame qui prend en pitié les souffrances du peuple et ne veut pas qu'on le maltraite ; saluez, et qu'elle vous bénisse ! » Cette scène, dont on s'égaya peut-être un peu dans le monde de madame de Krüdener, ne laissa pas de produire sur elle une grande impression.

A partir de ce jour, elle rechercha la faveur des humbles et s'occupa beaucoup du vif empressement qu'on lui témoignait à son passage. Au degré de son palais, les gondoliers se disputaient à coups de poing l'honneur de la conduire, — quelquefois même à coups de couteau. Lorsqu'elle entrait à l'église, on se recommandait à ses prières. Madame de Krüdener savait désormais le don qu'elle possédait en elle d'émouvoir et d'entraîner la foule. Pour que sa puissance s'exerçât, il ne lui fallait plus que de la résolution, et cette résolution, le tumulte des événements et l'exaltation de sa foi la lui inspirèrent.

Au lendemain de la bataille d'Iéna, elle écrit à ses amis : « De grandes destinées s'accomplissent, tenez

vos yeux ouverts; celui qui éprouve les cœurs des humbles et des forts est en train de se manifester aux rois comme aux peuples! » Le temps des prospérités toujours grandissantes de Napoléon, madame de Krüdener vint le passer à Genève, où elle fit la connaissance du jeune Empeytas, prêtre de l'église réformée, nature ardente et mystique, espèce de sigisbée spirituel, si l'on me passe l'expression, qui, tout en aimant chez madame de Krüdener la femme encore très-séduisante, révérait en elle la pieuse missionnaire qu'il assistait dans l'occasion. Des deux enfants qu'elle avait, elle envoya son fils en Livonie, le destinant à la carrière diplomatique, et garda sa fille à ses côtés.

Les jours étaient venus de ses prédications et de sa vie apostolique. A Heidelberg, elle visita la prison des criminels et vécut des semaines entières au milieu des voleurs et des assassins. La guerre avait soufflé sur certains points des amas de cette vermine humaine, et telles étaient la démoralisation et la frénésie de ces misérables que les geôliers et les bourreaux ne voulaient plus se risquer parmi eux. Ce péril, une faible femme l'affronta, ayant pour toute défense son livre de prières. « O mon ami, écrit-elle à Empeytas au sortir de sa première visite, — si je te rendais compte de ce que j'ai vu et entendu pendant les courts instants qu'il m'a été possible de pas-

ser en si horrible compagnie, tu te cacherais le visage et ne saurais que te recommander à Dieu avec effroi. O mon bien-aimé, qu'est-ce que l'homme? En quel sujet de dégoût et d'épouvante ce type originairement si attrayant ne va-t-il pas se changer lorsque Satan étend la main sur lui et barbouille sa face aimable des sombres couleurs de l'enfer! Je me suis assise parmi les criminels, j'ai dû entendre leur haine et leur raillerie se déverser sur moi et sur Celui au nom de qui je venais les visiter; il y avait dans ces railleries infâmes, que te dirai-je, comme un luxe de vice et de perdition, et ces gens tombés si bas étaient mes frères, non-seulement mes frères, mes compagnons de folie et de péché? Voilà ce qui m'écrasait en sortant de cette prison, où j'étais entrée la tête haute et dans le contentement de l'âme. Sitôt que cette idée se fut emparée de moi, j'en perdis tout courage, et ne songeai plus qu'à m'en aller, si bien qu'ayant obtenu de l'autorité une permission de deux heures, je n'y suis demeurée qu'un quart d'heure. Rentrée chez moi, je me suis reproché ma faiblesse, me disant qu'il fallait avoir le courage de sonder non-seulement la misère des autres, mais ses propres plaies. Demain j'y retournerai, et j'y resterai davantage. Il y a là un homme que j'ai connu à Paris, avec qui j'ai dansé dans le monde. Il ne m'a point reconnue, mais moi

je ne m'y suis pas trompée. — « Bonne dame, m'a-t-il dit au début de notre entretien, n'essayez pas de me convertir ; une société qui s'incline et se prosterne devant celui qui vole une couronne, dédaignant de voler une bourse, est faite pour démontrer qu'il n'y a en ce bas monde qu'une chose : réussir. Réussir, c'est la vertu ; ne point réussir, c'est le crime. Qu'on me pende donc et qu'on me roue, car je suis criminel ! » Impossible de le faire revenir de son effroyable égarement ; il ne parlait que du néant, et la mort lui semblait une délivrance. Un autre m'arracha mon livre des mains, et m'en frappa la tête avec violence : — « Va, vieille folle, s'écria-t-il, si tu étais jeune encore et avenante, tu ne songerais pas à Dieu, mais à sa créature, et toutes les sornettes que tu nous débites sont la consolation de tes vieux jours et de ta vieille carcasse ! » Je tremblais si fort que je ne trouvai pas un mot à lui répondre. »

Ces promenades humanitaires à travers les geôles ne laissèrent pas d'appeler l'attention des gouvernements sur cette étrange dame de charité, qui parcourait à si grand bruit les villes et les campagnes, prêchant l'œuvre de miséricorde, et la prêchant d'exemple ; mais le tumulte de la guerre, qui ne permettait pas, à cette époque, qu'on s'occupât longtemps des faits et gestes d'un individu isolé, détourna

bientôt cette surveillance dont madame de Krüdener devait plus tard être l'objet, et d'une manière plus inquiétante pour elle. L'incendie de Moscou tenait occupés tous les esprits; l'Europe entière attendait, les yeux fixés sur le Nord et respirant à peine, lorsque, du fond de ces glaciales ténèbres, se fit entendre le bruit du fragile traîneau qui emportait vers l'Allemagne le grand Empereur fugitif; bruit sinistre qui fut le signal d'un réveil terrible pour ces peuples impatients de s'affranchir. Cette noble et puissante armée, hier encore partout victorieuse, aujourd'hui décimée par le froid et la faim, couvrait le sol de l'Allemagne de ses cadavres réduits à l'état de squelettes. De toutes parts se soulevaient les masses populaires, le sourire et l'espérance revenaient habiter le palais des rois.

De Genève, où elle était en ce moment, madame de Krüdener s'élança vers Leipzig et voulait gagner Berlin, dont le mouvement des armées qui se concentraient là, de divers points, lui barra le passage; force lui fut de rebrousser chemin et de rentrer en Suisse, dans sa paisible retraite, d'où elle assista, avec une exaltation patriotique, souvent voisine de la frénésie, aux événements qui eurent pour théâtre les plaines de Leipzig. L'Allemagne était libre. A ce peuple auquel, dans les jours d'abattement, elle avait

conseillé le courage et la longanimité, il s'agissait maintenant d'enseigner l'humilité dans la bonne fortune, la soumission dans la paix, la reconnaissance dans la victoire. A cette tâche elle se sentit comme appelée par une voix d'en haut ; elle prit en main la cause de la foi restaurée : « Remerciez Dieu, remerciez Dieu, princes et peuples, de vous avoir sauvés ; vous n'avez d'autre chose à faire, *porro unum est necessarium*, remerciez Dieu ! »

Ce singulier dithyrambe où l'empereur Alexandre est déifié, — ce jeune héros qui joint l'énergie d'un César à la candeur céleste d'un apôtre, faut-il vous le nommer, c'est Alexandre, l'élu du Seigneur, — ce lyrique épanchement d'une âme exaltée et brûlante, eut, en effet, un retentissement qu'on ne saurait s'expliquer que par les circonstances, et qu'en songeant à l'enthousiasme universel qu'inspirait alors l'empereur Alexandre. Cette fascination que Chateaubriand a subie sans résistance, madame de Krüdener s'y laissa aller avec une sorte de religieux entraînement. Ce fut là sa période d'éclat et d'influence ; identifiée avec les besoins des populations, avec les nécessités du moment, elle n'exprimait que ce que chacun ressentait et pensait au fond de l'âme. On pouvait ne point partager ses rêves et ses illusions, il fallait croire et prier avec elle. Mieux lui eût valu, sans au-

cun doute, de mourir à ce moment, alors que rayonnait autour de son front ce nimbe de prophétesse inspirée qui devait s'éteindre bientôt, laissant à découvert les cheveux grisonnants de la douairière entichée d'illuminisme, de magnétisme et de sorcellerie.

Ici, en effet, s'ouvre l'ère des disgrâces ; ici commencent les voyages avec deux gendarmes à la portière et un commissaire de police dans la voiture, douloureuses pérégrinations, encore bien que triomphales ; car les populations ne cessaient pas d'accourir et de se presser autour de l'équipage de la pauvre bannie. Elle s'acheminait ainsi d'une frontière à l'autre. Aucun État allemand ne voulait d'elle sur son territoire ; elle ne trouvait d'asile nulle part. Sur le seuil de chaque auberge se trouvait un employé du gouvernement chargé de lui signifier l'ordre de passer outre, et la malheureuse femme, rompue de fatigue, souvent malade, n'avait qu'à remonter en voiture et poursuivre le cours de ses inquiètes migrations. L'argent lui faisant défaut, plus d'une fois elle manqua du nécessaire ; dès que ses ressources le lui permettaient, elle partageait de nouveau avec les pauvres et recommençait ses prédications. Une lettre qu'elle écrivait en cette circonstance au baron de Bergheim, ministre de Bade, donne sur sa position et l'état de

son esprit d'intéressants détails. « Accusée publiquement d'insoumission envers les autorités, insoumission qui d'ailleurs serait bien loin de s'accorder avec cet esprit de paix, de bienveillance et de dévouement que je ne cesse de recommander à chacun, et dont je prends à tâche de faire le fonds de ma conduite ; — je me vois contrainte, monsieur, de rompre pour la première fois le silence que j'ai toujours gardé au milieu des injustices et des persécutions dont j'ai été l'objet, et que Dieu m'a donné le courage de supporter souvent avec bonheur, avec patience toujours.

« Je déclare donc qu'il n'est jamais entré dans mes intentions de contrarier aucunement les autorités, en tant que les autorités elles-mêmes respectaient les saints commandements de Dieu, qui sont ma loi suprême, et pour lesquels je suis prête à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang ; et c'est à ces commandements que j'ai obéi, en pratiquant, soit dans mon propre appartement, soit dans les maisons du voisinage louées par moi à cet effet, une hospitalité qu'on avait tout d'abord approuvée, et à laquelle il y aurait de ma part un crime à renoncer volontairement. Votre gouvernement me reproche encore de n'avoir point repoussé ceux qui venaient m'ouvrir leurs cœurs au nom de Dieu, de ne les avoir pas renvoyés à leurs directeurs spirituels. Chercherai-je à

m'excuser en vous disant que presque toujours ces malheureux m'arrivaient dans un état voisin du désespoir, que la plupart du temps c'étaient des gens ne connaissant point de guides spirituels, et qui ne fréquentaient même pas les églises, les uns parce qu'ils ne s'étaient point convertis, les autres parce qu'ils étaient trop pauvres et rougissaient de se montrer dans tout leur dénûment, ce qui arrive souvent dans les paroisses protestantes. Saint Chrysostome a dit : « Tout enfant de Dieu est un prédicateur, mais tout prédicateur n'est point enfant de Dieu ! » La vie entière de ceux qui se vouent à ce ministère sublime doit porter témoignage. Ils ne vivent que pour aimer et pour glorifier leur divin Maître. Ils n'ont point de patrie, souvent point d'asile où reposer leur tête ; mais, en dédommagement de ces joies terrestres auxquelles ils renoncent, ils ont les joies du ciel, et le cœur de Dieu est leur refuge, leur citadelle inviolable. Que leur font les persécutions ? comme saint Étienne, ils dorment au milieu des pierres qu'on leur lance !

« On peut s'irriter de voir le Seigneur accomplir de grandes œuvres par une faible femme : cette femme, on peut la haïr, l'accabler, elle n'en priera pas moins pour ceux qui la tourmentent. Dieu s'est servi de celle qui, humiliée par ses péchés et ses erreurs, n'a pas

tardé à reconnaître qu'elle avait été l'esclave et la dupe des vanités de ce monde. Dieu avait besoin d'une âme éprouvée et militante qui, après avoir possédé tous ces biens où l'humaine ambition aspire, pût dire aux rois eux-mêmes combien tout cela n'est que néant ! Elle aussi, pauvre égarée, a voulu briller jadis par ces dons de l'esprit et du talent que le monde célèbre, et qu'elle ose à peine avouer aujourd'hui. Pourquoi et de quel droit me retient-on ? Catherine de Sienne, avec qui certes je suis bien indigne d'être comparée, prêchait la parole de Dieu à des cloîtres entiers, et voyait se presser autour d'elle des multitudes de pénitents ; personne cependant ne songeait à l'inquiéter. D'après tout ceci, vous ne douterez plus, je l'espère, des motifs qui règlent ma conduite, et que, si je continue à séjourner dans votre pays, ce n'est pas pour y poursuivre aucun plan terrestre.

« Vous comprendrez en même temps que, quoi que vous fassiez, vous ne sauriez ni me rien donner ni me rien prendre ; tout ce que vous pouvez, c'est me persécuter, et la persécution est pour l'apôtre une douceur. Les saintes Écritures nous enseignent que le Seigneur a plus d'une fois choisi des femmes pour accomplir la délivrance des peuples. On a osé parler d'oisifs et de vagabonds dont mes aumônes entretenaient le désœuvrement ; c'est là une infâme calom-

nie des journaux. Il leur sied bien, en effet, de venir reprocher aux pauvres leur paresse, à une époque où nul ne trouve du travail, où toutes les manufactures chôment, où des milliers d'infortunés se lamentent et meurent de fain, faute d'une occupation qui les substante. Non, monsieur, bien loin d'encourager la paresse, je n'ai cessé de reprocher à Bâle, cette ville opulente, son peu de charité envers les pauvres; cette dépréciation toujours croissante de la main-d'œuvre. Mais, hélas! j'ai parlé dans le désert; les riches se tiennent entre eux, et c'est aux pauvres à prendre soin des pauvres! »

On voit, par cette lettre, jusqu'où allait la compassion de cette noble femme pour les misères de son temps, et quel zèle pieux l'animait pour la cause des classes souffrantes. Ceux qui, dans cette sympathie et ces continuelles sollicitudes veulent ne voir qu'hypocrisie et vanité, ne se doutent pas du martyre de cette existence incessamment calomniée, traquée, inquiétée. Cette cause des malheureux et des délaissés, elle la portait dans son cœur. Elle appelait à elle, pauvre femme sans appui, tous les déshérités, et, loin de reculer devant leurs haillons et leurs misères, elle les faisait asseoir à sa table, partageait avec eux son pain, et confondait ensuite humblement sa prière avec la leur.

On aura beau faire, de tels actes, quand même un peu d'exaltation s'y fût mêlée, ne sauraient prêter à la dérision, et les âmes chrétiennes de tous les temps y trouveront plutôt de quoi s'édifier.

VIII

Égarements et faiblesses. — Le thaumaturge Jung Stilling. Vicissitudes. — Rapports avec l'empereur Alexandre.

Mais il n'est point donné à la volonté humaine de se maintenir toujours sur de certaines hauteurs, et madame de Krüdener, comme déjà nous l'avons indiqué, eut à descendre le versant de la colline. Dès l'année 1814, où elle lia connaissance à Carlsruhe avec le thaumaturge Jung Stilling, son imagination si inflammable se laissa surprendre par toute sorte de systèmes étranges et de fantastiques théories, qui devaient à la longue obscurcir la clairvoyance de son jugement, énerver les ressorts de son cœur et remplir sa vie d'ombres funestes. Qu'on nous permette ici de dire un mot de ce rêveur bizarre, de ce *Voyant* qui exerça sur les facultés de madame de Krüdener une si profonde et si déplorable influence, et dont les

écrits et les gestes semblent avoir beaucoup trop préoccupé l'Allemagne au commencement de ce siècle.

Jung Stilling était fils d'un paysan et pratiquait le métier de tailleur. Goethe, qui eut occasion de voir ce jeune homme lorsqu'il faisait son tour de pays, lui reconnut de l'intelligence, prit goût à sa personne, et ce fut à cette recommandation de l'auteur de *Werther* que Jung Stilling dut les premières sympathies dont le public l'entoura. Il s'en faut que la biographie qu'il a écrite de lui-même soit sans mérite. Comme tableau de mœurs, l'ouvrage a un certain charme et justifie assez la bienveillance que Goethe témoigna à l'auteur, lequel, aussitôt dégoûté du métier d'apprenti tailleur, s'improvisa docteur en médecine. De la science, il n'en possédait pas le premier mot et n'en désirait même rien savoir. Sa grande affaire à lui c'était de vous guérir par des moyens mystiques et de surnaturelles incantations, dont il avait le secret. En quelques mois, le charlatanisme aidant, tout le monde accourut. C'était surtout dans les maladies des yeux qu'il faisait des miracles; tous ceux qu'il opérait devaient infailliblement recouvrer la vue, et, s'ils ne la recouvraient pas, c'est qu'ils étaient destinés à rester aveugles. Chose plus curieuse encore, cet homme qui pratiquait la médecine sans diplôme, ce rêveur, cet

inspiré, ce visionnaire, qui jusqu'alors avait vécu en dehors de toutes les conditions du réel, fut nommé professeur d'économie politique. Dirai-je qu'il ignorait de fond en comble la science qu'il allait enseigner? mais en vérité cela va de soi. D'économie politique, il en savait encore moins que de médecine, ce qui ne l'empêcha point de faire son cours avec un aplomb magnifique et sans que personne en prît ombrage. Il est vrai que l'Europe en ce moment assistait à l'un de ces drames de l'histoire qui ne laissent guère de place aux distractions. Qui vouliez-vous qui s'inquiétât de savoir en une pareille heure si telle chaire d'économie politique d'une petite université d'Allemagne était plus ou moins sérieusement occupée, alors qu'on a tant de fois vu à des époques calmes, et sur les plus grands théâtres, des professeurs enseigner ce qu'ils ne savent pas? Tout en faisant son cours d'économie politique au milieu du consentement universel, maître Jung trouvait encore le temps d'écrire une foule d'affreux romans, ineptes et mercantiles conceptions qu'on ne saurait feuilleter aujourd'hui qu'à l'état de renseignements littéraires sur l'époque. Voyant que ses romans n'exerçaient sur le public qu'une fort médiocre influence, il changea de genre, et pensa davantage exciter la curiosité en se livrant à des travaux prétendus mystiques; de là sa

théorie des *Esprits* et ces *Scènes du monde invisible*, qui ne sont qu'une profanation des livres saints et l'insulte la plus grossière au bon sens, à l'histoire, à la poésie.

Voilà l'homme avec lequel se lia madame de Krüdener, l'esprit étroit et médiocre par qui se laissa inconsidérément charmer cette imagination religieuse et sympathique, mais qu'un peu plus de clairvoyance, qu'un peu plus de subtilité dans la pénétration, eussent mise à l'abri de bien des erreurs et des mécomptes. Les apparitions du monde surnaturel étaient l'inépuisable thème de leurs entretiens, et la trop crédule néophyte écoutait, comme paroles d'évangile, toutes les extravagances que lui débitait ce mystagogue; on priait ensemble, on citait les Esprits à comparaître. Autour de cette espèce de fou qui prétendait vivre en communication immédiate avec la divinité, vinrent bientôt se grouper tous les faux prophètes et charlatans dont l'Alsace, la Franconie, la Suisse et la Bavière regorgeaient à cette époque. Madame de Krüdener se trouva mêlée à ces tristes propagandistes. Il n'en fallait pas davantage pour la compromettre aux yeux de ses ennemis, et elle en avait beaucoup, tant parmi les gouvernements auxquels déplaisaient de longue date ses actives démarches en faveur des affligés, que parmi ces honnêtes libéraux qui se faisaient un de-

voir de condamner comme subversif de l'ordre et entaché d'obscurantisme tout effort tendant à ramener le peuple aux idées religieuses. On alla jusqu'à nier la bonne foi de madame de Krüdener dans ses relations avec l'empereur Alexandre, jusqu'à parler d'hypocrites séductions, au moyen desquelles cette personne s'était emparée d'une âme en proie au trouble, à la mélancolie; et pourtant jamais peut-être madame de Krüdener ne se montra plus vraie, plus exempte de vanité, que dans ses rapports avec l'empereur. Elle vit en lui l'idéal de l'homme et du prince; elle souffla, comme un nimbe glorieux autour de cette apparition, toutes les espérances dont son âme ardente était pleine; elle alla au-devant de lui avec ce tressaillement divin, cette inébranlable, cette auguste confiance de la croyante, qui trouve enfin l'ami qu'elle a cherché, le collaborateur de l'œuvre de charité à laquelle son existence entière fut vouée, celui qui va l'aider à donner au monde les biens de la paix qu'elle, dans sa faiblesse, ne pouvait lui donner. Permis à nous, qui voyons les choses de si loin, d'en discourir à froid : illusions, rêverie, l'élan du cœur, du moins fut généreux, et s'il y eut un peu d'emphase dans le geste et l'attitude, ce n'est pas une raison pour nous montrer injustes envers une âme qu'enthousiasmèrent les plus nobles sentiments.

IX

Découragement, lassitude, retraite. — Les lavandières de Riga.

J'ai dit les erreurs et les égarements de madame de Krüdener. Insisterai-je sur tout ce qu'il lui en coûta de chagrins et d'ennuis de s'être ainsi, et presque à son insu, laissée envahir par une société d'aventuriers et d'intrigants, qui depuis 1819 jusqu'au jour de sa retraite définitive à Riga ne cessa de l'entraîner à sa suite. Ces tribulations furent cruelles. L'âge venait, et, plus que jamais en guerre avec toutes les polices de l'Europe, la tribu nomade avait à chaque instant à ployer sa tente. Quel but sérieux poursuivre en de telles circonstances? Quelle mission s'attribuer en pareil discrédit? Madame de Krüdener ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait perdu toute influence sur la foule. Elle jadis si entourée, si bruyam-

ment invoquée, ne pouvait se risquer seule par les rues sans se voir exposée à la moquerie. Sombres découragements, larmes amères! Elle s'écriait, en rentrant, que Dieu avait éteint la dernière étincelle en son âme, et que, s'il l'humiliait ainsi devant le peuple, c'était qu'il ne voulait plus s'entendre glorifier par elle. A Empeytas, qui se trouvait alors en Suisse, elle écrivait dans ce sens (Riga 1820) : « Dieu laisse la lassitude s'emparer de ses élus, afin qu'ils apprennent le peu que valent devant lui leurs forces et leur renommée. A moi aussi il m'a montré, ces jours derniers, qu'il n'a désormais plus besoin de mes faibles services. Ma tête s'incline sur ma poitrine, mes bras tombent énervés, et ma démarche, qui jadis n'était qu'un élan vers le but, ma démarche devient pesante. O mon ami! lorsque sonnera l'heure terrible, avec quelle épouvante j'obéirai à son appel! Mes bons et mauvais jours disséminés sur la terre, en vain je m'efforce à les rassembler : point de fruit, hélas! point de fruit! Femme coquette et frivole, j'ai commencé, et, après un rapide martyre, femme sans courage et plaintive, je finis! »

La foule la quittait, elle quitta la foule et se retira auprès de sa fille et de son gendre, le baron de Berkheim, aux environs de Riga.

C'est là que dans sa jeunesse M. de Sternberg l'a

rencontrée. Écoutons-le parler, et donnons ici dans tout son contour cette esquisse tracée d'après ses propres souvenirs :

« Par une belle nuit d'été, je me promenais le long du fleuve, lorsque je vis passer une calèche où se tenait, à côté d'un jeune homme, une vieille dame en robe de soie grise. Sans savoir que c'était madame de Krüdener, j'éprouvai à la vue de cette personne une impression singulière. Un instant après la voiture s'arrêta, et la vieille dame descendit en s'appuyant sur le bras de son cavalier. Quoique me tenant à distance, j'eus bientôt compris pourquoi elle mettait pied à terre. Une compagnie de jeunes filles était là, au bord de l'eau, occupée à laver du linge; et madame de Krüdener, en les apercevant, n'avait pu résister au besoin de leur prêcher quelque chose. Elle s'avança donc au milieu des joyeuses villageoises qui ouvraient de grands yeux ébahis, monta sur un banc qui se trouvait là tout exprès pour lui servir de chaise, et de cette position élevée, dominant tout son monde, commença une homélie dont je me rappelle parfaitement l'exorde et les points principaux.

« — Que faites-vous là? » s'écria-t-elle dans le dialecte des gens de la campagne, et d'une voix tonnante. — Les jeunes filles s'entre-regardèrent en riant, et répondirent qu'elles lavaient leur linge.

« — Très-bien, reprit madame de Krüdener, vous lavez vos hardes terrestres; mais ne pensez-vous point aux taches de votre âme, à ces souillures du vêtement céleste, qui vous plongeront un jour dans la confusion et le désespoir, si vous paraissez devant Dieu sans les avoir lavées ! Vous ouvrez de grands yeux, et vous avez l'air de me demander avec étonnement comment je puis savoir que vos vêtements célestes ont des taches; croyez-moi, je le sais, et à n'en pas douter. Nos âmes, à tous, tant que nous sommes, sont dans le même cas, et les meilleures comme les plus nobles ont des taches; c'est pourquoi il nous est ordonné de veiller incessamment à notre purification et de faire disparaître les souillures de notre âme comme vous faites disparaître celles de vos habits. Négligez ce soin et Dieu vous punira dans le ciel comme vos maîtres vous puniront sur la terre si vous négligez l'autre. Mais le châtiment de Dieu est bien autrement terrible que celui des hommes, et le ciel est plus haut que la terre.

« Ainsi se prolongea ce discours d'une éloquence à la fois mystique et familière, empruntant aux choses de la vie quotidienne ses métaphores à la portée des plus simples esprits. L'effet fut prodigieux. A mesure que parlait madame de Krüdener, ces pauvres filles passaient d'une sorte d'étonnement stupide à l'intel-

ligence du discours, à un recueillement plein de sensibilité. Peu à peu, on les vit abandonner leur travail, se rapprocher, et finir par tomber tout en larmes aux genoux de la noble femme, qui, du haut de son escabeau de granit, leur souriait avec amour, en étendant au-dessus de leurs têtes ses mains pour les bénir.

« Le calme de l'endroit, ce ciel sans nuages, ces paroles inspirées, que la brise embaumée du soir emportait sur ses ailes, tout cela produisit sur mon âme une impression ineffaçable, et je ne puis encore aujourd'hui entendre prononcer le nom de madame de Krüdener sans voir revivre à mes yeux cette scène. »

Une seule fois encore madame de Krüdener attira l'attention, ce fut à Saint-Pétersbourg, lorsqu'elle vint s'y répandre en faveur de la cause des Grecs. Ce lyrisme, toutefois, n'eut qu'un médiocre succès auprès du gouvernement, qui l'invita poliment à quitter la capitale et à se rendre en Crimée, où l'attendait, à Karasubasar, une fièvre contagieuse qui mit fin, le 13 décembre 1824, à une existence qu'elle traînait désormais avec dégoût et lassitude, au milieu de temps nouveaux dont elle ne parlait plus la langue, et qui avaient cessé de la comprendre.

En résumé, ce fut un esprit vif, une imagination féconde, un cœur chaud et généreux. Que d'autres

parlent d'hypocrisie et de mensonge : ce que j'admire, au contraire, ce que j'aime chez cette noble personne, c'est sa loyauté, sa droiture; son âme est vraie jusque dans ses faiblesses, ses incertitudes et ses erreurs; vraie comme un miroir, même alors qu'une influence extérieure vient ternir et troubler sa transparence. L'idée qu'elle avait des hommes était grande et fière, et tout devait céder chez elle au mouvement sympathique. Comme une autre, plus qu'une autre peut-être, elle paya son tribut aux vanités de ce monde; mais du moins peut-on dire que jamais le sens moral ne fut atteint. Jusqu'en ses moindres faiblesses, vous retrouvez l'idée de sacrifice et de dévouement, et ces faiblesses-là sont pardonnables surtout en des jours où l'égoïsme est au fond de toutes choses.

UN

BAL AU PALAIS LIECHTENSTEIN

J'entre en matière comme un proverbe. Nous sommes au palais Liechtenstein, dans une immense galerie éclairée *à giorno*, véritable océan de lumière dont les vagues de gaze bleue et rose ne soulèvent que fleurs et diamants.

A cette flamme ruisselant de girandoles innombrables et d'un lustre colossal dont les irradiations fulgurantes vont se réflétant à perte de vue dans des murailles de cristal, se mêle un féerique concert.

L'effluve sonore vous inonde sans que vous sachiez d'où il vient ; et les mélodiques explosions d'un orchestre invisible entrent pour leur part dans cette atmosphère de parfums et d'incandescences où vous marchez à travers un olympe de Junons, de Dianes et de Niobés héraldiques.

On danse, on fleurette; on valse comme à Vienne, seulement on sait valser; on cause même; et la preuve en est cette conversation presque parisienne qui se passait ce soir-là dans le cabinet de *Vieux laque*, entre la jeune comtesse de H..., dame patronesse d'une institution de charité, et le baron de N..., lequel s'entêtait à refuser imperturbablement je ne sais quel billet de bal masqué.

Mais voyons l'entretien.

LA COMTESSE.

Rien ne vous force d'y aller. Pour ma part, je serais fort aise qu'il y eût moins de monde que la dernière fois ; mais vous pouvez toujours me prendre un billet, ne fût-ce que pour l'intention charitable.

LE BARON, réprimant un léger bâillement.

Et peut-on savoir de quelle œuvre charitable il s'agit encore ?

LA COMTESSE.

Vous l'ignorez? — Des écoles d'apprentissage !

LE BARON.

Ah ! des écoles d'apprentissage, et dans quel but ?

LA COMTESSE.

Toute une réorganisation des basses classes, une amélioration radicale du système social, un remède certain contre la démoralisation et le bouleversement.

LE BARON.

Excusez du peu ! Si vous avez de pareilles écoles en réserve, ouvrez-les bien vite, car le besoin s'en fait terriblement sentir.

LA COMTESSE.

Deux ou trois femmes de la société et moi, en parcourant dans nos promenades les villages des environs, nous avons découvert, savez-vous quoi ? des enfants qui vagabondent par les rues, tandis que leurs pères et mères travaillent aux champs. Vous comprenez quels dangers courent les mœurs de ces pauvres enfants abandonnés ainsi sans surveillance, des petites filles surtout ! Nous avons donc résolu de nous occuper de ces petites filles et de les rassembler dans des écoles, où elles s'instruiront de tout ce qu'elles doivent apprendre pour devenir un jour d'honnêtes femmes et de bonnes ménagères.

LE BARON.

Mais c'est vous charger là d'un soin qui, à ce qu'il me semble, ne regarde que la maman.

LA COMTESSE.

La maman ! Quand je vous dis que les mères passent

leur vie aux champs, et que le temps leur manque de s'occuper de leurs enfants.

LE BARON.

Fort bien ! Ainsi vous vous emparez de ces jeunes filles...

LA COMTESSE.

Et nous les mettons à l'école. Une bonne ménagère est la naturelle institutrice de toute sa famille, y compris son mari. Elle est la colonne et le soutien de la maison ; mais comment se procurer de bonnes ménagères si vous laissez les petits êtres destinés plus tard à cet emploi croître et se répandre à l'aventure comme des sauvageons, et se pervertir sans rémission ?

LE BARON.

En vérité, vous parlez d'or, comtesse, et le but de votre fondation me paraît très-suffisant pour que nous nous fassions tous un devoir de courir au bal. Pour moi, du reste, j'en ai bravement pris mon parti ; il y a si longtemps que je vais au concert dans le saint but de voir s'élever à Constantinople une église catholique, et que je me déguise en Pierrot à cette seule fin de doter les petits Hottentots baptisés, de chaussons de laine, qu'on ne leur expédie guère et dont probablement ils n'ont aucun besoin !

LA COMTESSE.

Trêve de plaisanteries ! S'il y a des comités capables de manquer à leur mission, le nôtre n'est point de ce nombre, et notre vigilance ne désarme pas devant l'ennemi.

LE BARON.

L'ennemi ?

LA COMTESSE.

Oui! J'entends par ce mot la pauvreté, la dégradation des basses classes; n'est-ce donc point là notre ennemi le plus dangereux, le plus funeste?

LE BARON.

D'accord! Mais à vouloir vaincre cet ennemi on perd sa peine. Plus vous lui concédez et plus il exige; et si nous envisageons froidement le fond des choses, nous verrons que ce qu'en somme veut cet ennemi, c'est notre ruine, rien de plus, rien de moins.

LA COMTESSE.

Et quand cela serait, aurait-il donc si grand tort? Trouvez-vous par hasard que nous ne lui ayons point assez fait de mal?

LE BARON, après un moment de silence et regardant la comtesse dans le blanc des yeux.

Pardon, comtesse, je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE.

N'importe! Je me serai peut-être mal expliquée. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que, à nous les privilégiés de la naissance, à nous les classes *possédantes*, pour emprunter une expression à l'affreux jargon du jour, il appartient de redresser certains torts de la destinée, et qu'en aidant le peuple à se moraliser, à s'élever à la jouissance, au bien-être, nous ne faisons que remplir un devoir.

LE BARON.

A votre place je lui mettrais dans les mains et la hache et la torche, ce serait plus tôt fait!

LA COMTESSE, avec sentimentalité.

Vous ne me comprenez point. Brisons-là.

LE BARON.

Dites, au contraire, que je vous comprends trop bien. Vous voulez, n'est-il pas vrai, donner au peuple une vie de bien-être et de jouissance; mais cette existence se rapprochant davantage de ce qu'est la vôtre, vous voulez qu'il se la procure par l'ordre, l'économie, le travail?

LA COMTESSE.

Oui, sans doute.

LE BARON.

« Travaille et tu posséderas. » Telle est la maxime que vous vous escrimez à lui inculquer; mais vous-mêmes, qui parlez si bien, travaillez-vous? Et si vous ne travaillez pas, de quel droit possédez-vous? Que dirions-nous par hasard si le peuple ouvrait demain à notre intention des ateliers d'apprentissage et nous forçait, nous, les heureux du jour, les oisifs et les délicats, à nous asseoir sur les bancs de l'école pour y apprendre comment, par le travail, on s'élève au bien-être?

LA COMTESSE.

Mais vous vous figurez là des choses qui sont impossibles.

LE BARON.

Impossibles! N'est-ce donc pas justement l'impossible qu'on réclame de nous aujourd'hui? N'est-ce point cela même, et cela surtout, qu'on exige, dont la concession ne saurait manquer d'entraîner, avec notre chute, celle de tout l'ordre social existant.

LA COMTESSE.

Mais non ! mais non ! mais non ! Le peuple ne veut que l'amélioration de son sort, et ne demande rien au delà. De grâce, ne jetez pas ainsi la confusion dans mes idées ; je déteste les gens qui ne sont pas de mon avis, et cela par pur entêtement.

LE BARON.

Pas pur entêtement ! Mais quel profit avez-vous donc tiré de l'expérience des révolutions ?

LA COMTESSE.

Des révolutions, il n'y en aura plus.

LE BARON.

Sans doute à cause de vos ateliers d'apprentissage, qui les empêcheront de revenir ?

LA COMTESSE.

Tenez, je ne puis souffrir les gens qui voient comme vous tout en noir.

LE BARON.

Et moi, tout en les adorant, je me défie des belles dames qui s'obstinent à voir tout couleur de rose et nous bercent de leurs illusions. Ne nous y trompons pas, chère comtesse, la génération actuelle est vouée aux abîmes. Les bases du système social craquent et s'effondrent ; aussi loin que nos regards s'étendent, la marée monte et nous circonvient. Nous en avons déjà jusqu'au cou ; avant peu le flot nous passera par-dessus la tête, et vous voulez que je choisisse ce moment pour me rattacher à la planchette de sauvetage que

me tend une philanthropie sentimentale ! Oh ! les optimistes ! les optimistes ! race d'endormeurs ! « Ayez patience ; les choses ne vont peut-être point si mal que vous pensez. Attendons. » Éternel refrain à l'usage des âmes faibles, mais dont ni vous ni moi ne devons nous payer. Disons-nous, au contraire, que le mal est au pire, que la crise est proche, et que de cette crise sortiront des générations nouvelles et un nouvel ordre de choses.

LA COMTESSE, joignant avec terreur ses petites mains finement gantées.

Au nom du ciel, monsieur, gardez pour vous ces prophéties ! Je conçois maintenant pourquoi mes ateliers ne vous inspirent qu'un si cruel persiflage.

LE BARON.

Détrompez-vous. Je ne raille point et ne voudrais décourager personne.

LA COMTESSE.

Pour en revenir à nos ouvroirs, les fonds nous arrivent de tous côtés, et nous nous occupons à nous procurer des institutrices ; c'est que nous voulons faire grandement les choses. Nous aurons tous les ans des examens et des distributions de prix. La princesse*** se chargera de l'arrondissement de N... ; la duchesse ***, de l'arrondissement de V..., et j'aurai, moi, le faubourg N...

LE BARON.

Y songez-vous, comtesse, tout un faubourg !

LA COMTESSE.

Il ne nous manque plus que d'habiles couturières ; car

vous comprenez de quelle importance il est pour notre établissement d'avoir à sa tête des gouvernantes capables d'enseigner le point arrière et le point piqué. La princesse voudrait les faire venir de Manchester, et elle a même eu à ce sujet plusieurs conférences avec l'ambassadeur d'Angleterre; quant à moi, j'inclinerais plus volontiers vers la Hollande. Notre comité se réunira une fois par semaine. Nous nous emparons ainsi de toute la banlieue de Vienne, que nous pourvoyons, avec le temps, de tendres mères et de ménagères modèles; là où nous ne pouvons atteindre, nos gouvernantes s'introduisent. Elles visitent, scrutent, observent, font leurs rapports, que nous examinons en assemblée, et notre œuvre ainsi arrive à ses fins avec l'aide des plus augustes patronages. Nous tendons vers le bien et nous y parvenons. Ah! si le dix-huitième siècle eût seulement agi de la sorte, il n'y aurait pas eu de révolution!

LE BARON.

N'accusez pas trop le dix-huitième siècle. Dites ce que vous voudrez de son excessif amour des jouissances, mais accordez-moi que ce fut un siècle patient, laborieux et capable aussi de renoncement, tandis qu'aujourd'hui les hautes classes ne savent plus vivre, et les basses classes, en revanche, ont désappris le renoncement. Quoi que vous fassiez empêcherez-vous jamais que les biens soient inégalement partagés, qu'il y ait d'un côté des privilégiés et de l'autre des déshérités? Croyez-moi, nous souffrons tous; à quelque condition qu'on appartienne, quelque chose nous manque. Si le bien-être manque aux classes inférieures, les classes supérieures, qui possèdent, elles, ce bien-être, n'ont au cœur ni la joie ni la sécurité, deux éléments sans lesquels il

ne peut y avoir de jouissance vraie. Tout va mal, tout est perverti; chacun rêve et désire ce qu'il n'a point. Une société qui en est là touche de près à sa ruine.

LA COMTESSE, avec une ineffable mélancolie et en lissant ses bandeaux.

Hélas! cher baron, je crains que vous ne disiez vrai.. Mais qu'y faire?...

A ce moment, un éclatant appel d'orchestre retentit. Un officier blond, à la taille élégamment serrée dans l'uniforme blanc à collet d'azur étoilé d'or se présente et salue; la jeune comtesse se lève, jette un regard à la glace, accepte la main qu'on lui offre et disparaît bientôt dans le tourbillon de la valse, de l'air d'une personne on ne peut plus convaincue que la société marche aux abîmes, mais qui semble en prendre son parti.

Ainsi se termina cette conversation qui, on le voit, aurait pu tout aussi bien se passer dans un salon du faubourg Saint-Germain.

A un certain degré d'élévation atmosphérique toutes les aristocraties de l'Europe se ressemblent, et partout c'est le même langage. D'ailleurs, qui dit noblesse dit franc-maçonnerie. On se reconnaît à certains signes; on fait classe à part; il est vrai qu'à Vienne, dans quelques salons, au palais Liechtens-

tein, par exemple, la chose serait assez difficile, attendu qu'il n'y a là qu'un même monde, et que l'or le plus pur y brille sans la moindre parcelle d'alliage. Les millions, le génie et le talent ici ne comptent guère, et ce n'est point assez, non plus que de figurer parmi les coryphées de l'industrie ou les chefs de la bureaucratie. Parmi les diplomates, on n'admet que les ambassadeurs, et encore! Il faut en vérité que Vienne soit terriblement riche en aristocratie pour qu'en dépit d'un si impitoyable contrôle les palais Liechtenstein et Schwartzenberg puissent voir leurs immenses salons se remplir. L'étranger partout, en quête des célébrités, prononce des noms connus dans la littérature, dans les arts, et on lui répond : « Cherchez ailleurs vos peintres, vos musiciens et vos poëtes. Céans il n'en vient pas; les murailles sont trop hautes!

A Berlin les choses se passent autrement.

Comme tradition héraldique et puissance territoriale, Berlin n'a rien qui se puisse comparer à cette imposante aristocratie autrichienne. Aussi, sur les bords de la Sprée, a-t-on recours à la quantité pour remplacer la qualité : noblesse de moins vieille date, si l'on veut, mais noblesse qui se recrute incessamment par le talent et l'industrie. A ce point de vue on ne peut nier que les salons de Berlin, sans en excep-

ter la cour, n'offrent un spectacle beaucoup plus varié que ceux de Vienne, où la société reste immuablement la même. Grâce à ce procédé constant d'exclusivisme, la société viennoise s'est jusqu'ici maintenue en dehors du contact des éléments contraires, ce qui donne à cette aristocratie je ne sais quelle sérénité imperturbable, quel calme superbe, olympien que n'ont pas les autres! Dans une capitale qui n'aurait point en elle comme Vienne, cette surabondance d'éléments aristocratiques, un pareil système eût amené infailliblement la ruine de toute espèce de sociabilité.

J'ai dit qu'à Vienne les écrivains et les artistes allaient peu dans le monde. Il convient pourtant que je m'explique, et le préjugé aristocratique est assez mal venu de nos jours pour qu'on évite de lui attribuer les torts qu'il n'a pas. En dehors de certains seuils véritablement infranchissables, il est dans la capitale de l'Autriche des maisons très-hautement qualifiées où l'on ne demanderait pas mieux que de recevoir les célébrités de la science et des arts. Si maintenant ces célébrités ne s'y montrent que très-rarement, si même elles n'y brillent guère que par leur absence, il faut bien reconnaître que la faute n'en est pas à la société, mais à des habitudes systématiques de sans-gêne et de rusticité dont les classes intellectuelles semblent,

hélas ! fort loin de vouloir se départir. Je ne sais quel philosophe a dit que plusieurs causes en apparence fort secondaires finiraient par faire sombrer tôt ou tard l'équipage social. Ces causes de destruction seraient au nombre de quatre : le cigare, le lorgnon, le paletot et l'absinthe.

Ouvrez les yeux, et de chacun de ces affreux principes de mort et de ruine vous verrez sortir les monstres par centaines.

Du cigare, est-il besoin d'en parler? Quel fléau plus tyrannique en effet et plus inévitable que celui-là? Jamais le despotisme brutal des minorités a-t-il sévi d'une façon plus oppressive? Impossible d'entrer dans une salle commune, de mettre le pied dans la diligence d'un chemin de fer sans respirer cette âcre saveur dont au printemps les jardins même sont imprégnés, et qui finira par étouffer, dans les bois, les parfums des acacias et des aubépines, comme le ronflement des locomotives a déjà supprimé le chant des oiseaux. Si vous êtes fumeur, c'est fort désagréable; si vous ne l'êtes pas, c'est horrible. Mais là n'est point la question. Fumer partout, fumer toujours, est par le temps qui court un de ces actes souverains dont il n'y a pas à appeler. Les femmes elles-mêmes y perdraient leur crédit.

Passons au lorgnon, une autre invention admi-

rable pour ôter à la physionomie toute espèce d'expression de politesse et de bienséance. Quel salut galant et plein de charme que celui qu'un homme adresse à une femme avec ce morceau de verre fixé dans l'œil par une contraction simiesque; et le cigare au coin de la bouche. Le visage n'est plus le visage, mais un mufle, un groin, surtout si à ces avantages déjà trop caractérisés, vous joignez une barbe épaisse et luxuriante qui ne laisse à découvert souvent que le bout du nez.

Voyons le paletot. C'est commode. Qui en doute? Mais la commodité de ce vêtement en manière de souquenille entraîne dans l'allure de celui qui le porte un sans-façon ennemi de toute convenance. On a trop pris au pied de la lettre certains proverbes. Il se peut en effet que l'habit ne fasse pas le moine, mais soyez sûr qu'il fait le gentilhomme. Il y a des façons de se vêtir qui maintientient au corps humain la souplesse et la distinction, comme il y en a d'autres qui ravalent sa dignité.

Que dire de l'absinthe et de cette ivresse abrutissante où disparaît même ce dernier reste des nobles facultés de la nature humaine qui, dans l'ivresse du vin, semblaient encore subsister? Si M. Michelet a pu écrire en France que le tabac avait séparé l'homme de la femme, que dirait-il en Allemagne où

la tabagie règne et gouverne; où les hommes les plus doués des trésors de l'intelligence, poëtes, peintres, musiciens, vont passer de longues heures étendus sans prononcer un mot sur, les divans d'un *Kaffeehaus*, et s'isolant en quelque sorte du monde entier dans le nuage de leur propre fumée!

Je n'oserais, certes, avancer que les salons soient toujours des foyers de lumière; les idées qu'on y rencontre y sont rarement originales, et les points de vue très-nouveaux; mais à défaut d'autres avantages, il en est un, et des plus utiles pour la vie, que donne incontestablement l'habitude du monde, je veux parler de l'art de se maîtriser, de se contraindre. Ne fût-ce que pendant quelques heures de la soirée, l'homme s'y voit forcé sinon d'être, du moins de se montrer ce qu'on doit être, et c'est autant de gagné sur l'abandon de soi-même et le laisser aller. Rayez la *gêne* du programme de l'éducation et les rapports sociaux deviennent impossibles; la gêne occupe dans ce monde une si grande place qu'il faudrait l'inscrire au premier paragraphe du code de l'éducation. Gêne pour dompter nos mauvais penchants, pour nous montrer de bonne humeur aux yeux des gens, pour taire et cacher mille choses que nous pensons et ressentons; gêne enfin pour ne jamais nous relâcher des

principes du comme il faut, et cela même vis-à-vis des êtres qui nous touchent de plus près. Otez à la vie ces conditions de discipline, et l'homme n'est plus qu'une brute sauvage, un ours mal léché, et vous pouvez dire adieu à l'agrément des relations sociales.

Mais, dira-t-on, cette gêne et cette discipline de salons régnaient impérieusement dans la société du dix-huitième siècle, ce qui n'empêchait pas cette société d'être très-frivole et très-immorale. J'y consens; mais qu'aurons-nous gagné si, en gardant pour nous l'immoralité et la frivolité, nous avons supprimé la gêne, en d'autres termes le respect humain? Au dix-huitième siècle, c'était seulement aux classes élevées qu'appartenait ce triste privilége de la démoralisation; aujourd'hui le vice s'étend sur la société tout entière : c'est la même corruption régnant de haut en bas, la même corruption, *moins la forme*. Si en effet les liaisons entre hommes et femmes du même monde sont devenues plus rares, pensez-vous par hasard que la vertu des temps y soit pour quelque chose? Si les jeunes gens, beaucoup moins que par le passé, recherchent les femmes mariées, c'est que les intrigues de ce genre nécessitent une dépense d'esprit, de discrétion, de petits soins qui devient gênante à la longue, et nous fuyons la gêne comme les moines du

moyen âge fuyaient le diable. Un commerce tel quel avec une drôlesse qui n'en veut ni à vos égards ni à votre hommage est affaire en somme beaucoup plus commode; et pour rendre la possession moins onéreuse, le fils de famille et le fils de l'ancien boutiquier devenu millionnaire vont s'associer au besoin. Ne nous y trompons pas, jamais la démoralisation ne fut plus grande, jamais surtout elle ne fut plus révoltante; car elle se montre et s'affiche sans plus garder aucun de ces ménagements qui du moins étaient un dernier hommage rendu aux lois de la société.

Quel que soit le monde que vous observiez aujourd'hui, vous n'échapperez point à de pareilles considérations; à Vienne comme à Paris, à Berlin comme à Saint-Pétersbourg, elles vous seront irrésistiblement imposées par cette désagrégation des éléments de la vie sociale et l'abandon, qui en devait résulter, de toute bienséance dans les mœurs et les façons d'être.

Nous concevons parfaitement qu'un Français, habitué à l'entraînement intellectuel du monde parisien, tout en aimant beaucoup Vienne, n'y établisse point sa résidence. Ce manque de conversation à propos de tout et de rien, cette impossibilité d'échanger des idées sur les mille questions qui se présentent en une heure, amènent au bout de quelques semaines, chez

l'étranger, une sorte de nostalgie qu'on ne s'expliquerait pas autrement au milieu d'une ville où les distractions, les plaisirs et les jouissances matérielles abondent. Quoi qu'il en soit, l'effet que produit Vienne en son ensemble est un effet grandiose, imposant; et si, par une de ces convulsions volcaniques de la politique auxquelles l'Europe assiste depuis le commencement du siècle, l'illustre résidence impériale pouvait être transportée au cœur de l'Allemagne, l'Allemagne aurait désormais trouvé sa véritable capitale, le point central où cherchent à se réunir tous les fils de l'histoire de ce grand pays.

A ne parler que de l'heure présente, Vienne traverse en ce moment une crise des plus graves : crise de destruction, disent les uns, crise de régénération pensent les autres. Gardons-nous des prophéties, émettons tout au plus des conjectures. La vieille Autriche du droit divin n'existe plus; la jeune Autriche constitutionnelle est à créer; et dans ce but bien des efforts ont été faits depuis dix ans auxquels on ne veut pas assez rendre justice. Si les peuples, comme on l'a tant de fois répété, ont toujours le gouvernement qu'ils méritent, les amis des institutions constitutionnelles peuvent être rassurés à l'endroit de l'Autriche : un peuple industriel, honnête, essentiellement monarchique; une bourgeoisie à laquelle on

n'aurait eu à reprocher que son apathie en matière de politique, et dont l'esprit des temps se chargera de faire l'éducation, tels sont les éléments qui ne demandent qu'à se coordonner dans un pays dont le sol est aux mains d'une aristocratie puissante, dynastique à la fois et populaire, et qui semble faite pour composer en quelques jours une chambre haute capable de marcher en Europe l'égale de la chambre des lords.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

VIENNE ET BERLIN

LA SOCIÉTÉ VIENNOISE

I

Le prince de Metternich et M. de Varnhagen. — La société viennoise. — L'esprit des Zichy. — La campagne de 1807. — La politique de M. de Metternich. 29

II

M. de Gentz. — Ses talents et son caractère. — Mademoiselle Fanny Elssler. 52

III

L'archiduc Charles. — Sa physionomie. — Sa conversation. — Ses souvenirs de Wagram. 62

IV

Paris en 1810. — Une visite à la Malmaison. — Les déjeuners à l'hôtel Metternich. — La colonie allemande. — Mademoiselle Henriette Mendelssohn. — L'empereur Napoléon et Marie-Louise chez le prince Schwarzenberg. 72

V

Diplomatie. — M. de Varnhagen, ministre à Bade. — Le grand-duc Charles, époux de la princesse Stéphanie de Beauharnais. — L'empereur Alexandre à Aix-la-Chapelle. — Les larmes de M. de Berstett. — Le grand-duc Charles-Auguste de Weimar. — Radicalisme de M. de Varnhagen. — Motifs secrets. — Conclusion. 97

LA SOCIÉTÉ DE BERLIN

I

Les *Souvenirs* de M. de Sternberg. — Le prince Pückler-Muskau. — Dandysme, tourisme et dilettantisme. — Lady Esther Stanhope. — Une esclave éthiopienne à Berlin. — L'art de dessiner les jardins. — Lenôtre et Addison. — Le château et le parc de Babelsberg.. 116

II

Frédéric-Guillaume IV. — Politique, mysticisme, illusions déçues. — Le vieux Tieck à Charlottenbourg. — Un bal à la cour de Berlin. — Les cercles de famille. — Un courtisan d'ancien régime : le prince de Wittgenstein. — Un lys dans l'écusson royal de Prusse... 124

III

Spectres rouges et spectres blancs. — Qu'est-ce que le prince de Prusse ? — Frédéric-Guillaume et son frère. — La reine Elisabeth et la princesse de Prusse. — La grande-duchesse Maria Paulowna de Saxe-Weimar. — Les *conséquences historiques*. 136

DE L'ESPRIT DU TEMPS A PROPOS DE MUSIQUE

I

Des éléments nouveaux introduits dans la musique. — Mozart et Beaumarchais. — Les idées extra-musicales. — Sébastien Bach et la période architecturale. — Michel-Ange et Beethoven. . . . 147

II

M. Meyerbeer. — La musique du présent et la musique de l'avenir. — L'auteur des *Huguenots* contemporain de Ranke et de Michelet. 160

III

L'école de l'abbé Vogler. — Meyerbeer et Weber. — Voyage à Venise. — Haendel, Gluck et Mozart, compositeurs italiens. — L'auteur du *Freyschütz* et ses colères d'Allemand. — Période italienne : le *Crociato*. — Premier séjour à Paris. — Fin de la période de jeunesse : *Robert le Diable*. — L'idée et les idées. 165

IV

L'heure privilégiée. — Les *Huguenots*. — L'Académie royale de musique en 1836. — Adolphe Nourrit. — Mademoiselle Falcon. — Du caractère historique dans l'opéra. — Valentine, Raoul. — Nourrit et M. le duc d'Orléans. — Les généalogies intellectuelles : Hasse et Rossini, Gluck et Meyerbeer. — Le *Prophète*. 181

V

Incendie de l'ancien Opéra de Berlin. — La nouvelle salle. — Une représentation de gala. — La société berlinoise et Jenny Lind. — La comtesse de Westmoreland. — Le *Camp de Silésie* et le *Wallenstein* de Schiller. 193

VI

Voyages au pays des idées. — D'Eschyle à Novalis. — De Molière à Hoffmann. — La chanson de mai. — *Héro et Léandre*. — L'*Apprenti sorcier*. — *Tartufe*. 202

VII

Influence de l'esprit moderne sur l'art musical. — Introduction de la couleur et du pittoresque. — Weber et Meyerbeer contemporains de Scott et de Niebuhr. — *Euryanthe* et les *Huguenots*. . . 212

VIII

Une légende bretonne : le *Pardon de Ploërmel*. — Dinorah et Guanumara. — En quoi le fantastique de Meyerbeer diffère du fantastique de Weber. — La musique savante. — Mozart et Beethoven. — *Excelsior!* 216

MADAME DE KRÜDENER

I

La Grande-Chartreuse de Grenoble. — Le père et la fille. — Physionomie de quelques salons de Paris à cette époque. — Le baron d'Holbach. — Cagliostro. — Mesmer. 235

II

Années de jeunesse. — La vie de château en Courlande. — Silhouette du pays. — La noblesse des provinces baltiques et la cour de Saint-Pétersbourg à la fin du dix-huitième siècle. 241

III

L'aïeule. 247

IV

Voyage à Paris. — Premières langueurs. — Premiers troubles. — Crise. — Le baron de Vietinghoff. — M. de Krüdener. — Madame de Genlis. 252

V

Madame de Krüdener et madame de Staël. — *Valérie* et *Corinne*. — Le philosophe Saint-Martin. — Symptômes de conversion. — Séjour à Coppet. 257

VI

Rupture avec le monde. — Retour à Paris. — 1812. 263

VII

Vie apostolique. — Prédications. — Rapports avec Empeytas. — Promenades humanitaires à travers les geôles. — Disgrâces et persécutions. 269

VIII

Égarements et faiblesses. — Le thaumaturge Jung Stilling. — Vicissitudes. — Rapports avec l'empereur Alexandre. 28

IX

Découragements. — Lassitude. — Retraite. — Les Lavandières de Riga. 287

UN BAL AU PALAIS LICHTENSTEIN

La Société viennoise. 293

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES